Juillet /Août 2015 • Numéro 42

SUPERPOZE
MICHEL GONDRY
SOKO



ROCK TYMPANS PRÉSENTE



LA ROUTE DU ROCK

13 › 16 AOÛT 2015

SAINT-MALO

WWW.LAROUTEDUROCK.COM

ÉDITORIAL

La quatrième saison de notre aventure s'achève. Tout au long de l'été, nous allons poursuivre notre travail. Le projet en a connu en quatre ans, de sa mise sur pieds à ses interrogations, ses mouvements et ses nuits blanches. La sensation d'œuvrer pour une cause qui nous dépasse, pour un intérêt bien plus grand que celui de la centaine que nous sommes, tout cela sera le moteur d'une réinvention, d'une remise à plat, d'une balance entre la réalité de notre société et la manière dont nous voyions les choses avec nos regards adolescents il y a quatre années.

Le premier magazine national d'initiative jeune ne peut se satisfaire de ce fait, ne peut se reposer sur cela. Notre rôle est aussi de pousser à la création d'une myriade d'autres médias innovants, portés par la géniale révolution que constitue internet dans la diffusion des savoirs, le partage des connaissances, la création dans son ensemble, la vie, sûrement.

C'est aussi le décloisonnement, la constitution d'un lectorat comme d'une rédaction éclectique, au service d'une ligne éditoriale du même acabit, qui ont donné naissance à cet océan de possibilités, de projets à mener, de territoires à conquérir. On se voit en septembre, on aura sûrement un peu changé, mais pas d'adresse, alors, on repart ensemble ?

Baptiste Thevelein
Rédacteur en chef et directeur de la publication

Directeur de la publication
Rédacteur en chef
Baptiste Thevelein

Directrice artistique
Christelle Perrin

Secrétaire général
Benoît Michaëly

Directeur de la communication
Philippe Husson

Directrice-adjointe de la communication
Julia Coutant

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordinatrice de la correction
Lisette Lourdin

Secrétaire du conseil de direction
Kevin Dufrêche

Coordination des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, style
Enora Héreus, écrans
Louison Larbodie, art

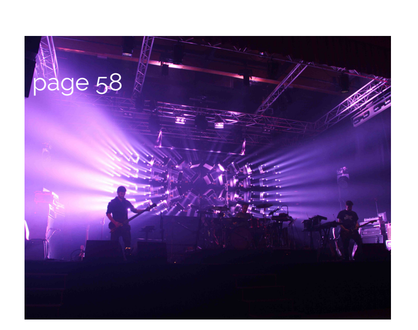
Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Baptiste Erondel
Emma Pellegrino
Emma Henning
Johanne Lautridou
Kevin Dufrêche
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

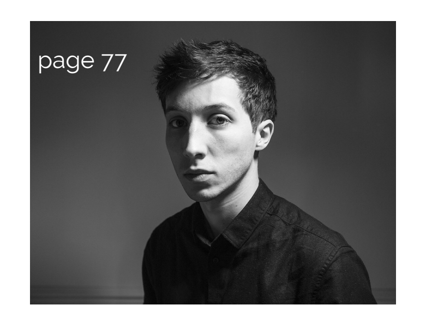
Rédaction
Adam Garner
Alénice Legoux
Alexandre Caretti
Alice Millot
Alison Roi
Anna Fournier
Anne-Flore Roulette
Antoine Delcours
Ariel Ponsot
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Basile Frigout
Basile Imbert
Cassandre Rose
Céline Jollivet
June de Witt
Charlotte Gaire
Claire Leys
Clara Boulay
Clément Wibaut
Constance Michaëly
Dearbhla O'Hanlon
Dorian le Sénéchal
Eloïse Bouré
Emily Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Hugo Lamare
Jason Stum
Jenifer Winter
Jérémy Trombetta
Julien Hardouin
Juliette Krawiec
Laura Figueiredo
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Laurène Poirel
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Ludovic Hadjeras
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Daoudal
Marie Larché
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Maureen Guillevic
Melaine Meunier
Mélanie Soares
Maurane Tellier
Mickael Marino
Myriam Bernet
Nicolas Renaud
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Niels Enquebecq
Noa Coupey
Oksana Baudouin
Pablo Moreno
Quentin De Azevedo
Roxane Thébaud
Salomé Lahoche
Samuel Ladvenu
Sofia Touhami
Solène Lautridou
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Thomas Philippe
Tom Vander Borght
Victor Jayet Besnard
Victor Lepoutre
Yannis Moulay

SOMMAIRE



HIER





AUJOURD'HUI







N°42

M U S . PAGE 75 RENCONTRE AVEC SOKO

« Parfois je m'endors, et pile à ce moment là je me réveille et j'ai toute la chanson dans la tête avec tous les arrangements, toutes les mélodies, tous les instruments »

DEMAIN

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

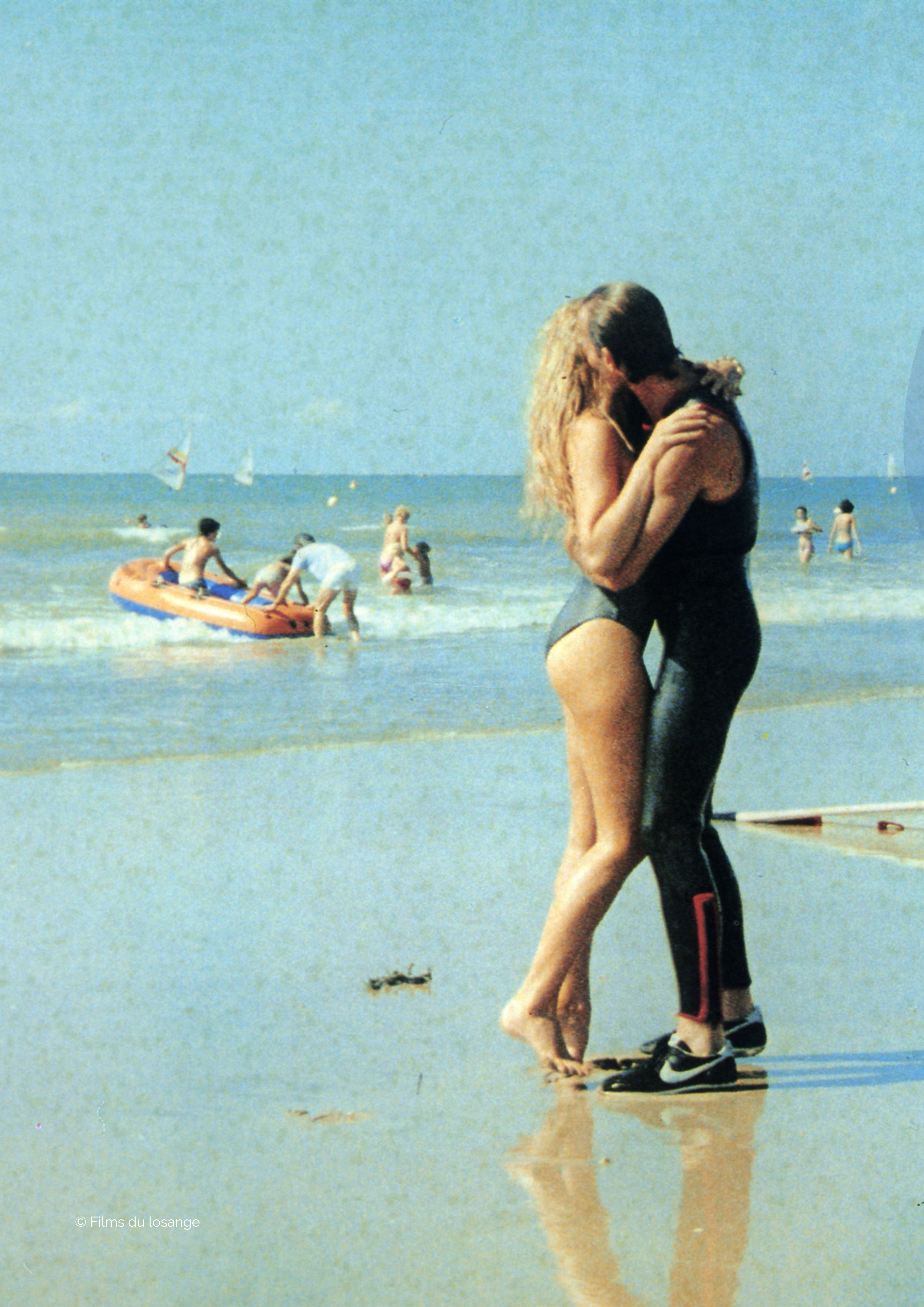
Le magazine Maze a adopté une politique publicitaire responsable en ne proposant que du contenu extérieur correspondant à sa ligne éditoriale.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/mentions-legales.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Crédits Couverture : © My Dreams Dictate My Reality / SoKo / Because.



hier

Rétrospective

Pauline à la plage ou l'échiquier de l'amour selon Rohmer.

Eric Rohmer est un cinéaste français décédé le 11 janvier 2010 à Paris à l'âge de 89 ans. Issu du mouvement de la Nouvelle Vague (lancé par Truffaut, Godard et compagnie), il a très vite pris son indépendance cinématographique et a réalisé pas moins de 40 long-métrages de 1954 à 2007. D'un style qui lui est propre -très théâtrale et épuré, ne laissant place qu'à l'essentiel : les mots-, Rohmer est toujours parvenu à parler de l'amour avec une justesse incroyable et une touchante simplicité. Ainsi, il est aujourd'hui reconnu comme étant l'un des plus grands auteurs français de sa génération.



©FIlms du losange

En 1983, Rohmer écrit et met en scène Pauline à la plage. Au travers de quatre personnages en vacances sur les plages normandes, il nous livre les différentes visions de l'amour auxquelles nous sommes si souvent confrontées, et nous met face à nos propres interrogations. « Qu'est-ce que l'amour ? », « Qu'elle est notre conception de l'amour ? », « D'ailleurs, l'amour ne se vit-il pas plus qu'il se définit ? ». Autant de questions posées, sans jamais y apporter de réponse qui nous correspond à tous. Car pour Rohmer, il n'y a pas un seul point de vue. Chacun a sa manière de vivre ce qui lui arrive et d'y réagir. Et jamais il ne pose de jugement sur le moindre de ses personnages, se contentant toujours d'exposer les multiples visions du monde (et de l'amour) qui le travaille, le tout dans des décors minimalistes mais souvent chaleureux. Pauline à la plage, donc, n'est assurément pas son meilleur film, mais c'est probablement celui qui synthétise le mieux son cinéma.

« Quatre personnages qui, malgré le jeu très théâtralisé de leurs acteurs, transpirent le vrai et la sincérité. Qui ne s'est jamais senti comme Pierre ? Qui na jamais eu envie de se comporter comme Henri ? »

Les paragraphes qui vont suivre sont constitués de quelques éléments susceptibles de spoiler l'histoire, mais l'intérêt du film ne se situe vraisemblablement pas dans son scénario mais bien dans ses pistes de réflexion.

Marion est la cousine de Pauline. A la plage, elle rencontre Pierre, un vieil ami et ancien amant. Elle est contente de le revoir, mais ne désire pas nouer une relation avec lui qui aille plus loin que l'amitié. Aussi, elle fait la connaissance d'Henri, de qui elle croit tomber amoureux. Selon elle, l'amour ne peut s'éprouver qu'à l'égard d'une seule personne dans la vie. Cette personne lui tombera dessus par hasard et Marion « brûlera » pour elle directement. Elle croit dur comme fer à sa conception de l'amour, mais reconnait néanmoins que ça entraîne des erreurs. Elle s'est d'ailleurs séparée il y a peu d'un mari, qu'elle pense donc ne jamais avoir réellement aimé.

Pierre vit seul. A la plage, il rencontre Marion, une vieille amie et ancienne amante. En la revoyant, il se remémore leur relation passée, et, très vite, il s'éprend de nouveau d'elle. Mais son amour n'est pas réciproque... Le voilà donc jaloux d'Henri, qui est parvenu à séduire Marion en une seule journée. Il ne croit pas qu'Henri et Marion puissent former un couple stable car, pour lui, une relation se construit dans la durée, et l'amour est avant tout question de temps. Il « vit dans l'avenir », lui dirait Henri.

Henri voyage beaucoup. A la plage pour quelques jours, il y rencontre Marion. Très vite, le courant passe entre eux, et il parvient à coucher avec elle le soir-même de leur rencontre. Il est uniquement de passage ici, mais souhaite profiter au maximum de chaque instant. Ainsi on apprend qu'en plus d'avoir séduit Marion, il entretien depuis quelques temps une relation avec une marchande. Lui voit l'amour comme quelque chose d'éphémère. Une succession de rencontres qui se vivent dans l'instant et avec passion.

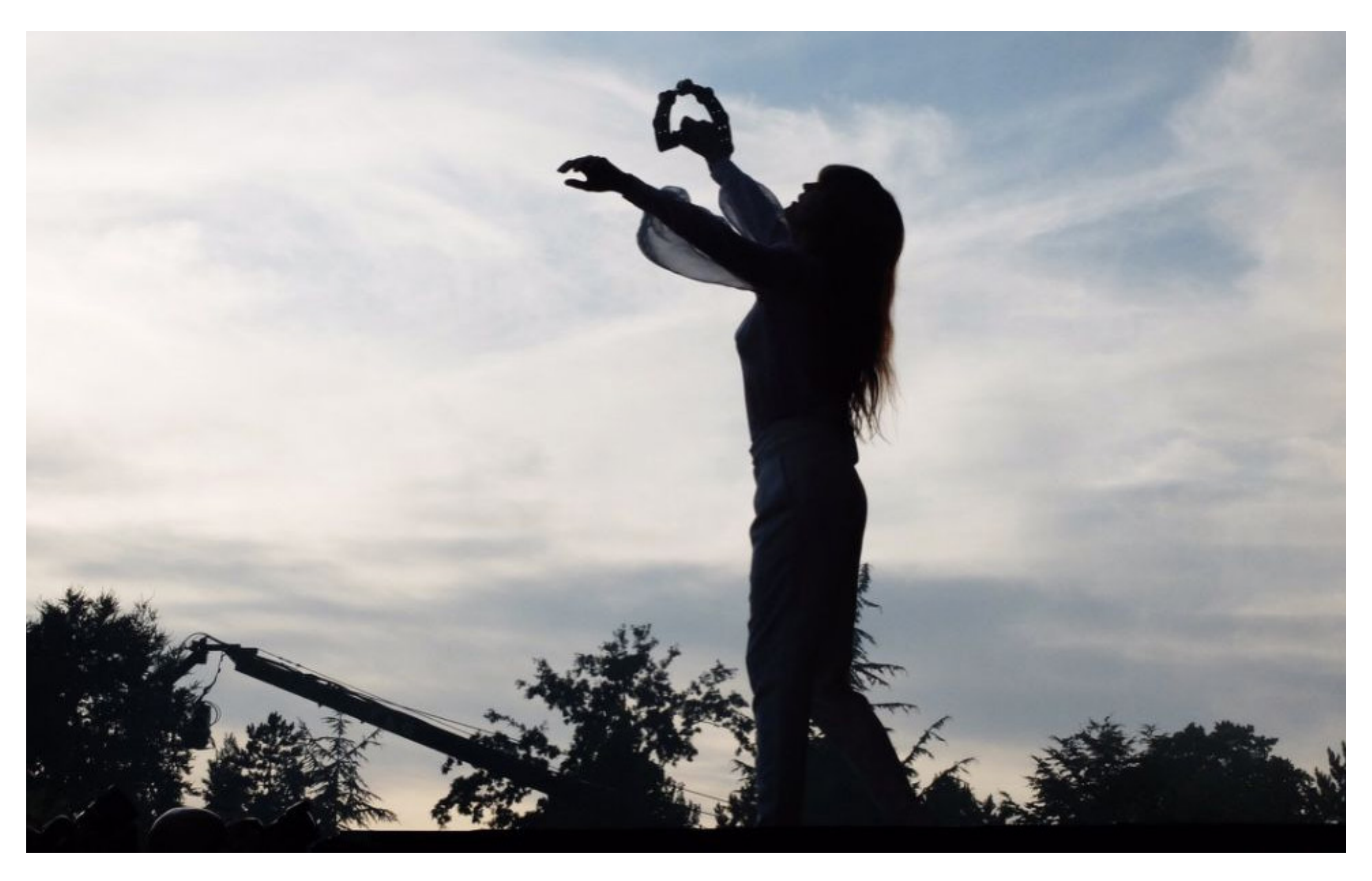
Pauline enfin, est la jeune cousine de Marion. Elle rencontre Henri et Pierre en même temps qu'elle, et se plait à les écouter parler d'amour. Elle fricote avec Sylvain, un jeune homme qu'elle a croisé plusieurs fois à la plage, et se fait draguer par Pierre, puis par Henri. Mais Pauline vit les événements avec beaucoup de recul. Elle refuse de donner sa conception de l'amour. D'ailleurs, elle n'en a probablement pas encore à son âge, c'est pourquoi elle préfère se taire et apprendre de ses expériences et des expériences des autres. Après les péripéties de l'été, peut-être Pauline pourra-t-elle enfin livrer son verdict et nous donner une définition cohérente de cette chose complexe qu'est l'amour. Ou peut-être pas...

Fin du spoil.

Monsieur Rohmer nous offre ici, comme dans la plupart de ses films, une leçon de philosophie, voire une leçon de vie, dont on ressort plein de questionnements. Quatre personnages qui, malgré le jeu très théâtralisé de leurs acteurs, transpirent le vrai et la sincérité. Qui ne s'est jamais senti comme Pierre ? Qui na jamais eu envie de se comporter comme Henri ? Qui n'a jamais rêvé comme Marion ? Et, bien sur, qui ne s'est jamais posé les questions que se pose Pauline ? Pauline à la plage aurait donc très bien pu être le dernier long-métrage de Rohmer, son oeuvre testamentaire, tant ce film représente à lui seul ce cinéma à la fois si profond, foisonnant et si simple, vivant de ce grand auteur décédé il y a maintenant cinq ans. ■ **Melaine Meunier**

Tous les ans c'est la même chose, on entame nos vacances tant attendues avec le festival Beauregard où notre cher ami John nous accueille, ainsi que plus de 80 000 festivaliers, dans sa contrée bien sympathique qu'est le parc du château de Beauregard, à Hérouville-Saint-Clair, à côté de Caen en Basse-Normandie. C'est pendant 3 jours + un before que le festival reçoit de grands noms comme Sting, Scorpions, Lenny Kravitz ou Étienne daho, mais aussi Florence + The Machine, Étienne de Crécy, Cypress Hill, ALT-J.. sans oublier les groupes locaux qui ont fait un carton en ce week-end du 2 au 5 juillet.

Beauregard de braise



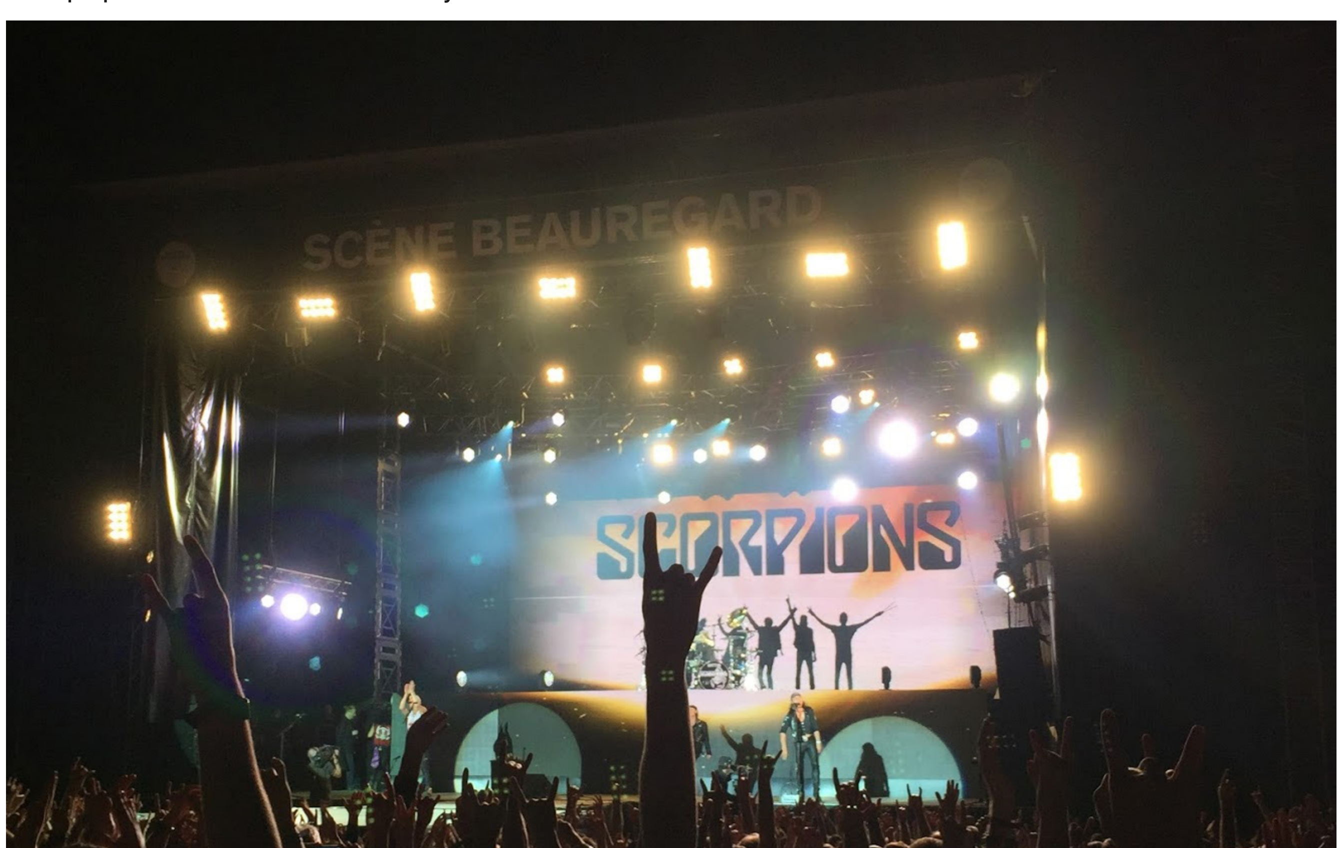
Un before maintenu pour la deuxième année consécutive

Avec l'énorme succès de Stromae l'année dernière, cette année c'est une autre tonalité pour ce « day before » avec la venue de Headcharger, Crucified Barbara et Scorpions. Une journée plutôt m3t@l pleine de découvertes pour ma part, rendant le festival accessible à un autre public surtout de la génération de nos parents venus en masse pour voir Scorpions. « J'avais 14 ans quand cette chanson est sortie », a chuchoté un cinquantenaire dans l'oreille de sa femme à l'écoute des premières notes de Wind of Change. Un grand show avec un son parfait, un groupe charismatique faisant l'unanimité, une scénographie dynamique et une foule ravie, tout comme le groupe il paraît. Pari réussi pour ce jeudi 2 juillet, plein de pogos et de headbangs. Même si Beauregard est au départ un festival en trois jours, tant que l'occasion du Before se présentera, il sera maintenu. « Notre but est d'attirer tout les publics, de faire profiter du festival à ceux qui sont empêchés » selon le directeur du festival. En effet, les détenus de la maison d'arrêt de Caen ont eu droit à un concert exceptionnel de Dominique A. Une superbe initiative.

Vendredi 3 juillet, en remontant le sentier qui mène jusqu'au château, je suis bercée par la chanson Palm Trees de Baxter Dury. Avec ses riffs pop-rock, le fils de Ian Dury nous balance un set qui contraste avec le reste de la programmation de la journée. Lui succède le groupe acid-punk japonais Bo Ningen, Dominique A et Cypress Hill (!!) le fameux trio de hip-hop américain connu pour « insane in the brain » et leur passion pour la weed, fait se déchaîner le public. Un autre ton ensuite avec le concert de Christine and the Queens, une bonne surprise avec un show chanté/dansé/joué. Alt-J quant à eux, « le coup de cœur de l'année 2013 à Beauregard », est pour ma part le concert le plus attendu, un concert aussi beau visuellement que musicalement, les chansons s'enchaînent avec un entremêlement parfait de leurs deux albums. Place à Jungle qui nous transporte parmi les lianes et les baobabs (désolé c'est pas drôle en vrai je ne suis pas allé.e à ce concert), et laisse sa place à notre pote Étienne de Crécy accompagné de ses potes pour Super Discount 3. On avait déjà eu l'occasion de les voir au Nördik Impakt ainsi qu'à Panoramas ou Art Rock mais on ne s'en lasse pas : entre grosse basses et mélodies sympathiques (dur de parler de la techno) certains dormaient sur le sol après une journée éprouvante de concerts mais il ne s'agit que de quelques boloss, plus de 20 000 personnes dansaient en conclusion de cette journée festive.

Un samedi complet

Un début de journée très pop nous attend avec The Strypes, Talisco et le célèbre Johnny Marr :





comme ça je ne connaissait pas son nom mais il s'agit du guitariste des Smith... fan ou pas du groupe ce concert fut une bonne découverte mais qui dit samedi complet, les 26000 spectateurs présents n'ont aucune pause. S'enchaîne directement Florence + The Machine, wow. Une surprise pour ceux qui ne la connaissaient pas : un dynamisme sur scène imparable, une harpe, trompettes, guitares électriques et une voix extraordinaire transportant le public, leur faisant presque oublier d'aller se faufiler vers le concert de Julien Doré qui commence dès la dernière note du concert. Tiens, Julien Doré, parlons en. Les fans sont ravis tandis que ceux qui ne peuvent pas le calculer sont allés s'acheter un kekab ou des burritos. « Pendant tout le concert je me suis amusé à compter le nombre de personnes qui ont quitté la foule tellement c'était nul » m'a t-on confié. Eh bien à ta place je serais plutôt allé me placer devant Sting, la tête d'affiche de la soirée. « Bouleversant », « magique », « franchement j'étais ému, tout ma vie ce Sting », « LOL il a une barbe maintenant » : j'ai capté quelques avis variés pendant la transition avec The Dø. Son show d'une heure et demie aura fait danser petits et grands à coups de « Roxanne », « Message in a Bottle » ou « Every breath you take ». The Dø quant à eux m'ont totalement surprise. RIEN à voir avec leur concert il y a quelques années aux festival des papillons de nuit pour la tournée de leur premier album. Une passage de l'acoustique à l'électronique parfait, une voix prenante même si la fatigue se fait ressentir après 3 jours intensifs. La chanteuse franco-finlandaise avait comme florence une superbe voix, qui m'ont marqué en cette journée.

Dimanche, dernier jour.

Une routine commence à s'installer au final après 4 jours de festival, on a pas envie que ça se termine. George Ezra n'a pu être présent et a donc été remplacé par le groupe caennais Elecampane : trois anciens membres du groupe Concrete Knives. Django Django ont assuré leur set sous le soleil de 18h. A vrai dire je n'ai pas bien compris pourquoi la programmation a placé le groupe à cette heure-ci, Timber Timbre et leurs riffs folk auraient été parfaits à cet horaire, mais ce n'est que mon humble avis.

A 19h, la foule est déjà en place pour écouter Asaf Avidan. Une découverte pour certains. « Merci à tous d'être venu voir mon concert, c'est difficile de jouer dans un festival car les gens ne sont pas venus seulement pour vous voir et il faut réussir à tous vous conquérir. Merci encore. » Merci à toi Asaf. Étienne Daho, Benjamin Clémentine s'enchaînent mais j'ai l'impression que les gens trépignent à l'idée de voir Lenny Kravitz. Quand vient son tour près de 20 000 personnes ont les yeux rivés vers la scène à écouter ses morceaux Jazz-Rock. Cet homme charismatique qui est face à nous en met plein la vue, sa gentillesse nous laisse tous unanimes. Même si certaines personnes étaient un peu déçus. « 2h de concert, 1h de solo et de présentation des membres, 6 chansons...oki. » Mais son rapport au public est vraiment ce que l'on retient le plus. Très proche de la foule, il a même fait monter un jeune fan de 8 ans sur scène pour l'enlacer et le remercier. Merci Lenny, c'était parfait pour clôturer 3 jours + un before.

Sur ce John, à l'année prochaine.

Indécence

Beauregard, de l'autre côté des barrières, c'est aussi un espace VIP rempli de personnes charmantes et désirant faire la fête et profiter des concerts demeurer sur les transats mis à leur disposition pendant tout le week-end et regarder les artistes sur des écrans (pour les plus concernés). Bien évidemment, nous ne pouvions pas passer à côté de cet autre aspect, méconnu, du festival. C'est ainsi, qu'armés de notre carte de presse nous sommes allés couvrir les différentes dégustations et animations proposées par les partenaires de l'événement. Loin de nous l'idée de se moquer de ces artifices, nous avons dressé un palmarès très sérieux de ce qui a pu nous être proposé. Le journalisme d'investigation, c'est aussi un aspect de Maze.

Nous aurions aimé tout apprécier dans cette diversité de mets, de boissons alcoolisées ou d'activités proposées, malheureusement il y a toujours des déçus. Ne soyez pas vexés, ce n'est pas contre vous, mais on n'a pas vraiment décollé de notre transat. Chaque jour, le groupe Heineken proposait des dégustations de leur nouvelle gamme Pelforth Radler Citron et Pamplemousse Rose, alors déjà il faut aimer le pamplemousse, mais quand on ajoute ça à une bière aromatisée à l'extrême, dénuée de tout sens commun, dénuée du goût-même de la sainte bière, c'est proche du crime. Autant dire que Pulco Citronnade n'avait rien à envier à ce breuvage, bien que brassé naturellement avec des zestes. Avis aux amateurs, mais rien ne vaudra une bière avec une rondelle de citron - ou - pourquoi pas - un Twist. C'est un peu déçus mais toujours motivés que nous avons persisté dans notre enquête pour partir à la rencontre des vignerons Plaimont, des gascons venus à Beauregard pour nous faire découvrir leurs appellations telles que le Madiran, un vin "rare et contrasté" ou le Pacherenc du Vic-Bilh, un blanc moelleux et très frais. La dégustation s'est faite dans le sérieux le plus total, il faut respecter ce savoir-faire. Pour accompagner la dégustation de ces crus d'exception, un ostréiculteur de la Manche, Christian de Longcamp, nous a fait redécouvrir dans un cadre un peu inhabituel le bonheur de goûter à ces merveilleux mollusques. A côté, les rillettes et tapas de la mer de l'atelier du poissonnier n'avaient rien à lui envier. C'est là qu'intervient l'équipe Pernod-Ricard qui nous a fait essayer leur nouvelle gamme de Whisky Ballantine's Brazil et le fameux 51, d'abord en mode bain de bouche avec le 51 Glacial puis plus doux avec le 51 Rosé.

Pour se remettre en condition avant d'attaquer de nouveaux concerts de nouvelles dégustations, nous avons été invités à découvrir le golf, sur un green spécialement installé dans l'espace VIP du festival. Après avoir chacun à notre tour massacré cette discipline, nous sommes repartis en quête de découvertes. C'est là que la bière de l'Archange Saint-Michel, spécialement brassée comme une bière d'abbaye mais avec une levure de bière blanche est venue à notre rencontre pour notre plus grand plaisir. Ses notes sucrées et très fraîches nous ont permis de reprendre des forces. Afin de continuer sur notre lancée, nous avons également opté - Normandie oblige - pour une dégustation de cocktails à base de calvados avec l'IDAC puis, de cidre breton et normand avec Loïc Raison et Écusson, très clairement notre meilleure expérience.

Bien que l'abus d'alcool soit dangereux pour la santé, les partenaires du festival ont permis aux VIP de se mettre en d'excellentes dispositions pour assister aux concerts, sans avoir besoin de Pom'Potes, Camelbak, ou de sachets de pain de mie évidés. Certains goûtent peu ce type de privilèges accordés à certains, de toute façon, sans alcool, la fête est plus folle.

■ **Niels Enquebecq, Solène Lautridou et Baptiste Thevelein**

Compte rendu

Expo Fashion Mix


©CL Design

En pleine période des soldes, quand la rue de Rivoli est envahie par des milliers de chasseurs de bonnes affaires qui, sous un soleil de plomb, déferlent sur le bitume comme un flot de lave visqueuse, j'ai décidé de m'abstenir de cette folie saisonnière. Pourtant, j'aime bien la mode, mais l'idée de me faire écraser dans les magasins blindés me fait un peu flipper. Alors ça tombait bien que, jusqu'au 28 juin 2015, le Musée de l'histoire de l'immigration ait organisé l'exposition Fashion Mix qui retraçait l'histoire de la Haute Couture, et l'influence que les créateurs venus de l'étranger portent sur la mode parisienne.

La salle d'exposition était plutôt petite et pas du tout spectaculaire. En pensant à un univers qui déborde de créativité, la totale absence de faste était un peu surprenante, même pour un musée. Vu que la mode peut être perçue comme une forme d'art et d'expression, je trouvais un peu dommage que tout soit présenté de manière très simple, puriste, presque stérile. J'aurais bien aimé un peu plus d'émotion. Voilà la première impression que j'ai eue.

Le parcours commençait par une partie dédiée à l'anglais Charles Worth, qui a été le premier à définir les codes de la Haute Couture qu'on connaît aujourd'hui. Après son arrivée à Paris et grâce à son travail auprès de Gagelin, une mercerie très renommée à l'époque, Worth gagnait vite une notoriété auprès de la haute société. Encore aujourd'hui, son style est une inspiration pour les créateurs.

Après la partie sur Charles Worth suivaient – par ordre chronologique – des espaces consacrés à d'autres créateurs influents. Et malgré le fait qu'une bonne partie des robes exposées ne correspondait pas trop à mon goût personnel, c'était très intéressant de voir à quel point les créateurs puisent leur inspiration dans l'histoire, l'art, les spécificités culturelles et comment ces influences sont présentes dans les vêtements, notamment chez Balenciaga, Issey Miyake, Elsa Schiaparelli et Vivienne Westwood, juste pour en citer quelques uns. Ainsi, l'exposition réussit silencieusement à faire hommage à la couture en tant que forme d'art. Sans faire de barouf.

Pour plus d'informations sur le parcours de l'exposition, les créateurs et les robes exposées, rendez-vous sur le site du Musée de l'histoire de l'immigration. ■ **Jennifer Winter**



Florence + the Machine dans la ville des Lumières

©Mickael Marino

Comme chaque année les festivités des Nuits de Fourvière ont fait le plein d'invités prestigieux, et c'est pour le plus grand bonheur de nombreux spectateurs que Florence + the Machine s'est produite au théâtre antique de Fourvière.

Musique

C'est dans le cadre magique et imposant que représente cette scène insolite et en plein air que les spectateurs ont pu découvrir Singtank qui assurait la première partie de cette date.

Au milieu d'une scène remplie d'instruments divers - dont une magnifique harpe - et de musiciens, la chanteuse Florence apparait enfin, pieds nus et vêtue simplement. La magie opère dès les premières notes : de ce corps léger et délicat sort une voix énergique et puissante, le public n'hésite pas à jouer les choeurs pour accompagner le groupe ... et la chanteuse en redemande !

La chanteuse partage les titres avec son public et échange quelques mots en français pour remercier l'accueil chaleureux qui lui a été réservé. La prestation vocale est posée et bien maitrisée, bien que durant la majeure partie du concert Florence virevolte d'un bout à l'autre de la scène, tantôt d'un pas aérien, tantôt en s'agitant dans tous les sens.

La pétillante rousse montre son attachement à son public, n'hésitant pas à partager de nombreux moments privilégiés. C'est ainsi que certains spectateurs ont pu repartir avec une rose délicatement distribuée, et c'est comme cela que l'on a pu assister à un échange énergique de coussins - gracieusement distribués par la ville de Lyon durant les concerts - entre la scène et les gradins, créant une ambiance survoltée durant l'un des titres phares Dog Days.

Le talent est au rendez-vous ce soir, avec un concert fort au niveau musical qui est renforcé par une complicité évidente entre l'artiste et ses fans.■-
Mickael Marino



©Mickael Marino

Critique

The beautiful and damned

C'est l'été ! L'air chaud et parfumé des vacances embaume l'atmosphère. Vous êtes jeunes, beaux et vous souhaitez en profiter. Que vous partiez à l'autre bout du monde ou que vous restiez chez vous pour un super job d'été, il vous faudra de la lecture. Les heureux et les damnés, de Scott Fitzgerald est l'ouvrage qu'il vous faut. Cet hymne à la jeunesse et à la vie, écrit avec la finesse de Fitzgerald, dépeint les années 1920, l'ère du jazz et du glamour dans la bonne société new-yorkaise.

L'histoire d'Anthony Patch et de sa dulcinée, Gloria Gilbert, est une histoire d'amour sans doute inspirée par la relation qu'entretenait Fitzgerald avec sa femme, Zelda. Tout au long du roman, le jeune couple tente par tous les moyens d'entretenir l'amour, la passion, et surtout, de préserver leur jeunesse des ravages du temps. La procrastination, la paresse, l'inertie des personnages sont à la fois dénonciation et fatalité. L'alcool joue également un rôle central dans l'intrigue, à une époque où les fêtes durent des jours entiers et où les flappers écument les soirées de Nouvelle-Angleterre. A une époque où la prohibition se met en place. Ou la guerre fait rage en Europe, mais où, loin de ses ravages, on tente d'oublier l'absurdité de la vie.

L'écriture elle-même est innovante et révèle ainsi une pointe de jeunesse et d'insouciance. Les genres se mêlent. On y retrouve les procédés de l'écriture théâtrale, qui montrent le côté artificiel des relations, et qui souligne le fait que, comme l'affirmait Shakespeare, « Le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n'en sont que des acteurs ». La prose, elle, est vive et poétique, même s'il arrive qu'au détour d'un dialogue, on se perde dans des réflexions philosophiques complexes. L'auteur décrit même ce qui précède la naissance de Gloria, peut-être une allusion au monde des Idées platoniciennes et à la Beauté en soi que représente ce personnage ? Enfin, l'intime est évoqué grâce, notamment, au journal intime tenu par Gloria, ou encore par le biais des paroles échangées dans l'ivresse des longues soirées de fête. Tout cela forme un ensemble original qui retrace l'univers souvent fantasmé des années folles. Néanmoins, les disputes, le manque d'argent, et la vieillesse qui finit par arriver, troublent cet univers doré. De nombreux critiques y ont vu une autobiographie voilée. En effet, la relation de Scott Fitzgerald avec Zelda Sayre, qui deviendra sa femme, était des plus contrastée. La passion, la jalousie, les dépenses... Tout cela caractérise également le couple Fitzgerald, icône d'une époque et d'un mode de vie extravagant. Zelda finira d'ailleurs dans un hôpital psychiatrique après s'être séparé d'un Scott Fitzgerald rongé par l'alcoolisme. A propos de son mariage, celui-ci écrit : "We ruined ourselves. I have never honestly thought that we ruined each other." Cette histoire n'est donc pas idéalisée. La noirceur de la vie y est évoquée avec d'autant plus de force, qu'elle s'oppose à la volonté des personnages.

Cet ouvrage permet de s'évader le temps d'un instant vers une autre époque. On y réfléchit sur la jeunesse et son côté éphémère. On y danse avec les personnages. Et finalement, on s'interroge sur le sens de notre propre vie. Les heureux et les damnés est un livre que l'on devrait lire lorsque l'on est jeune. On se retrouve dans la vanité de Gloria et l'on comprend la procrastination d'Anthony. Ces deux personnages, c'est nous. Leurs désirs, leurs aspirations, leurs rêves, tout nous rapproche. Alors, pourquoi ne pas profiter de l'été pour lire de la grande littérature et apprécier cette jeunesse si éphémère ?

A lire en écoutant du Glenn Miller, pour une ambiance années folles garantie.■

Marie Daoudal



Le loup au milieu des brebis

Une histoire de couleur

©AFP Getty Images

Encore un choc et un coup dur porté contre la communauté noire américaine qui fait le deuil de 9 de ses membres, dont le sénateur de Caroline du Sud et pasteur Clementa Pinckney. Après les nombreuses bavures et violences policières subies ces derniers mois, la terrible fusillade de la nuit du 17 au 18 juin, dans l'Eglise méthodiste noire de Charleston, commanditée par Dylann Roof, un jeune extrémiste suprémaciste blanc âgé de 21 ans, fait gronder la rage et vient une nouvelle fois ébranler la justice et la sécurité au sein de la population noire des États du Sud.

« Des innocents ont été tués notamment parce que quelqu'un qui leur en voulait n'a eu aucun mal à se procurer une arme » - Barack Obama

L'éternel problème des armes aux États-Unis

Bien sûr ! Comment la paix et le respect peuvent ils devenir des valeurs essentielles dans un pays où les armes à feu s'offrent en cadeau d'anniversaire ? Et c'est avec le pistolet reçu lors de ses 21 ans en avril dernier que Dylann Roof a pénétré dans une des plus ancienne église noire de la côte est des États-Unis, symbole de la lutte contre l'esclavage, pour y abattre de sang froid un groupe de personnes rassemblées pour une lecture biblique, avec qui il venait de passer près d'une heure, l'air attentif et innocent, avant de tirer. Il assassine neuf personnes, ne laissant seulement trois survivants, dont une petite fille de 5 ans qui, sur conseil d'une paroissienne a fait la morte pour épargner sa vie.

Le droit de porter une arme aux Etats Unis pose un réel problème et confronte utopie américaine et réalité. Ainsi peut-on lire dans le 2e amendement de la Constitution : « Une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit qu'a le peuple de détenir et de porter des armes ne sera pas transgressé ». Mais la faille dans la puissance américaine réside surement dans la dispersion de la violence légitime (en France groupée autour de l'État et de ses cadres institutionnels), due à la vente et l'autorisation de port d'armes pas toujours contrôlés. Aux États-Unis cette violence se retrouve morcelée, individualisée et donc incontrôlable.

La question d'une législation plus claire et encadrée du port d'arme revient après chaque tragédie, mais n'aboutit malheureusement à aucune conclusion méliorative. Et ce sujet est d'avantage utilisé à des fins politiques que sécuritaires, comme le démontre les différentes positions des politiques américains au lendemain de la tragédie. Hillary Clinton, candidate démocrate aux prochaines élections américaines et Barack Obama s'unissent pour réclamer une réforme sur les armes, et si Jeb Bush, candidat républicain, reste plus discret sur la question, on se souvient tout de même de sa loi de 2005, passée en Floride en tant que gouverneur, qui autorisait l'utilisation d'arme à feu en cas de « sentiment de menace sur sa personne ». Cette loi avait mené au scandale après la mort de Trayvon Martin, jeune homme noir de 17 ans, abattu par son voisin en 2012.

Le président Obama avait déjà tenté de soumettre une réforme de la législation des armes à feu, suite à une fusillade dans une école en 2013, mais s'était heurté à la rigidité et la surdité du Congrès, attaché aux valeurs traditionnelles des Etats Unis, pays de la Liberté personnelle – au détriment de la paix intérieure et de la sécurité collective.

La lenteur de l'évolution des mœurs et le frein que représente un Congrès républicain face à un gouvernement démocrate ne facilite ni les tentatives de réformes de Barack Obama ni l'aboutissement à un terrain d'entente constructif sur le sujet.

Une histoire de drapeaux face à un problème de fond

Offrir une arme à feu à Dylann Roof, c'est ouvrir une bergerie à un loup affamé. Le seul frein au passage à l'acte ne pourrait être que sa conscience mais la sienne est, si l'on en croit ses différentes publications sur son site internet, loin d'être empreinte d'une quelconque trace de culpabilité,

de regret ou d'hésitation. Son blog, retrouvé par le FBI peu de temps après l'identification du suspect, regorge d'images et publications racistes, ne cherchant ni à se cacher ni à peser ses propos. Sur le dernier post avant le massacre de Charleston, on peut lire : « Je n'ai pas le choix (...). Nous n'avons pas de skinheads, pas de véritable KKK (Ku Klux Klan), personne ne fait rien d'autre que de parler sur Internet. Quelqu'un doit avoir le courage de le faire dans le monde réel et j'imagine que cela doit être moi. »

Cette page est illustrée de photographies mettant en scène Dylann Roof brandissant le drapeau confédéré (celui des États esclavagistes durant la guerre de Sécession ndlr) ou brûlant celui des États-Unis, arborant fièrement, épinglés sur sa veste, ceux de l'Afrique du Sud et celui de l'ex-Rhodésie (actuel Zimbabwé) durant les régimes d'apartheid et de la domination blanche. N'hésitant pas à prendre la pose une arme à la main, il utilise même quelques unes de ces photos sur son profil Facebook. Il affichait clairement et publiquement son idéologie raciste et extrémiste, ainsi que son comportement provocateur et violent. Pourtant, ni Facebook ni les autorités locales n'avaient pris la peine de s'y intéresser en profondeur ou de le sanctionner, alors que Dylann Roof avait déjà eut affaire à la justice à deux reprises depuis le début de cette année 2015, pour des histoires de drogue !
Le drapeau confédéré des États du Sud a crée la polémique suite à la découverte de ces photos. Symbolisant à la base la résistance contre la tyrannie des États du Nord, il est aujourd'hui très controversé et utilisé comme un symbole de suprématie blanche dans des régions où le racisme et la traite des noirs atteignaient des sommets il n'y a pas si longtemps. Face à l'horreur du massacre du 17 juin, des foules de manifestants et de nombreux politiques ont pris la parole en faveur du retrait du drapeau qui flottait encore sur le bâtiment du Parlement de l'Etat de Caroline du Sud et devant le siège du gouvernement de l'Etat.

Le géant américain de la distribution Wal-Mart s'est également engagé à supprimer de ses rayons tout produit faisant la promotion ou reprenant le drapeau confédéré, et a été rapidement imité par Amazon et eBay.

Dylann Roof a finalement été arrêté le jeudi matin, lendemain de la fusillade, lors d'un contrôle routier mis en place par les autorités américaines. Il aura fallu cinq minutes pour prendre neuf vies, quatorze heures pour traquer leur meurtrier, 150 ans pour descendre le drapeau confédéré et encore de nombreuses années avant de faire évoluer les idéologies racistes qui persistent et continuent de prôner la haine dans les Etats du Sud. **Sarah Francesconi**


©Dallas Morning News AP



Solidays, c'est sexy !

« Ici, le soleil est dans les cœurs »

Qui aurait cru que ce slogan publicitaire définirait si bien cette 17ème édition des Solidays ? Du 26 au 28 juin, l'Hippodrome de Longchamp a accueilli plus de 180 000 festivaliers, 2 000 bénévoles et 80 concerts.

©Wemusicmusic

Le beau temps, les cœurs battant au rythme de la musique, la bonne humeur, l'odeur de crème solaire... C'est à peu près tout ce que l'on retiendra de l'ambiance des Solidays cette année. Le record d'entrées a été une nouvelle fois battu, et les organisateurs continuent de donner. Donner de l'argent, en reversant les bénéfices du festival à l'association Solidarité Sida. Mais aussi donner du plaisir, donner des sourires. Sur l'immense site des Solidays, vous pouviez apercevoir des festivaliers ravis. Entre chapiteaux à l'ambiance circassienne et scènes ouvertes, le bonheur trônait.

Cette édition « Keep On Dreaming » nous proposait une programmation à tomber par terre, et de plus en plus éclectique : du rap, du reggae, de l'électro, du jazz, du rock, de la rave... C'est ainsi que IAM, Taïro, Brigitte, Chinese Man, Caravan Palace, The Do, Biga*Ranx, Damian Marley ou encore The Vaccines se sont enchaînés sur les six scènes du festival. Enorme tête d'affiche, révélation récente, inconnu... Tous les artistes présents n'ont pas le même niveau de notoriété, et c'est peut-être une alliance qui garantit la fraîcheur de l'offre musicale.

Le premier concert marquant fut celui de Phases Cachées, formé en 2006, ce trio de « Globe-Trottoirs » se définit à travers un univers qui se veut bien spécifique : le boogie-woogie flow, c'est-à-dire un combiné de hip-hop et de reggae. « Le Gros, le Maigre, et le Chevelu » ont fait l'unanimité auprès des festivaliers lors de leur live. Une intense demi-heure pendant laquelle le public a gardé les mains levées, ébahi devant les trois personnages dérangés qui présentaient sur scène leur nouvel album, intitulé 2 temps 3 Mouvements, sorti en mars dernier. Phases Cachées a fait passer un agréable moment aux courageux festivaliers venus tôt, une mise en bouche parfaite pour la suite du week-end.

Izia était la première grosse tête d'affiche, et a réussi à mettre l'ambiance tout naturellement. Sensuelle et énergique, elle nous a offert un véritable show. Elle alternait anglais et français, ses morceaux rock et ceux de son nouvel album, aux sonorités plus électroniques, douces harmonies et véritables explosions scéniques. De sa voix suave et puissante, la fille de Jacques Higelin semble incarner la relève d'un rock français sexy et sophistiqué.



The Avener fit sensation le même jour. C'est à travers ses reworks, mélangeant beaucoup de styles qu'il enflamma son public, dont les pupilles scintillaient à grand coup de lumières et graphismes psychédéliques. Sur son tube « Fade out Lines », c'était l'explosion des sens. Tous les spectateurs se sont lâchés et le visage du jeune niçois s'est illuminé. Il prenait son pied, et nous aussi. Un échange mémorable qui brisa la frontière entre la scène et la foule.

On retiendra également le live de Feu ! Chatterton, ces minets sortis d'un autre temps qui n'ont malheureusement eu que 30 minutes de passage, mais pour qui ce fut bien assez pour démontrer leur talent. Leur carrière décollant petit à petit, les Solidays étaient un superbe tremplin pour eux. Ce sont cinq jeunes hommes amoureux de littérature, et le revendiquant fièrement avec ce nom de groupe, en hommage au personnage d'Alfred de Vigny. Leur style s'apparente à du rock français au look dandy, un étrange mélange entre Mano

Solo, Noir Désir, Bashung et Gainsbourg. Un mélange qui fonctionne ! Feu ! Chatterton a enivré les festivaliers à travers leur poésie décalée, leur sincérité et leur dynamisme. Le public réclama un rappel avec insistance.

Il y eut aussi Chill Bump. Eux, c'est un duo rap alliant deux spécialités : hip-hop/trip-hop pour l'un et scratch pour l'autre.

©L.Villeret Picture Tank

Ce savant mélange a fait vibrer le chapiteau plein à craquer. Ils ont remixé certaines de leurs chansons pour leur donner un aspect plus électro, à la limite trap. Naturels, sur scène ils n'usent pas trop d'artifices, quelques jeux de lumière leur suffisent, mais c'est grâce à leur présence et leur vitalité qu'ils parviennent à captiver le public. Ils donnent ce qu'ils ont brut, sans vouloir l'enjoliver et le résultat est plus qu'appréciable.

Les sud-africains de Die Antwoord ont joué à minuit samedi, horaire propice au déchaînement des foules, juste après un Caribou décevant. Et eux n'ont déçu personne ! Yolandi, Ninja et DJ Hi-Tek, qui composent ce groupe de rave, sont véritablement des bêtes de scène. Leur scénographie épatante et l'organisation bien pensée du spectacle ont permis au public de plonger la tête la première dans leur univers décalé et trash, transcendé par une énergie débordante et un brin de folie partagée.

Le concert de Rone fut tout aussi mémorable. Le nouveau prince de la musique éléctro a fait une nouvelle fois sensation. Epatée par les jeux de lumière prodigieux et la musique envoûtante, c'est une foule en transe qui s'agitait devant ce véritable artiste aux allures de geek timide. Il a pris la main de son public et l'a embarqué pour un voyage d'une heure dans son univers électrisant et séduisant si particulier.

Fakear nous a également livré un spectacle onirique, transcendant, et même pêchu. Il est venu comme il est, comme on était tous venus : à l'aise, en short de pyjama. C'était poétique mais énergique. Le pauvre avait hérité d'un horaire loin d'être évident, le dimanche soir, mais il a su nous faire passer un excellent moment, en toute simplicité. Le plus : il a invité, Juliette, la de L.E.J.. L'accord violoncelle et MPC était tout simplement jouissif et la toute jeune star de Saint-Denis a prouvé son immense talent au delà de son style de prédilection.

Enfin, Parov Stelar et sa bande ont eu l'honneur de clôturer le festival. Pour un troisième passage aux Solidays, l'autrichien a fini en fanfare. Et c'était presque une cérémonie que ce dernier concert, marquant la fin d'une édition pleine de sensations.

Aux Solidays, on vit dans un autre monde, on pénètre dans une bulle hors du temps, que l'on ne voit plus passer. Ce que l'on voit en revanche, on ne le voit nulle part ailleurs. Par exemple l'étrange spectacle sous un chapiteau de festivaliers munis d'un casque dansant sans un son : la Silent Disco ! Ce concept né aux Pays-Bas est une expérience sympathique, bien qu'étrange, durant laquelle chacun danse tout seul, mais tous écoutent la même musique. Comme partout sur le festival, s'entremêlent cohésion et singularité. C'était très étonnant à voir de l'extérieur.

Dimanche, à 20h, avant le concert de Zebda, des bénévoles distribuaient des sachets

de poudre colorée aux festivaliers : une Color Party en plein festival. On aura tout vu. Lorsque le moment vient, un énorme nuage coloré se forme au dessus de la scène et retombe délicatement sur une foule en transe qui se meut alors comme un arc-en-ciel vivant. Un moment de pure folie où le public en liesse se regardait avec des yeux ébahis.

Toutefois à côté des espaces voués à la musique, une véritable vie se crée sur le site de Longchamp pendant ces 3 jours, et l'ennui n'y trouve pas sa place tant tout est là pour divertir.

Amateurs de sensations fortes, à votre disposition sont mis des manèges, qui illuminent les recoins la nuit. Pour les plus aventureux, il est même possible de faire du saut à l'élastique. Les cris (de joie ou de peur) résonnent sur tout Longchamp. Cependant, étant organisé par la SNCF, trois heures de file d'attente sont à braver. Mais sauter avec un proche n'est-il pas le meilleur souvenir que l'on puisse avoir ?

Il y a également des espaces de détente comme le Green corner. Véritable îlot de paix au milieu de ce fourmillement incessant, ce sont 900 mètres carrés de pure décontraction : transats et hamacs, paysage tropical, masseurs et masseuses, alcool interdit. On pourrait aussi parler du salon de thé à la menthe et de pâtisseries orientales juste à côté, ou des différents food-trucks et autres restaurants qui nous ont régalés.

Si vraiment vous ne trouvez pas votre compte et que vous avez l'âme sensible à votre prochain, il faut vous rendre au village des associations, où les militants défendent leur cause et tentent de sensibiliser, toujours dans un esprit ludique (vous pouvez par exemple participer à des courses en fauteuil roulant).

Solidays a en effet pour dessein de récolter des fonds pour financer l'aide aux malades et la recherche de traitement, mais aussi de sensibiliser les festivaliers à se protéger dans leurs rapports sexuels, à parler librement de leur sexualité. C'est ce que l'on ressent à la découverte des différentes expositions sur le festival. On pouvait visiter en libre accès Happy Sex, une expo BD de Zep (le dessinateur de Titeuf), très ludique et presque enfantine, présentant des situations de la vie sexuelle, à tout âge, en tout lieu, et toutes circonstances. Certains sont celles que l'on connaît bien, d'autres nous paraissent bien extrêmes. Souvent ridicules, il y a quelque chose de gênant car c'est une mise à nu de l'intimité de chacun. Toutefois, cela permet aussi d'exposer clairement le fait que la sexualité est une part importante de la vie de chacun, dont il ne faut pas avoir honte. Mais peut être plutôt quelque chose qui se partage, dont on peut rire et qu'il faut avant tout démystifier.

C'est également un message de tolérance que Solidays veut répandre. Le SIDA est une maladie qui touche tout le monde, mais les populations les plus à risques sont celles qui sont en marge de la société : les homos, les travestis, les prostituées, les transsexuels... L'idée d'intégration est défendue tout au long du festival, et la dimension très hétéroclite de la population des Solidays trouve peut être son origine de cette volonté. En effet, ce sont des jeunes et des moins jeunes, venus entre amis, en couple, en famille qui se fondent dans une masse extrêmement diversifiée.

Comme tout festival qui se respecte, Solidays propose un camping. Divisé en deux parties, le coin zap (pour les fêtards) et le coin zen (pour les dormeurs), le camping est aussi le lieu de nombreuses animations. Neuf heures du matin, la tente ayant presque fondu sous la chaleur, le réveil est difficile mais les animateurs proposent un cours de sport. De quoi préparer son corps pour la journée qui vient!

Un concours de chant a aussi été organisé, permettant aux campeurs de gagner des pass VIP pour le saut à l'élastique. Suite à ce concours, un clip a même été tourné avec des campeurs allemands, surnommés les « Piscine Boys », pour enregistrer leur hymne aux Solidays qui aura marqué nos quelques jours en tente. Tout cela se déroule dans une ambiance « friendly », on peut entendre tout au long de la journée « apéro ! » , ou encore des répliques de films cultes (« -Ca va être tout noir ! -Ta gueule ! »). L'aménagement du camping représente à la perfection l'ambiance qui y

Solidays

règne : coin chill, des hamacs et des tubes de lumières flashy, une petite plage de sable fin, des poufs, un coin petit-dej...

Les seuls petits bémols de cette édition, victime de son succès, étaient presque liés au monde présent sur le site. Le festival plein à craquer peut être très oppressant. Chinese Man a en effet rameuté une telle foule qu'il était pratiquement impossible d'accéder à la scène après le début du concert. C'est également beaucoup de queue à l'entrée (quoique le système des bracelets soit plutôt efficace), aux food-trucks, aux attractions, au bar. Même chose sur le camping, bondé, l'attente était parfois très agaçante. Malgré tout, cela aura créé une vague de rébellion chez les campeurs lors du dernier jour, qui se sont mît à scander joyeusement « Libérez les campeurs ! ».

Finalement Solidays, c'est sympa et sexy. La programmation ecléctique permet de plaire à tout le monde et de passer d'une atmosphère à une autre toutes les heures. L'ambiance y est agréable car les festivaliers sont pour la plupart sympas, ouverts d'esprit. Il n'y pas de dress code, les gens sont déguisés ou presque nus ou peints avec des couleurs qui font du bien aux yeux, ou simplement venus sans pression offrir des sourires et des Free Hugs. Solidays c'est aussi l'occasion de faire une bonne action sans s'en rendre compte, et c'est peut-être pour ça que l'on en sort si heureux. Car c'est un festival qui prône la tolérance et l'ouverture d'esprit et car il attire des gens venus d'horizons différents mais tous d'accord pour profiter de la musique, on s'y sent fondamentalement bien. Et qu'est-ce qu'on s'y éclate ! On repart tous avec le Soliblues, un peu comme à la fin d'un colo et on attend avec impatience l'année prochaine. ■ **Oksana Baudouin et Cassandre Tarvic**


©Thomas Samson

Rétrospective

« Tu vates eris » Arthur Rimbaud

Récemment Charleville-Mézières a inauguré son nouveau Musée Rimbaud à travers plusieurs manifestations éclectiques. Spectacles, projections, concerts, jeux et déambulations poétiques, la ville entière célébrait le poète. A l'occasion de ces festivités, on a pu remarquer l'ampleur de la figure du jeune prodige dans les cœurs initiés. Arthur Rimbaud a marqué le monde entier, du plus simple lecteur au plus érudit, en écrivant le temps d'une adolescence. Dans ses Cahiers, Emil Cioran écrivit : « Rimbaud a émasculé la poésie pour un siècle. Voilà la force des génies : ils rendent les autres impossibles. ». Mais qui fut donc ce météore qu'on surnomma « l'homme aux semelles de vent » ?

Arthur Rimbaud naît le 20 octobre 1854 à Charleville. Cette ville sera le berceau de son génie - ville abhorrée par le jeune homme qui s'y sent à l'étroit. Brillant élève, il récolte un à un les prix académiques et s'oriente vers la poésie sous l'influence de son professeur et ami Georges Izambard. Il s'engage alors dans le sillon creusé par Théodore de Banville, qu'il admire. C'est dans cette veine qu'il écrira, pendant une longue période, des poèmes aujourd'hui remarqués - bien qu'ils ne soient pas du niveau de ceux d'Une Saison en enfer ou d'Illuminations - tels Sensation ou Roman. Ses créations d'alors seront rassemblées dans le Recueil de Douai. Un souffle aventureux, qui déjà est présent dans la tête de l'adolescent, le pousse aux fugues. Il part à Paris, en quête de tumultes ; mais, en situation irrégulière, il est incarcéré. Izambard le fait libérer, l'accueille à Douai puis le raccompagne à Charleville chez son effrayante mère. Peu de temps après Rimbaud fugue à nouveau, vers la Belgique cette fois. Arrivé à Charleroi, il entrera dans une auberge qui lui inspirera le poème «Au Cabaret-Vert» - titre qui donnera son nom à l'actuel festival musical carolomacérien.

Ainsi le jeune Rimbaud mène une vie d'escapades où il enchaîne les fugues et, par ce moyen, découvre le monde. Il rencontre des artistes et des hommes forts. Il rencontre aussi le désastre et la misère. La guerre franco-prussienne vient de s'achever, la Commune de Paris naît et meurt dans le sang. Le poète s'endurcit. Au contact des fracas de l'histoire et immergé dans la littérature, Rimbaud devient sarcastique, critique, et cherche l'engagement ; son style aussi change et se libère à-demi du Parnasse de Banville. Le 15 mai 1871, il écrit à son ami Paul Demeny la lettre dite du « Voyant » où il définit sa conception du poète. Il a dix-sept ans. Le météore file.

« J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. [...] Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance et de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine où

il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant [...]. »

Dès lors Rimbaud se tourne vers de nouvelles choses et sacre Paul Verlaine du titre de « vrai poète ». En septembre 1871, il est de retour à Paris où il rencontre les grands poètes de son temps, à qui il présente son génie en récitant un de ses chefs-d'oeuvre : Le Bateau ivre. Le jeune écrivain, qui n'est pas encore sorti de l'adolescence, a alors atteint sa maturité littéraire et est sur le point d'atteindre ses sommets. Mais, fâché avec le cercle poétique des « Vilains Bonshommes », Rimbaud est contraint de quitter la capitale. Il y retournera en 1872 pour emmener Verlaine avec lui en Angleterre et en Belgique ; les deux poètes vivront un liaison passionnelle qui s'achèvera brutalement à Bruxelles.

Désormais, Rimbaud s'isole. Il se rend dans la campagne ardennaise pour écrire dans la solitude ce qui deviendra Une Saison en enfer. Voyageant encore, il écrira une dernière fois avec l'aide de Germain Nouveau un ultime recueil : Illuminations. Dans ces deux recueils, le génie rimbaldien atteint son paroxysme. Après eux Rimbaud n'écrira plus jamais, sinon une correspondance abondante et quelques notes sans poésie. C'est là que réside toute l'énigme de cet homme. C'est comme si, à vingt ans, tout son feu poétique s'était mystérieusement éteint dans un ultime incendie.

S'ensuit la longue vie d'errance d'un nouveau Rimbaud. Il se fera militaire, marin, sans doute interprète ou ouvrier -l'aventure rimbaldienne est pleine de rebondissements, puis marchand de café, négociant en armes et explorateur. Il voyage à travers l'Europe, en Indonésie puis vers l'Orient et l'Afrique. Il conclut et rompt des contrats instinctivement, au gré de ses envies. Les hommes qu'il rencontre ne sont que des passants dans sa vie. Rimbaud peine à donner un horizon à son existence, lui qui se trouve enfin parmi les « Ailleurs ». Alors qu'il vit dangereusement loin de l'Europe, le public reconnaît enfin son talent - trop tard.

En 1891, Arthur Rimbaud se plaint de douleurs à la jambe droite alors qu'il se trouve en Éthiopie. Rapidement sa jambe raidie le contraint à l'immobilisation et il rentre en Europe allongé dans une civière inconfortable. Arrivé à l'hôpital de Marseille, sa jambe est « devenue à présent énorme et ressemble à une grosse citrouille ». On l'ampute. Le jeune trentenaire semble brièvement se porter mieux, mais son état de santé se dégrade très rapidement. Malgré ses membres qui le font souffrir, il souhaite repartir à Aden. Mais au lieu de cela il entre à nouveau à l'hôpital de Marseille, où il est pris d'une ferveur mystique incroyable pour l'homme qu'il fut. Face au développement de son cancer, le poète déchu n'a d'autres mots que : « Allah ! Allah kerim ! ». Il sombre dans le délire. Il souffre le martyr. Le 9 novembre 1891, Rimbaud annonce qu'il veut reprendre la mer le lendemain. Ce jour là, il partira effectivement pour un énième voyage, plus mystérieux encore : celui vers l'outre-tombe. ■ **Loïc Pierrot**


©Henri Fantin-Latour, 1872

Garorock 2015 *en questions*

En quoi Garorock est différent des autres festivals ? Pourquoi avez-vous l'impression de voir toujours les mêmes groupes sur les affiches ornant les postes électriques de votre bled l'été venu ? La sorcellerie est-elle impliquée ? Pourquoi le mot « rock » est présent dans 80% des noms des festivals français ? Comment ça se passe quand A$AP Rocky est en live et y a que trois péquenots pour l'applaudir à cause d'une sombre histoire de bracelets ? L'éco-gobelet : pour ou contre ? Qui ne sera jamais le bienvenu au festival ? Qui est subventionné ? Qui tire les ficelles ? Qui fait ses lacets ? La diversité culturelle est-elle en voie de disparition dans l'hexagone ? Cet article ne répondra pas à toutes ces questions que vous ne vous posez pas.

Pour les nuls (vous) : le Garorock, jeu de mot oscillant entre Garonne et Rock, voire même gare au rock. Subtil. Vous l'aurez compris, je me suis rendu en Aquitaine pour vous, chers lecteurs et plus précisément à Marmande, charmante bourgade de dix huit mille quatre cents cinquante huit habitants, où il fait bon vivre. Surtout entre le 26 et 28 juin 2015. 80 000 festivaliers, 3 jours de concerts, programmation de dingue, plus de 35°C à l'ombre selon Météo France. Tout à l'air okay. Alors let's go to Marmande pour des interviews exclusives #MazeMagazine #Garorock #Bracelets. Je pars de Rennes ultra motivé avec des gens qui servent d'amis pour pouvoir hocher la tête sur du A$ap Rocky, l'une des têtes d'affiche du festival qui passait en début de soirée. Après 5h de trajet (sans clim –merci la Golf GT qui nous lâche au dernier moment-), j'appelle maman pour lui dire que je suis bien arrivé. En nous dirigeant vers les cris, nous sommes rapidement engloutis par une queue compacte de quelques milliers de festivaliers en rogne sous un soleil de plomb. En rogne car oui, le festival a à peine débuté qu'il y a déjà des petits soucis techniques. Il faut savoir que Garorock est le premier festival français à mettre en place un système de bracelets électroniques pour éviter des queues interminables. Et c'est exactement l'inverse qui se produit. Petit bug sur l'ensemble du système du festival, même en VIP. Après quasiment 2 heures d'attente, nous voici pile à l'heure pour le départ d'A$AP Rocky. Génial. Bravo la technique. Super. Je me dirige vers l'espace presse pour des interviews mais l'appel de l'alcool en a «apparemment » décidé autrement pour certains. Pendant ce temps mes amis se consolent comme ils peuvent en écoutant Christine and the Queens (on cherche toujours la Queen dans l'histoire) mais comme nous, elle n'est pas/plus dans le délire. Dommage. On se retrouve donc et on décide de passer en mode « underground ». Garorock a trois scènes où passent les têtes d'affiches et un petit espace appelé Garoclub où jouent tous les « unknown artist ». On entre littéralement dans une autre dimension. Le Garoclub est réellement le lieu de prédilection de tous les petits mecs branchés, et nénettes swagguées, où se côtoient allègrement petits camés du ghetto (sport/chic évidemment) et lookbook vivant du 16e. Mais cette symbiose entre individus fonctionne à vrai dire plutôt bien. Les festivaliers semblent être là pour le son et non pour se reluquer ou taper selfie à tout va. Les disc-jockeys assurent et le public joue le jeu. Anecdote croustillante du reporter en herbe que je suis (et quand je dis herbe…) : petite panne de courant d'une trentaine de secondes pendant un drop. L'ingénierie de Garorock qui continue de nous faire des pieds de nez alors qu'on avait « presque » oublié l'incident des bracelets à ce moment là… On continue la fête avec Die Antwoord, Infected, Elisa et Elsa. Les deux dernières rencontrées un peu plus tôt. Toujours pas de news de l'équipe presse. La soirée se termine bien mieux qu'elle n'avait commencé. On lance la tente. Deux secondes après on dort dedans.

Le lendemain ça commence fort. Après le réveil de quatorze heures, les 80 000 festivaliers se retrouvent dans l'unique Mcdo de Marmande. Puis flânerie jusqu'à la reprise des festivités. 18h. Les bracelets marchent impec' et la soirée débute avec Salut C'est Cool : bonjour, merci, oui c'était cool. Après on enchaîne les artistes comme des perles. Je crois que l'équipe presse ne s'est pas remise des événements de la veille. Du coup j'ai pas d'interviews exclusives comme promis, désolé les gars. Deuxième anecdote : Pssstt, je crois que Brodinski faisait du playback pour son set. Mais ça reste entre nous hein ? Puis on finit la soirée vers trois heures


© Juliette Lopes / Nicolas Jacquemin / La Clef

(du matin) avec un set endiablé de Dj Pone du groupe Birdy Nam Nam. Une soirée géniale mais un peu trop courte. Deux secondes étaient bien trop longues pour qu'on utilise la tente. On a tous dormi dans la voiture. Puis cinq heures de trajet. Arrivés chez nous, on s'est promis de remettre ça l'année prochaine.

Je croise les doigts pour une mise à jour des bracelets électroniques. Et peut-être une aussi pour l'organisation presse de Garo. Sinon les festivaliers étaient aussi géniaux que les artistes qui ont su délivrer quelque chose à la fois de très travaillé, professionnel tout en restant proche du public déchaîné que nous étions. Le seul regret que l'on pourrait avoir est peut-être leur ligne artistique, incompréhensible car très (trop ?) hétérogène. Il y en avait pour tous les goûts quoi. Néanmoins, si j'ai un festival à vous conseiller c'est bien celui-ci. ■ **Mael Sinic**

Madame Carven : le grand destin d'une petite femme

Lorsque l'on parle de couturière ayant cultivé l'élégance à la française, on ne peut oublier Carmen de Tommaso alias Madame Carven. Véritable révolutionnaire de la mode, c'est avec la retenue et la modestie qui lui étaient propres qu'elle a imposé son style et sa vision de la femme. Retour sur le destin discret mais incroyable de « la plus petite d'entre les grandes couturières ».

Carmen de Tommaso naît en 1909 dans la Vienne. Passionnée de couture, cette fille d'éditeur italien déguise ses chats et arpente les défilés de Haute Couture avec sa tante Josy Boyriven.
Cependant, et contre toute attente, ce n'est pas vers une carrière de couturière que la future Marie-Louise Carven se dirige. En effet, lorsqu'elle entre aux Beaux-Arts de Paris ses études portent sur l'architecture et le design d'intérieur, sa deuxième passion.
En 1939, c'est l'avènement de la silhouette « sablier » (le triptyque sein-taille-hanche) emmenée par les looks de Christian Dior. Mais du haut de son 1m55, la jeune Carmen ne trouve pas de quoi s'habiller. Elle dira d'ailleurs plus tard à ce propos que si elle avait été « une grande et belle fille », elle n'aurait jamais créé sa maison de couture. Ainsi la future Madame Carven trouve sa vocation.

La couturière tente sa chance en 1941 dans le quartier de l'Opéra, mais l'Occupation lui fait fermer boutique. Elle ne se décourage pas pour autant et ouvre à nouveau en 1945 ; cette fois-ci, au Rond-Point des Champs-Élysées. Sa maison de couture porte pour nom Carven, le début de son prénom et les deux dernières syllabes du nom de sa tante adorée.

Les restrictions n'impressionnent guère la fraîchement rebaptisée Marie-Louise Carven, qui file dévaliser le grenier de la maison familiale et les marchés pour ramener divers tissus, comme du fleuris et du vichy. L'un d'eux marquera les esprits : une toile de jardin blanche à rayures vertes.
Ce tissu aux allures printanières devient une robe sans manche chic et désinvolte, qui contraste avec les coupes et les couleurs austères de la guerre. De ses études aux Beaux-Arts, la couturière a gardé le sens des proportions et connaît toutes les astuces pour allonger et embellir la silhouette des petites femmes. Le succès est total, Ma Griffe devient alors la robe symbole de la Libération, et son vert l'emblème de la maison.

Ce qui fait de Madame Carven une révolutionnaire de la mode, ce n'est pas seulement la fraîcheur de ses robes, à l'inverse des robes pompeuses que l'on trouvait dans la Haute Couture de l'époque ; mais aussi sa capacité à être visionnaire et novatrice autant d'un point de vue artistique que commercial.
En effet c'est elle qui a posé les prémices du prêt-à-porter en cherchant à créer des vêtements pratiques et chic pour toutes, à les démocratiser. Car si Madame de Paris habillait les stars du moment telles Edith Piaf, Cécile Aubry, ou Line Renaud, elle a aussi créé les tenues pour les sportifs des JO de Montréal en 1976, des

uniformes pour hôtesses de l'air ou même pour les contractuelles parisiennes.
Et puis l'ordre des défilés fut de même bousculé : Carven présentait plusieurs robes de mariée en début de défilé, à l'inverse de ses collègues qui n'en présentaient qu'une en fin de spectacle. La créatrice jouait sur les tissus, les matières et les plissés. Si elle présentait ses collections en même temps que les autres couturiers, elle partait aussi aux quatre coins du globe pour les montrer. C'est d'ailleurs de ses nombreux voyages qu'elle a puisé son inspiration pour ses créations suivantes.
Dans les années 1950, avec la corsetière Marie-Rose Lebigot, elle invente le balconnet et le soutien-gorge pigeonnant ; et pour fêter les dix ans de la Libération elle crée le parfum Ma Griffe (du même nom que la robe) qu'elle diffuse en échantillon : une grande première.
De plus la couturière a le goût de la mise en scène et fait lâcher aux dessus de Paris les nombreux échantillons parachutés par de petites toiles blanches à rayures vertes.
Madame Carmen qui aura chamboulé les codes, se sera aussi distinguée par son anthropomorphisme et sa modestie remarquable : lorsque la guerre l'empêche de tenir son commerce, elle héberge la famille du couturier juif qui travaille pour elle, les sauvant de la déportation à Auschwitz. Elle sera d'ailleurs reconnue comme Juste des nations en 2000 grâce aux témoignages d'une de ses protégées.
Son amour pour les arts décoratifs en a aussi fait une figure à part entière, et en 1973 elle fait don au Louvre de sa collection d'objets décoratifs rares du XVIIIème siècle. Puis elle crée l'Association René Grog/Marie-Louise Carven qui propose une bourse pour les étudiants en Arts Décoratifs ou en école de mode. Ceci lui vaudra d'être promue en 2010 Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

La couturière des « petites femmes » nous a quittés ce mois de juin, à 105 ans, nous laissant un héritage inestimable. ■**Alison Roi**





©Odd Andersen AFP

Lettre du Ciel à la Terre

« Laudato Si' » (« Loué sois-tu »), c'est un retour au message initial de François d'Assise, le modèle du Pape François. En effet, dans cette encyclique rendue publique le 18 juin dernier, le Pape ne délivre pas seulement un message concernant l'écologie, et ce envers ses fidèles. Il faut, dans « Laudato Si' », sensibiliser les hommes en les plaçant au cœur de l'oeuvre, quelque soit leurs croyances, dans le but de protéger « notre mère, la Terre ». C'est ainsi que notre planète était désignée par François d'Assise. C'est aussi en réutilisant ces quelques mots que le Pape marque une rupture avec les principes ecclésiastiques concernant la nature.

François, le dissident.

François adresse ici une lettre à l'humanité toute entière, il nous transmet la vision de l'Église quant à l'humain au cœur de cette écologie. C'est le but d'une encyclique et celle-ci offre un voyage philosophique, se transformant par moments en « doctrine sociale ». Cependant, la vision que présente le Pape s'avère être en contradiction avec les principes de l'Eglise en ce qui concerne l'écologie. C'est la première fois que la question de l'écologie est évoquée aussi intégralement et radicalement. François ne se contente pas d'évoquer la nature, la Création et le bien-fondé du catholicisme par rapport à la préservation de l'environnement. Il ne sacralise en rien la nature, ce qui pourrait alors être considéré comme du paganisme. Il exprime simplement que la dégradation de l'environnement va de paire avec la dégradation de l'humain, que l'écologie n'existe pas sans anthropologie. C'est sûrement pour la portée universelle de ce message que l'encyclique du Pape a été aussi attendue, pendant les mois qui ont précédé sa parution. C'est aussi ce qui explique aujourd'hui son succès : début juillet, l'encyclique de François faisait son entrée dans le top 20 des meilleures ventes de livres en France, occupant la quatrième place selon l'institut GfK.

« Laudato Si' », un manifeste politique

D'après un article du journal Le Toujours ancré dans la religion catholique évidemment, le discours de François semble pourtant être davantage rédigé par un homme d'État que par un homme d'Église. Économie, sociologie, politique sont les trois principaux domaines utilisés pour noircir les 187 pages de cette encyclique. Exhortant les gouvernements à agir pour préserver l'environnement et sans dissimuler une vive critique du capitalisme « sauvage » et plus précisément du consumérisme, François prend position contre les « climato-sceptiques ». Pour lui, ce sont les activités de l'homme qui ont provoqué la destruction de l'environnement. Ce sont donc aux hommes d'assumer la responsabilité et d'opérer une transition énergétique équitable (plus simplement, privilégier les énergies renouvelables à celles qui ne le sont pas, comme le pétrole ou le gaz).
Cette transition accorde une place prépondérante aux pays riches, ceux du Nord économique, puisque ce sont eux qui vont devoir faire davantage de concessions économiques. De plus, le Pape entend aussi préserver cet environnement en difficulté en encourageant à la création d'une institution capable de sanctionner les pays qui polluent le plus. Enfin, en ce qui concerne la question récurrente de l'avortement, le Pape a un avis tranché : « tout est lié, la défense de la nature n'est pas compatible non plus avec la justification de l'avortement ». Il n'y aurait alors pas d'avortement légitime du point de vue de l'Église puisqu'elle est toujours pour la vie et considère l'avortement comme un meurtre. Les considérations du Pape François ne se limitent cependant pas à un dialogue unilatéral avec les dirigeants du monde entier, il vise aussi chacun d'entre nous, nous amenant à nous questionner.

L'amour de la sagesse

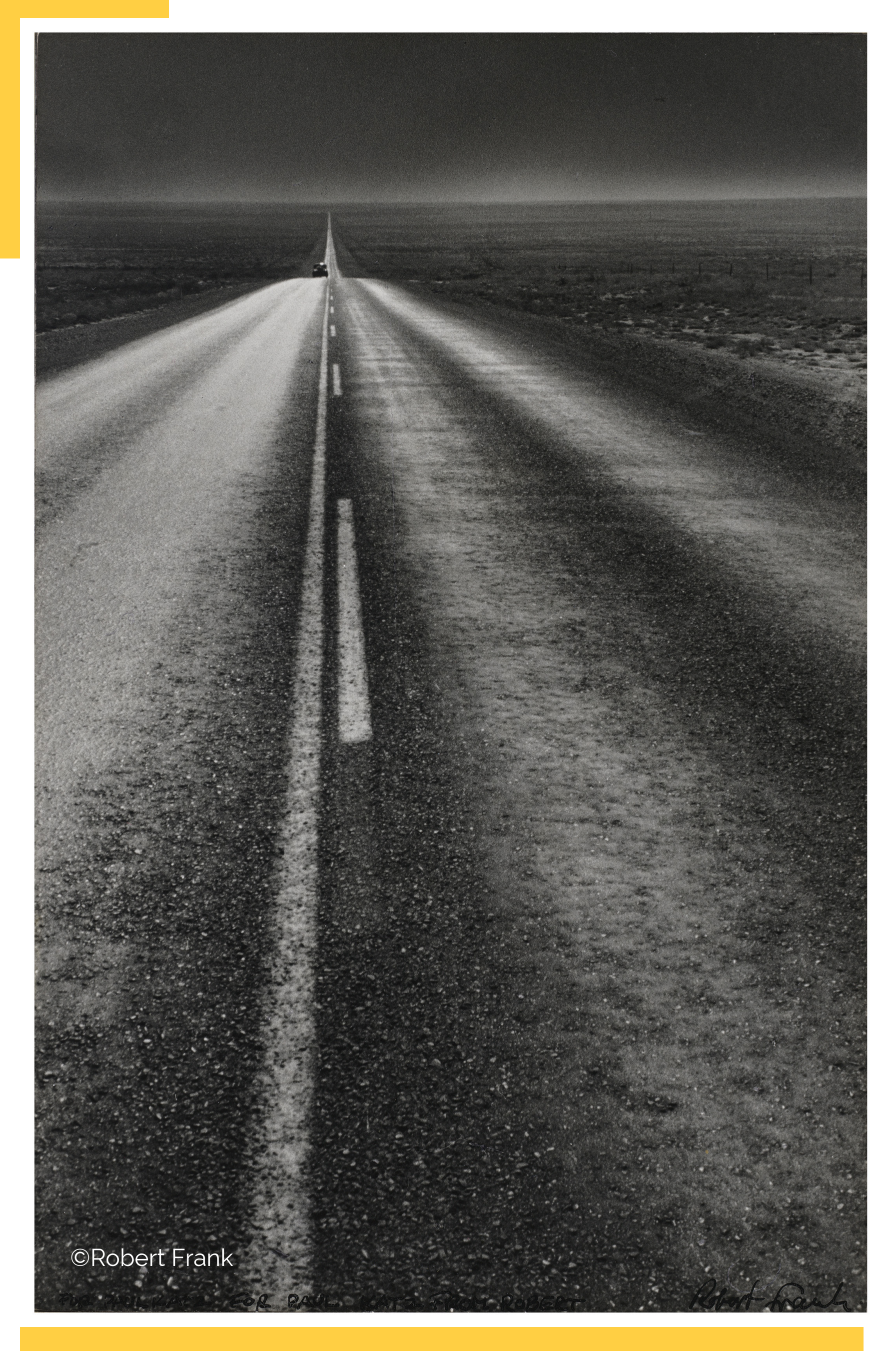
Le Pape argentin en profite pour mettre en avant une idée d'illusion de la liberté. Presque considérée comme étant chimérique, celle-ci ne résiderait que sur la production humaine, celle qui se détourne donc des biens initialement offerts par la nature que nous nous devons justement de préserver. Cette préservation va dans le sens du développement durable défini en 1987 lors du rapport Bruntland : l'encyclique de François pose effectivement une question fondamentale : quel monde voulons-nous laisser à nos enfants ? C'est en questionnant le monde que le pape François compte bien faire opérer un changement des mentalités. Nous devons nous demander de quelle Terre nos enfants vont hériter, et également, ne pas négliger notre regard d'enfant sur ce monde qui nous entoure. La beauté de la nature, sa majestuosité, souvent mises de côté au profit du pouvoir des technologies, sont donc à redécouvrir au plus vite si ce monde est destiné à changer. Après tout, pourquoi ne profitons-nous pas comme il se devrait de l'impétuosité de notre jeunesse pour admirer notre « maison commune » ? Pensons par nous-mêmes, admirons la nature, ne faisons pas de celle-ci « notre » nature... La portée philosophique de cette encyclique se rapproche par moments des principes kantiens : « l'homme est infiniment respectable puisque créé et aimé par Dieu ». De quoi ouvrir de nouvelles perspectives à notre esprit, n'est-ce pas ?

Ainsi, à quelques mois de la conférence internationale sur l'environnement qui aura lieu à Paris en décembre, cette lettre, qui a vu défiler au dessus d'elle des centaines d'experts depuis deux ans pour sa rédaction, est pleinement d'actualité. Elle ne se cantonne pas à l'objectif premier d'une encyclique, qui est de donner le point de vue sur une question d'actualité justement, mais apporte un regard nouveau et apparaît comme une modernisation de la religion catholique. ■ **Céline Jollivet**

À la découverte des photographes de la route

« Une fois de plus, nos valises cabossées s'empilaient sur le trottoir ; on avait du chemin devant nous. Mais qu'importe : la route, c'est la vie. » Jack Kerouac, Sur la route.

Comme le disait si bien le chef de file de la beat generation, lui qui a passé la majorité de son existence sur la route, elle est la vie. Un monde, des explorations, maintes et maintes fois capturés grâce à l'écriture de la lumière. La route est un sujet de prédilection pour de nombreux photographes, artistes, voyageurs et rêveurs. Parmi eux, Robert Frank, Raymond Depardon et Bernard Plossu ont apporté les fondements de la photographie de voyage, avec leur regard unique et leur rapport intime à la route.


©Robert Frank

Retour en arrière. Nous sommes dans les années 50, Robert Frank quitte le magazine Haper's Baazar et part au Pérou où il développe un goût pour l'expérimentation photographique. Celui qui sera d'ailleurs l'un des compagnons de route de Kerouac est influencé par les artistes qui l'entourent. Il décide de s'affranchir des contraintes des commandes de magazines et fait une demande de bourse Guggenheim, qu'il obtiendra. En 1953, il part sillonner les États-Unis avec une intention : faire en sorte que les images se passent de mots. Il s'intéresse aux petits évènements, loin de la clinquante Amérique. Il parcourt les foires, fréquente les bars de cow-boys, s'arrête dans les petits motels. Il présente alors à travers son travail photographique un monde de solitude, dans lequel les Américains ne

« En 1953, il part sillonner les États-Unis avec une intention : faire en sorte que les images se passent de mots. »

se reconnaissent pas. Ils crient au scandale. Frank qui est alors toujours dans l'optique de s'éloigner des contraintes techniques, les dépasse. Il pousse les films, fait exploser les grains, décadre, ses images sont surexposées, sous-exposées, les noirs bavent, elles sont floues. Cette démarche va poser les bases de la photographie contemporaine, celle qui montre la vie de tous les jours, le banal, loin des clichés. Frank ose, prend des risques, l'appareil à la hanche, il photographie des situations parfois périlleuses. Au-delà du très convoité "American Dream", les images de Frank montrent une Amérique où règnent inégalités sociales, ségrégation des Noirs, culte de l'apparence et du matérialisme. The Americans regroupe ce travail photographique sur la route. Suite à la grogne Américaine, il sera tout d'abord publié en France en 1958, et seulement l'année suivante aux États-Unis.

Proche de l'école américaine et de la démarche de Frank, Raymond Depardon est un célèbre photographe, réalisateur, journaliste et scénariste français. Depardon voyage, écrit, photographie, réalise et s'interroge sur le concept que les Allemands appellent Einstellung. Un concept qui correspond au fait de savoir comment se situer par rapport à ce que l'on montre, quelle distance adopter. Le créateur de la célèbre agence Gamma se confronte et se remet en cause. Une démarche notamment inscrite dans Errance, publié en 2003, où écriture et photographie se rencontrent à travers la quête d'une « errance forcément initiatique ». Équipé d'un appareil moyen format et d'un objectif fixe, Raymond Depardon favorise les paysages, souvent urbains, vertical, en noir et blanc. Une démarche, la quête d'un lieu, une solitude qui se confirme par une rare présence humaine sur ses images. Et une recherche de réponses à des interrogations. Qui suis-je ? Que fais-je ? Quelle est ma place ? L'errance, comme « la quête du lieu acceptable », qui devient « la quête du moi acceptable ».

Bernard Plossu, un autre photographe français - bien que né au Vietnam - est également une référence en matière de reportage de voyage. Il débute la photographie très tôt, à l'âge de 13 ans, à l'occasion d'un voyage au Sahara avec son père, muni d'un Kodak Brownie Flash. Sept années plus tard, Plossu part sur les routes du Mexique pour la première fois. Il photographie, prend cette route où il fait de nombreuses rencontres telles que des routards qui errent, sans destination précise autre que la découverte. Il rejoint ensuite une expédition, appareil Retina Kodak en poche. De la jungle du Chiapas à la frontière du Guatemala, il va à la rencontre des Indiens Lacandons. Expérience initiatique, dans la vie et la photographie. À travers Le voyage mexicain, le photographe présente sa vision de ce pays rêvé de toute la beat generation, de ce voyage durant lequel il immortalise la route, l'errance, en noir et blanc et en couleur. Publié vingt ans après The Americans de Frank, Le voyage mexicain, qui regroupe 220 photographies et 37 tirages colorisés avec le procédé Fresson, s'impose en 1979 comme un témoignage d'une grande force. Plossu parcourt le monde, toujours avec cette spontanéité et cette soif de découvertes. Il reviendra en 1970 au Mexique pour s'approcher des quartiers de Mexico, avec un Nikkormat. Il continue de voyager, réalisant de nombreux reportages couleurs. En 1975, il part pour son premier voyage au Niger. Puis, il ne fit plus que des photos noir et blanc prises avec une focale de 50 mm. La photographie de Bernard Plossu parle du passage, de cet étonnement de l'instant : voir, rencontrer, laisser derrière nous... Elle interroge sur la présence et la disparition.

Ces réalisations photographiques peuvent amener à plusieurs interrogations. Où l'être humain puise-t-il cette soif intarissable de voyage ? Et souvent, ce besoin de le capturer ? Pourquoi ce désir de parcourir inlassablement les routes et d'aller toujours plus loin ? Nous possédons tous une réponse à cette question qui nous est propre, il suffit alors de puiser en nous pour la trouver. **Myriam Bernet**

Voir avec le cœur

Il est des mots qui restent dans les mémoires. Ce sont souvent des éclats de vérité ou des beautés révélées. Parfois ce sont les deux. Ces belles formules sont souvent saluées, comme leurs auteurs. Antoine de Saint-Exupéry est un de ces prodiges de la formule ; dans son oeuvre incontournable, Le Petit Prince, il écrit : « On ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible pour les yeux. ». Beaucoup s'accordent à attester de la vérité contenue dans cette phrase. Pourtant, qui donc en ces heures troubles écoute encore son cœur ?

Aujourd'hui, alors que l'été est là et que ses vacances traditionnelles commencent, je veux vous dire qu'il y a urgence de ressentir. Qu'il nous faut quitter notre attitude de Saint-Thomas pour quelques semaines - ou pour toute une vie - et enfin s'exalter plutôt que se dévorer, sentir plutôt qu'attendre, c'est-à-dire enfin voir avec le cœur plutôt qu'avec les yeux.

Aujourd'hui, je veux modestement vous dire à peu près ce qu'André Breton adresse aux hommes de son temps : « Lâchez tout. [...] Lâchez vos espérances et vos craintes. [...] Lâchez la proie pour l'ombre. [...] Partez sur les routes. ». Oui, partez sur les routes, celles de vos séjours et celles de votre esprit. Empruntez des sentiers que d'angoissants contextes vous ont poussé à délaisser. Osez vous acheminer vers le sensible. La société a souvent méprisé ce monde sensible - sans doute parce qu'elle l'a confondu avec la sensiblerie.

Amis lecteurs, soyez de fiers sensibles. Mais soyez sensibles dans la quête de l'instant présent. Libérez votre cœur de ses entraves et laissez-le vous guider dans la perception du beau éphémère, c'est-à-dire du monde ; et quoi qu'on en dise, dans la vie instantanée, le vrai n'est jamais très éloigné du beau. Vous trouverez deux compagnons de route pour atteindre cet émerveillement qui vous tend les bras : les émotions, que vous devrez accepter et libérer, et la littérature. Cette dernière ne vous fera jamais défaut, elle est complice de tout homme depuis la nuit des temps.

Les mots sont les clés de votre âme. S'ils ne l'étaient pas, personne n'aurait écrit et personne n'aurait lu. Les mots, la littérature, le sensible sont fondamentalement vôtres. Vous ne trouverez jamais plus touchant et profond qu'un vers, qu'un roman ou qu'une pièce de théâtre. Votre esprit ne sera jamais aussi exalté qu'à l'étude. Jamais. Excepté dans chaque fragment de vie où vous aurez décidé d'être sensible, de voir avec le cœur. Que chaque vue, chaque effleurement, chaque bruit vous réjouisse ! Laissez libre cours aux frissons de votre existence. Dites oui à l'appel de la vie.

« Peuple d'Orphalèse, la beauté est la vie lorsque la vie dévoile son saint visage. Mais vous êtes vie et vous êtes le voile. La beauté est l'éternité se contemplant dans un miroir. Mais vous êtes éternité et vous êtes le miroir. » - Khalil Gibran, Le Prophète, 1923. ■ **Loïc Pierrot**

Ce dimanche 7 juin 2015 se sont tenues les élections législatives turques. Elles avaient pour but d'élire les cinq cent cinquante députés de la Grande Assemblée nationale de Turquie. Malgré son arrivée en tête avec 41%, le parti du président turc Erdogan, l'AKP, essuie une défaite majeure : une victoire pour la démocratie.

La défaite du « sultan » Erdogan en Turquie



©AFP

Fonctionnement

Les députés turcs sont élus pour un mandat de quatre ans au scrutin proportionnel (méthode d'Hondt) dans chacune des 85 circonscriptions. Une fois les résultats sortis, l'Assemblée dispose de 45 jours pour constituer un nouveau gouvernement. À l'issue de ces 45 jours, le président de la République peut choisir de dissoudre l'assemblée afin d'organiser de nouvelles élections.

Contexte

Ce scrutin était d'une importance cruciale pour le parti au pouvoir, l'AKP, le parti de la Justice et du Développement. Le président turc, Recep Tayyip Erdoğan, souhaite en effet mener une réforme constitutionnelle dans le but de présidentialiser le régime de façon officielle. Bien qu'il se soit déjà arrogé en pratique plus de pouvoirs et de libertés que ne le permet la constitution du régime parlementaire en théorie, il a besoin des trois cinquièmes des sièges au Parlement pour pouvoir mener à bien cette réforme.

Initialement élu pour son programme économique dynamique et son aspect novateur, le parti d'Erdoğan semble aujourd'hui souffrir du contexte économique en berne dans le pays. La croissance ne cesse de baisser, le chômage progresse, de même que l'endettement. Une situation loin d'être enviable en période électorale.

Résultats

Le parti islamo-conservateur est arrivé en tête, avec 41% des voix, soit 258 sièges sur 550. En seconde position, le parti social-démocrate du CHP a réalisé un score de 35%, obtenant ainsi 132 sièges. Le parti nationaliste MHP a quant à lui obtenu 16.5% des voix (80 sièges). Mais bien que le Premier ministre turc, Ahmet Davutoğlu, ait déclaré : « Nous sommes le premier parti,

nous sommes les vainqueurs de cette élection et nous allons poursuivre notre route sacrée », c'est surtout le parti kurde HDP qui semble avoir gagné ces élections, ayant réalisé un score sans précédent de 12.6% des voix, soit 80 sièges.

Une victoire pour la démocratie, et une victoire kurde

Peu après la parution des résultats, le chef du HDP, Selahattin Demirtas, a déclaré : « Nous avons remporté une grande victoire. (...) Ceux qui veulent la liberté, la démocratie et la paix ont gagné, ceux qui veulent l'autoritarisme, qui sont arrogants et qui se considèrent comme les seuls détenteurs de la Turquie ont perdu. » Une critique claire tournée vers le AKP qui a vu sa ligne politique se durcir depuis sa première élection, faisant écho à l'éditorial du New-York Times intitulé « La démocratie gagne en Turquie ».

Selahattin Demirtas a mené une campagne moderne, c'est sans doute ce qui lui a permis de réaliser un score aussi élevé. A 42 ans, cet avocat charismatique et ambitieux a décidé de marquer sa ligne politique très à gauche, et « anti-Erdogan ». S'affichant ainsi plus progressiste, il a pu élargir son électorat au delà de la seule communauté kurde (20% de la population turque), intégrant les plus marginaux, ou des minorités, comme les homosexuels, etc.

La défaite du sultanat autoritaire

Après 13 ans au pouvoir, l'AKP apparaît comme le grand perdant de cette élection malgré ses 41% des voix en raison de la perte de sa majorité, de scandales et d'affaires de corruption à répétition qui le touchent.

Il semble en effet qu'Erdogan a accumulé les erreurs depuis l'arrivée de son parti au pouvoir. Négligeant la neutralité qu'impose sa fonction présidentielle, il est apparu comme assoiffé de pouvoir en tentant de polariser la société turque par le biais de discours invoquant la religion (contre les laïcs) ou encore le nationalisme (contre les Turcs), bien loin de ses premières déclarations, il y a de ça une dizaine d'années, qui prônaient l'égalité, la tolérance et le pluralisme. Sa dérive autoritaire est telle qu'il a acquis auprès de certains le surnom de « Sultan » suite à l'acquisition d'un palais de plus de mille pièces à Ankara après son élection à la présidence en août 2014 comme l'explique la correspondante du Monde à Istanbul, Marie Jégo dans son article.

Erdogan a également imposé un degré de censure inquiétant dans le pays, faisant emprisonner journalistes et bloggeurs, ou bloquant vidéos YouTube et tweets dérangeants pour lui. Un régime de peur et d'intolérance ou la liberté d'expression se voit de plus en plus limitée jour après jour.

Il ne faut cependant pas oublier que le parti d'Erdogan reste le plus puissant à ce jour malgré le score des trois autres forces politiques souvent qualifiées de partis plus « régionaux » (le CHP sur la partie ouest et nord-ouest, le HDP dans le sud-est et le MHP majoritaire dans une seule province sur 81).

Et maintenant ?

La constitution d'une coalition s'avère très difficile pour l'AKP. En effet, les trois autres forces politiques, le CHP, le MDP et le HDP ont tout trois publiquement refusé toute alliance avec l'AKP puisqu'une partie de leur campagne respective s'est fondée sur la dérive autoritaire du parti pour la Justice et le Développement.

Mise à part une coalition, certains ont évoqué la possibilité d'une alliance de l'opposition, comme le dirigeant du CHP, voire d'un « gouvernement de restauration » intégrant les trois partis d'opposition comme l'a expliqué Sezgin Tanrikulu, un des vice-présidents du CHP. Cependant, cette possibilité reste très incertaine du fait des problèmes de coopération entre les différents partis que cela risque de poser. En effet, le MHP par exemple veut arrêter les négociations de paix avec les insurgents armés du PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan) tandis que le HDP, parti pro-kurde, veut les relancer.

Manon Vercouteur

Les meilleurs albums des six premiers mois de 2015

selon les rédacteurs

Jules Gaubert
1. Beny Le Brownies – En route vers Dora
2. Inaniel Swims – Inaniel Swims
3. Flavien Berger - Léviathan
4. Gomina - Prints
5. Hanni El Khatib - Moonlight

Dearbhla O'Hanlon
1. Pond - Man It Feels Like Space Again
2. Viet cong - Viet cong
3. Peace - Happy People
4. Best Coast - California Nights
5. Unknown Mortal Orchestra - Multi love

Florine Morestin
1. Archive - Restriction
2. Cat's Eyes - The Duke of Burgundy Soundtrack
3. Hanni El Khatib - Moonlight
4. The Dodos - Individ
5. The Vaccines - English Graffiti

Marie-Madeleine Remoleur
1. Superpoze - Opening
2. Gomina - Prints
3. Kid Wise - L'innocence
4. Gandi Lake - Gandi Lake
5. Jamie XX - In Colour

Sofia Touhami
1. Sufjan Stevens - Carrie & Lowell
2. Ólafur Arnalds & Alice Sara Ott - Chopin Projet
3. Nekfeu - Feu
4. Baden Baden - Milles Eclairs
5. Of Monsters And Men - Beneath the skin

Victor Jayet-Besnard
1. EasyFun - DeepTrouble
2. PNL - Que la Famille
3. Young Thug - Barter 6
4. J.G Biberkopf - Ecologies
5. Jamie XX - In Colour

Oksana
1. Salut c'est cool - Sur le thème des grandes découvertes
2. Infected Mushroom - Friends On Mushrooms
3. Muse - Drones
4 . Set & Match - Cosy Bang Bang
5 . Phases Cachées - 2 Temps 3 Mouvements

Mia Riversanta-cruz
1. Santa Cruz - Santa Cruz
2. Koritni - Night goes on for days
3. Ensiferum - One man army

Emily Lingat
1. Blur - The Magic Whip
2. Wolf Alice - My Love is Cool
3. Soko - My Dreams Dicate My Reality
4 . Noel Gallagher's High Flying Birds - Chasing Yesterday
5 . Peace - Happy People



Soko - © Alice Baxley

aujourd'hui



Paroles, Paroles… Et l'Europe dans tout ça ?

Des maux, toujours des maux, les mêmes maux… avec la crise grecque, l'Europe est au coeur de l'actualité internationale. Mais pas vraiment à la hauteur.

©Getty Images

« L'Europe, c'est une pièce en trois actes. La construction idéologique, la construction économique, la désillusion. »

Si on devait résumer la crise grecque, en quelques mots (crûs), on pourrait dire que la Grèce est dans une situation merdique, que l'Europe peut l'aider, que l'Europe a plus ou moins essayé et que ça n'a pas vraiment marché. Alexis Tsipras, le premier ministre grec, a voulu renégocier l'aide européenne. En contrepartie, il lui faut un programme de réformes que ses créanciers (l'Union Européenne, la banque centrale et le FMI), doivent approuver. Mais évidemment, les propositions ne sont pas assez austères et les créanciers n'approuvent pas. Alors ils ont proposé un programme de réformes, que la Grèce a refusé par un référendum historique.

Voilà pour le décor. Mais en second plan de la scène européenne, il y a le Royaume-Uni, bon élève de l'Union Européenne, cancre de la zone euro puisqu'il préfère garder sa propre monnaie, la livre. Mais le Royaume-Uni c'est un pays plus prospère que la Grèce. Lorsqu'il évoque une sortie de l'Union, branle bas de combat, il faut qu'il reste ! Ce n'est bizarrement pas le même son de cloche lorsqu'on évoque une sortie de la Grèce, un Grexit, que les grecs ne demandent même pas. Allez comprendre pourquoi on veut en garder un et pas l'autre, si ce n'est pour des raisons économiques. Est-ce vraiment ça l'Europe ?

Enfin, au dernier plan, il y a l'Europe de la défense. C'est assez simple : pas d'armée commune, pas d'unité sur les décisions d'engagement militaire, une seule idée : on va imposer la paix de partout. Mais en cas de conflit, la France part au combat, souvent seule. Enfin seule, elle est soutenue par des déclarations des dirigeants européens mais leurs troupes sont encore et toujours attendues.

L'Europe, c'est une pièce en trois actes. Le premier : la construction, sur une superbe idéologie d'unité commune d'un continent. Une unité qui avantage tout le monde. Au-delà de l'économie, on songeait déjà à une Europe politique qui n'a toujours pas vu le jour. On évoque aujourd'hui « le sens de l'histoire » sur la situation grecque. Pas sur que les Delors, Schuman et autres pères fondateurs soient très satisfaits de ce qu'il se passe aujourd'hui.

Deuxième acte : la construction économique. Autant dire qu'aujourd'hui elle ne profite qu'à certains pays, il n'y a qu'à voir les différences de croissance entre l'Allemagne et l'Italie. Et si justement on craint plus ou moins une sortie de la Grèce, c'est parce qu'elle pourrait être suivie de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie, qui ont connu ou connaissent la même situation.

Troisième acte : la désillusion. Une tragédie digne des plus grands dramaturges grecs.

L'Europe c'est ce paradoxe entre une idée ancrée dans les esprits mais dépassée par les réalités économiques. Sauf que l'Europe n'est pas la zone euro. Elle ne doit pas être gouvernée par un gouvernement économique mais un gouvernement politique. Les dirigeants européens reprochent à Tsipras de faire de la politique. En réalité, il se soucie de son peuple et de l'avenir européen. Grâce à lui, l'Europe a une occasion de prendre un vrai tournant politique et social. Et grâce à lui, l'Europe est au coeur de tous les débats, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Alors « le sens de l'histoire » ce n'est peut-être pas négocier sur des milliards, loin des réalités des peuples, mais plutôt faire évoluer l'Europe vers ce qu'elle aurait du être depuis longtemps. Et ainsi écrire un fin un peu moins tragique à cette sombre tragédie.■

Philippe Husson


©Atmosphériques

Rencontre avec un ex-hobo
Charlie Winston

Nous avons pu rencontrer Charlie Winston avant son concert du 12 juin dernier à La Sirène, scène musicale de La Rochelle. L'ambiance était détendue et calme, un parfait contraste avant le show plein d'énergie et de nuances que nous a offert le British adoré des Français. Charlie Winston présentait donc à son public son petit dernier, l'album Curio City.

Ce n'est pas la première fois que tu joues à La Rochelle, quel lien as-tu avec ce public en particulier ?

Et bien je pense que ça a commencé avec les Francofolies en 2009, c'était la première fois que j'y venais et on m'a dit que j'étais le premier artiste voire même le seul à ne pas être français. C'était un peu bizarre, je ne sais pas pourquoi on m'a programmé, peut-être parce que les français sont fous de musique. C'est à partir de ce moment que j'ai noué cette relation avec ce public. J'aime aussi particulièrement les huîtres, je pourrais y revenir rien que pour ça ! Sinon, je suis revenu aux Francofolies après, en fait je suis venu plusieurs fois, notamment pour voir jouer mon ami Daby Touré. Cette année j'ai découvert La Sirène, qui est une superbe salle, j'y ai même fait une résidence. C'est une ville magnifique en tous cas.

Appréhendes tu de présenter ce soir votre nouvel album, qui est assez différent de ce que tu as réalisé précédemment ?

Non pas vraiment, je me sens en confiance avec cet album, j'ai pris mon temps et oui il est différent mais dans la manière dont je voulais qu'il le soit. Je ne voulais pas répéter ce que j'avais fait. J'appréhende plus si les gens disent que je fais encore la même chose, que j'essaie de faire un Hobo II. C'est ma plus grande peur. Mais je me sens très fier de ce nouvel album parce qu'il est complètement différent. Être un artiste c'est explorer des territoires inconnus et je pense atteindre mon but en explorant des choses nouvelles et être inspiré.

Quelle a été ton inspiration pour Curio City ?

J'ai écouté beaucoup de James Blake et la bande-originale de Drive et de Blade Runner... J'ai aussi écouté Lorde et Alt-J. Mon road-trip de deux mois à travers le Royaume-Uni a été aussi une vraie inspiration. Le disco punk était vraiment une inspiration aussi, comme les sons de M83. Il y a beaucoup plus de choses mais je n'arrive pas à me souvenir de plus !

Tu as produit votre dernier album : qu'est ce que cela a changé dans ta manière de travailler ?

En fait, j'ai co-produit, enfin produit d'une certaine manière Hobo et après Mark Plati est arrivé à la fin et a co-produit avec moi, mais j'avais fait la majeure partie du travail au début. J'ai vu ça comme un jeu de refaire la même chose. Néanmoins, la différence est que j'avais mon propre studio dans ma maison donc c'était juste moi et une autre personne dans ce studio pour le processus complet. J'ai adoré fermer la porte de mon studio et ne pas laisser le monde entrer. Je pense que c'était juste très simple d'enregistrer cet album : je n'avais qu'à entrer dans ce studio avec Jeff mon ingénieur son et je jouais juste comme je voulais mes chansons. Je pouvais commencer par le piano puis essayer la guitare ou mettre de côté la guitare et le piano et voire la batterie. Je pouvais faire toutes ces choses moi même : jouer de la basse, de la guitare ou du piano. J'ai cette habilité de pouvoir jouer de différents instruments. Jeff était en train de travailler sur le côté technique avec des arrangements simples et c'était une superbe expérience. C'est bien d'avoir des musiciens mais tu sais, ils viennent pour jouer trois heures de leur instrument. Là je pouvais jouer dix minutes de chaque instrument et changer constamment, ce n'était pas un problème.

Tu as aussi produit l'album Géant de Saule. Qu'est ce qui te pousse à t'engager dans la carrière d'autres artistes ?

Je ne pense pas vouloir être juste un chanteur dans ma vie, et je ne suis pas sûr de vouloir faire ça après Curio City. Je pourrais m'arrêter après cet opus. J'aime l'idée de produire et je suis plus heureux en tant que producteur. Cela signifie que je peux rester chez moi, je suis prêt à avoir une vie plus simple. Produire, c'est aussi s'engager dans l'univers d'autres personnes. Ce que j'aime quand je travaille avec Saule c'est qu'il possède son propre univers et que je peux aller à l'intérieur et en tirer de l'inspiration. C'est la même chose avec Malo, un artiste de Caen que j'ai produis récemment, il a son univers. J'aime travailler avec les gens, c'est vraiment excitant ce pouvoir pour moi d'aider à réaliser les vues d'autres artistes. J'ai vraiment envie de faire plus de choses comme ça. Enfin, j'aurais toujours ma musique, j'enregistrerai sans doute d'autres titres mais je ne veux pas me focaliser dessus.

Tu as aussi travaillé pour le film A lullaby for Pi, peut-on en déduire que le cinéma t'attire beaucoup ?

Oui beaucoup, c'est l'autre domaine dans lequel je travaille actuellement. Je viens de terminer l'écriture d'une histoire pour un film que je vais envoyer bientôt à un « script writer » qui contient 32 scènes. J'ai aussi écrit une petite histoire que je voudrais transformer en un court-métrage. Je viens aussi de terminer la réalisation de mon clip pour le nouveau single Truth. Je pense que c'est vraiment la prochaine étape.

J'allais te demander tes prochains projets mais je suppose que tu viens de répondre à ma question...

Je suis devenu récemment impliqué avec Avaaz, un site mondialisé qui permet aux gens de s'impliquer pour des sujets comme le changement climatique, sauver les abeilles... Il va y avoir avec le sommet du G8 une énorme marche à Paris en novembre. Ça c'est la grosse partie. Je veux aider à stopper le gaspillage du plastique mondial, c'est juste fou de voir que nous sommes en train de détruire lentement notre planète. En fait, j'ai envie de faire tout ce que je peux pour aider ! J'aimerai aussi ouvrir un café « sugar free » au Royaume-Uni, parce que on peut manger beaucoup de bonnes choses sans sucre, qui est notre poison moderne ! Il est partout où on pose notre regard. C'est une vraie drogue ! J'ai arrêté et ça a été très dur, il y a des effets secondaire, on a l'impression de ne jamais avoir assez mangé alors que le sucre n'est pas de la vraie nourriture. Toutes les compagnies alimentaires le savent. J'ai aussi envie de mettre en place un festival respectueux de l'environnement qui ne serait pas situé en campagne mais en pleine ville.■ **Propos recueillis par Julia Coutant**

Une seconde mère
Les petites entreprises



Une seconde mère illustre parfaitement le thème de l'année. Avec Bande de Filles de Céline Sciamma et Mustang de Denis Gamze Ergüven, Anna Muylaert contribue au ton du cinéma de 2015. Il a été prêté à Lambert Wilson et son discours hypocritement féministe à Cannes bien des louanges. Cependant, le féminisme et le féminin de cette année existent dans les films des réalisatrices évoquées précédemment et pas dans les discours pompeux. Ils existent lorsque Céline Sciamma donne du Rihanna à chanter sous des lumières bleues à de nouvelles actrices, ils existent lorsque Denis trouve la force de filmer une histoire difficile : les filles mariées de force encore aujourd'hui. C'est en cela que l'année 2015 est féministe. En un an, les femmes qui ont pris la caméra ont réalisé des comédies humaines à l'humour fin et à l'œil avisé sur le monde.

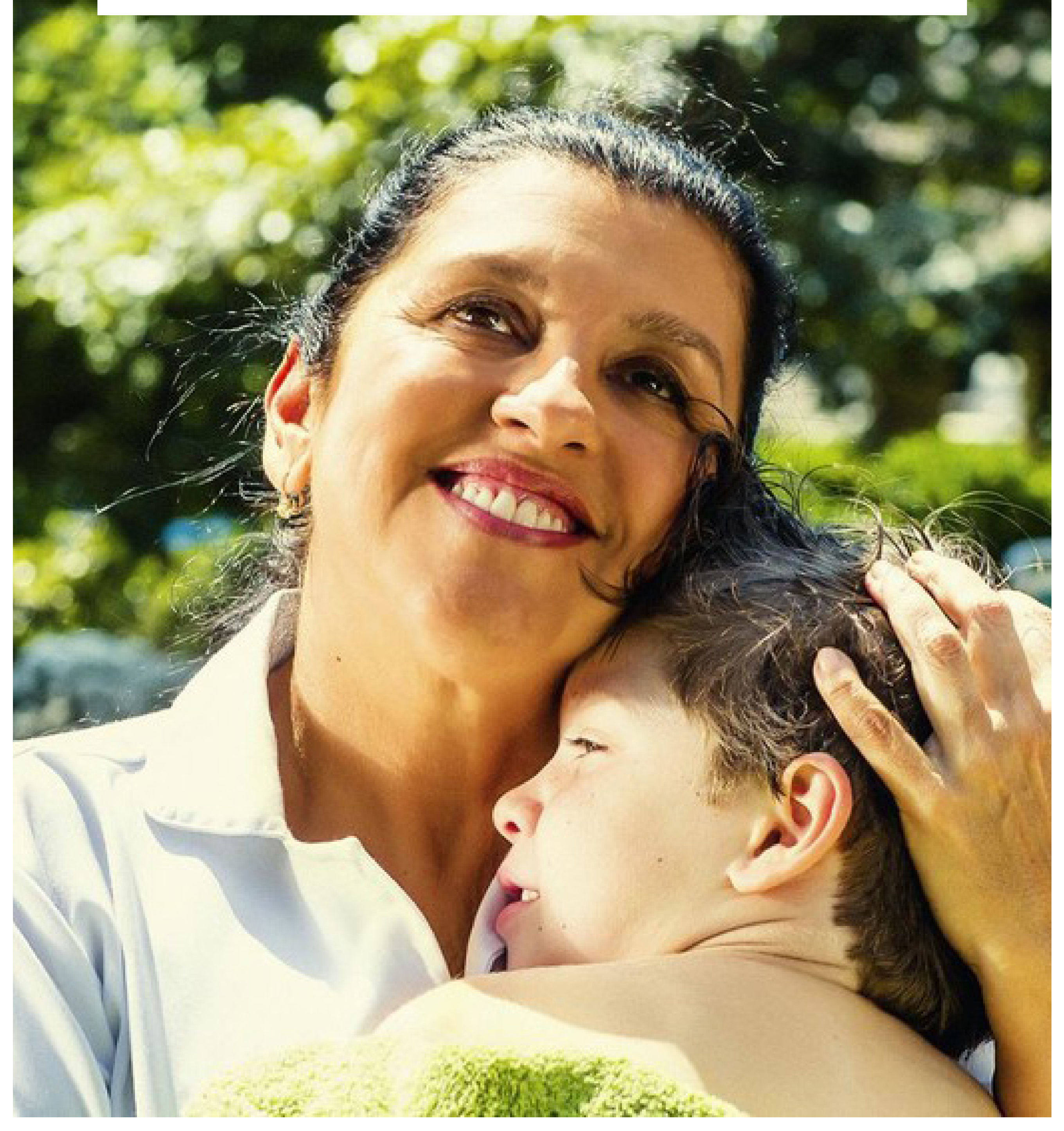
Val' est une sorte de nurse, femme de ménage, cuisinière et psychologue pour une famille riche de Sao Polo. Plus esclave que réellement salariée elle est logée dans une chambre de bonne et nourrie sur une petite table. Seulement, si cela est un peu pathétique, il n'y a rien de violent ou de cruel dans la façon de le raconter. C'est une sorte d'inégalité banale. Val le vit donc comme cela. C'est vrai, elle devrait pouvoir se baigner dans la piscine de la maison - surtout après quatorze ans de loyaux services- mais cela ne s'est jamais fait, pourquoi tout chambouler ? Seulement, si Val' pense cela, ce n'est pas la cas de sa fille qui va débouler dans la maison alors que sa mère ne l'a pas vue depuis 6 ans. Cette intrusion va tout déranger : Jessica mange de la glace des patrons, Jessica nage dans la piscine, Jessica dine avec les patrons. A travers ce fond sociale, des histoires d'amours -relativement malsaines d'ailleurs- celles-çi interviennent comme des ovnis dans l'histoire mais par la discrétion, ne font que souligner le propos principal. L'enfant des patrons dont s'occupe Val' depuis ses 3 ans n'a qu'une question en tête : « Jessica, tu es vierge ? ». Cette phrase témoigne de l'image que l'on se fait de la femme et de comment la réponse changera radicalement l'image que l'homme à côté se fait de vous.

L'humour lui, se fait discret mais croulant lorsque Val' trop fière de sa petite révolte, rentre dans la piscine où il n'y que 30 centimètres d'eau et appelle Jessica pour lui raconter ce qu'elle fait, qu'elle sache pourquoi « c'est trop dingue ». Jamais, Anna ne se moquera de ses personnages, la compassion sera constante et le sourire aussi. Il n'y a pas de grand malheur même si Jessica et Val sont pauvres, cela n'est pas au centre de l'histoire. Finalement, elle raconte ce que bien des gens ont raconté mais d'un point tellement novateur de compassion et d'amour - du cinéma, des gens - que cela

devient incroyable. Anna aime le cinéma, le respecte et lui offre un beau cadeau avec Une seconde mère.

Tout dans Une seconde mère semble être une douce révolte : le cadre, très divisé en parties symétriques dans lesquelles les patrons s'éclatent sera déformé par Jessica qui ne se cale jamais dans une des découpes. De même pour l'histoire, on ne satisfait pas du schéma situation-action où les personnages subissent un élément perturbateur qui conduira à une résolution. Non, là on va de galère en galère, des fois gigantesque et des fois pathétiques comme le ventilateur en panne ou le matelas au fleurs trop kitsch. Avec leurs petites entreprises, Sciamma, Erguven et Muylaert déclenchent quelque chose pourquoi pas prêt à devenir gigantesque : toutes ces femmes et Anna particulèrement, parvenues à filmer la société de manière très singulière semblent réinventer l'humanité au cinéma.■

Emma Pellegrino



L'épopée sauvage de Gandi Lake

Les eaux musicales caennaises regorgent de ressources manifestes, formant aujourd'hui une scène abondante et bouillonnante. Si la consanguinité entre groupes est une pratique utilisée profusément par la scène musicale caennaise, Gandi Lake ne déroge pas à la règle. Au côté de Cyril (basse) et Colorado (chant), on retrouve au cœur cette formation bas-normande Arthur le batteur de Granville mais aussi Fred le guitariste de Goodbye Horses et Adrien de Goldwave aux claviers.

Ce quintet bas-normand né en 2013 surfe fugacement sur une pop anglo-saxonne qui se teinte d'éclats psychédéliques, nous plongeant au plus profond d'un son vintage et détonant. Assurément anglophone, leur pop se veut éclatante, explosive et débridante. Lac glaciaire et hôte des cendres de la sagesse, Gandi Lake extériorise sa quête intérieure, pour offrir une musique euphorisante et sauvage, oscillant entre les Fleetwod Mac, Donovan ou l'ère des premiers Strokes. Notamment révélés à l'occasion de la 36ème édition des Trans Musicales, le groupe nous avait séduit en déployant de belles ballades pop l'été dernier avec Weather Vanes et Nothing About You. Après de nombreux concerts et du temps accordé à la composition de leurs nouveaux morceaux, le groupe a sorti son premier EP éponyme. Ce dernier a d'abord été dévoilé par le biais d'un court-métrage réalisé par Arthur Shelton et Nancy Tixier de Polaires Noires Productions sous la forme d'un road-movie.

Ils nous offrent ainsi un EP sophistiqué aux couleurs vintage et aux influences multiples à la croisée de la britpop et de sons psychés, nous plongeant pour chaque morceau dans un univers différent. A coups de chants salvateurs et de mélodies brumeuses, ces cinq caennais ouvrent leur EP avec le langoureux et délicieusement psychédélique Compromised. Accord à l'amiable et compromis du coeur explosent dans un choeur cathartique et des arrangements musicaux salutaires.

Le groupe n'hésite pas à faire varier les plaisirs en intégrant des instants de pure instru comme le savoureux Deep Blue Sea. Alangui et enjôleur, ce titre dessine le parfait travelling musical de nuits d'été oubliées auxquelles des teintes de psychédélisme redonnent de l'éclat. Cette sensation de reconquête se perpétue avec We Floated où le groupe nous emporte sur des flots étrangers. Des riffs embrasés et la rythmique énergique et percutante viennent clôturer notre escale. L'accalmie reprend ses droits avec le tableau assagi de Winter Beach. Instant de véritable sensibilité et de délicatesse mélancolique, ce titre dresse le décor d'un paysage marin d'hiver délaissé qui retrouve pourtant sa luminosité ardente avec les scintillements pop qui se déploient au gré de ces cinq minutes de pure beauté. Avec Keep Going, on se frotte à une rythmique plus vitaminée, un univers plus survolté. Frénétique, épique mais toujours élégant, ce titre plus rock nous fait joliment remuer, mené par un clavier vintage, des guitares valsant et une rythmique impérieuse. Nos grands rêveurs clôturent leur EP avec le narcotique et magnétique Hazes of Glory, aux accents plus obscurs. Les voix fantasmagoriques, les choeurs de Compromised et les mélodies sombrent rendent ce dernier titre totalement oppressant, nous plongeant dans un lac euphorisant.

■ **Marie-Madeleine Remoleur**



Viva Cité
Un festival de rue comme à la maison !

Viva Cité est avant tout une bonne bouffée d'air frais, qui sent bon la solidarité et l'humanité. C'est un festival des arts de la rue gratuit où chacun trouve toujours son compte ; car ici, tous les goûts sont dans la nature et je dirais même plus, dans le bois de la Garenne et ses alentours. Pour sa 26ème année, Viva Cité nous en a fait voir de toutes les couleurs !

En route pour un rendez-vous annuel de trois magnifiques journées et deux surprenantes soirées à passer à Sotteville-lès-Rouen, en Normandie, dans un cadre verdoyant, sous les arbres, dans les rues et même au beau milieu d'une structure d'immeubles pour assister à certains spectacles. Pas besoin d'être un fervent amoureux de l'art, il s'agit de l'endroit parfait pour les curieux, qui apporte - si on lui laisse sa chance - émerveillement et rencontre avec l'inconnu. Tous les arts sont en fête : la danse nous fait voler dans les airs, le théâtre nous plie de rire, le cirque nous fait tourner la tête, les marionnettes nous font perdre haleine, les concerts nous enivrent jusqu'au bout de la nuit et une multitude de nouvelles expériences neurologiques, émotionnelles, visuelles ou sensorielles nous englobent dans ce doux cocon chaleureux. Rappelons que sur ces trois jours, absolument tous les spectacles sont gratuits et il y en a pour tous les goûts et toute la journée : c'est la culture en libre service !


©Festival Viva Cité

Parfait pour passer un agréable moment en famille, entre amis ou bien même en solitaire, le festival est même surnommé avec humour le « festival des poussettes ». En effet, ouvert à tous et fortement orienté sur un principe populaire et inter-générationnel, des structures au sein même du festival sont mises en place spécialement pour les enfants comme des spectacles jeunesses, un magnifique carrousel « l'Arbre nomade » qui doit être un bonheur pour les enfants autant qu'il est un régal pour les yeux des plus âgés, un grand emplacement de maquillage et de jeux de bois en tout genre permet également aux petits et aux autres de s'amuser et pourquoi pas, faire une petite pause entre les spectacles. Bref, pour une fois, la valeur que l'on apporte à un festivalier n'est en aucun cas liée à son âge.

Même si Viva Cité reste un modeste festival, un nombre impressionnant de participants y est rencontré. Entre les visiteurs qui viennent y faire une balade amusante, les festivaliers

dont le choix des spectacles est cornélien et suppose toute une organisation en amont, ou bien ceux qui préfèrent délaisser cette frustration au prix d'une démarche plus volubile d'un spectacle à un autre. De plus, ajouté à tout le staff, les citoyens de Sotteville semblent véritablement investis d'un rôle dans cette création et il n'est absolument pas rare de croiser des bénévoles ou bien même de simples inconnus qui vous aideront à retrouver votre chemin. Dans cette part d'investissement, un grand nombre d'amateurs participent même à la création de certains spectacles ou projets tel que les « Flash song « - mis en oeuvre en partie par la joyeuse compagnie on off - : une expérience unique dans laquelle chanteurs professionnels et amateurs de tout âges s'unissent afin d'offrir des chansons de façon surprenante et éphémère dans des lieux insolites comme le métro ou le marché par exemple.

L'expérience de festivalier comme celle de spectateur y est très intense. Effectivement , la programmation du in comme celle du off est en tout point absolument magistrale. A gauche deux hommes loufoques présentent des accessoires de festivaliers tous plus déjantés les uns que les autres, comme dans un téléachat des bois alors qu'à droite, des acrobates s'entrainent pour réaliser leurs performances futures. Devant le lycée Marcel Sembat, une drôle de compagnie joue une fable sociale « Economic Strip » en liant théâtre et univers de bande dessinée alors que quelques mètres plus loin seulement, le spectacle « Terres Libres » et ses marionnettes nous emmènent sur d'autres rives grâce à sa splendeur et sa poésie. Du burlesque au mystique , du juvénile au terrifiant en passant par le magique , même s'il y en a à en prendre et à laisser , le nombre faramineux de spectacles nous plonge dans une frustration énorme de n'avoir pas pu tout voir à la fin de ce merveilleux week-end.

Malgré des réductions budgétaires à cause desquelles Viva Cité a du faire certaines concessions, ce festival reste avant tout populaire - et dans le bon sens du terme - ainsi que le lieu de l'échange, qui donne à chacun une chance de s'ouvrir à la culture dans une multitude de formes envisageables. Pendant ces trois journées et deux soirées qui passent malheureusement bien trop vite : des explosions de couleurs, de la joie, de l'émotion, le sentiment d'être ailleurs, sur une autre planète. Un festival vivant où chacun peut être ce qu'il veut, même simplement être lui-même. Alors rendez-vous l'année prochaine pour de nouvelles aventures et de nouvelles surprises !

Alénice Legoux


©Festival Viva Cité

Festival

Art'Zimutés 2015
Cherbourg en fête !

Cherbourg, ce n'est pas seulement la température minimale en permanence sur la carte météo d'Évelyne Dhéliat, non non. C'est aussi une agglomération de 80 000 habitants, et une vie culturelle bien remplie. Du 25 au 27 juin dernier, le festival des Art'Zimutés, stationné jusqu'ici à Tourlaville, prenait ses quartiers sur la plage verte de Cherbourg, au cœur de la ville. Avec une programmation éclectique, ce cru 2015 a éveillé une ville que l'on dit trop souvent dormante.


©CM Records

Jour 1 : le bruit et la fureur.

Il y a un toujours une préoccupation majeure à Cherbourg : quel temps va-t-il faire ? « Pour ce soir, on va être tranquilles, j'ai vérifié ! », nous confiait l'un des organisateurs de ces Art'Zimutés 2015, à quelques minutes de l'ouverture. Et en effet, la pluie nous a laissé tranquilles, les deux soirs de concerts. Le festival, comme a son habitude, a fait part belle aux groupes locaux, qui ont ouvert cette édition 2015. D'abord le trio Nine Million Witches originaire de Granville. Formé il y a à peine un an, le groupe a accompagné l'entrée des festivaliers à travers leur rock classique mais puissant. S'ils n'ont pas commencé leur show devant cinq milles personnes, ils ont réussi à capter l'attention des premiers arrivants sur la plage verte, et à installer l'ambiance pour ces deux soirs qui s'annonçaient déjà prometteurs. Dans la même veine, ce fût à un autre trio de prendre la suite : Alphabet, groupe né il y a déjà quelques années à Cherbourg sous un autre nom, aujourd'hui installé à Rennes. Le groupe a notamment fait partie des finalistes du tremplin des Jeunes Charrues, et a été programmé dans d'autres festivals, comme Chauffer dans Noirceur. Avec ses sons électroniques expérimentaux alliés à une base instrumentale rock traditionnelle, Alphabet n'a pas eu à convaincre un public local déjà acquis à sa cause. Grâce à ses sons aériens, sa batterie puissante, et à une belle façon de jouer sur la polyphonie des voix, Alphabet a fini de réveiller l'édition 2015 des Art'Zimutés. La présence scénique du groupe a fini de motiver les derniers arrivants, permettant même à son chanteur de s'offrir un beau bain de foule.

Vint alors le moment que tous les festivaliers attendaient, LA tête d'affiche des Art'Zimutés

2015 : Chinese Man ! En effet, le nom du collectif électro marseillais était sur toutes les lèvres en début de soirée. On attendait beaucoup de la performance de ce quatuor atypique, et nous n'avons pas été déçus ! « Everybody screams ! », voilà comment Chinese Man a chauffé clairement le public cherbourgeois, et celui-ci a été plus que réceptif. Pendant plus d'une heure et demi, les quatre DJ ont mis le feu, faisant partager au public leurs différentes influences, de l'électro au rap hip-hop, en passant pas des sonorités venues d'ailleurs. Si Chinese Man joue avec les sons, le groupe joue aussi avec l'image : en plus de jeux de lumières impressionnants, leur musique était accompagnée d'images vidéos, comme celles du dessin animé Astérix et Obélix mission Cléopâtre, qui leur a permis d'introduire leur tube, Get Up. Comme le prolongement naturel de cette soirée, le front de la grande scène a achevé sa transformation en piste de danse géante pour le concert de Pfel. Vous pensez absolument ne pas le connaître, alors qu'en fait vous savez très bien de qui il s'agit : moitié de BeatTorrent, et surtout quart de C2C, Pfel est venu à Cherbourg en solo, et a fait danser tout le public pour conclure ce premier soir de festival.

Jour 2 : l'ombre et la lumière.

Après la folie de la nuit précédente, la soirée du samedi commence en douceur. La douceur de Teejay, jeune auteure et interprète locale, une fois de plus, accompagnée de ses trois musiciens. Un nouveauté pour la jeune femme, habituée à monter sur scène seule avec sa guitare, ou simplement avec son ami Bruno. Entre des reprises de Lana Del Ray ou d'Hozier, Teejay nous présente ses compositions, alternant entre calme et tempête, douceur et puissance vocale. Bien connue du public cherbourgeois elle aussi, elle n'a eu aucun mal à emporter les festivaliers dans son univers qui mérite d'être découvert. Et c'est vrai que depuis le début de festival, ça manquait d'artistes féminines ! Alors après Teejay, et c'est une autre femme, plus électrique et caractérielle qui s'est présentée devant le public des Art'Zimutés. Mademoiselle K, l'interprète emblématique de Jalouse et surtout de Ça me vexe, devait enflammer le public avec les chansons de son nouvel album, exclusivement en anglais. Mais ce n'est pas arrivé... En effet, c'est la vraie déception de ce festival, du fait du peu de contact de l'artiste avec le public, et même une sorte de réserve, de timidité parfois gênante de Mademoiselle K. Peu d'enthousiasme donc, que ce soit sur la scène, ou devant.

Dernière place pour les groupes locaux, avec MINH [MAY], également originaire de Cherbourg. Partis sur un trip purement électro à la base, le trio a ressorti les instruments pour produire un premier album, sorti début 2015. Sur scène, MINH [MAY] jongle à l'aise entre les sons électro et les riffs de guitare, pour un ensemble plaisant à écouter et à voir. Et cela a mis tout le monde dans de bonnes conditions pour aller voir un autre groupe très attendu par les festivaliers, HK et les Saltimbanks. Avec leurs textes engagés et leur musique aux milles influences, les HK n'ont pas mis longtemps à embarquer le public. C'est en chantant des refrains comme « à nous de jouer maintenant ! » ou le fameux « on lâche rien ! » que le groupe a galvanisé les festivaliers, les exhortant à passer outre ce que la France a connu au début de l'année, rêvant à un avenir meilleur. Une belle manière de guider les festivaliers vers la tombée de la nuit, avant le grand show final.

Ce grand show, c'est celui d'un quatuor absolument incroyable, un ovni musical, une véritable claque en direct. EZ3kiel tourne sur les routes de France depuis déjà vingt ans, et pourtant leur notoriété semble toujours à faire. Mais les festivaliers qui ont apprécié leur performance ne sont pas prêts d'oublier ce moment. EZ3kiel c'est trois musiciens sur scène, pas de chant, mais une expérience visuelle exceptionnelle. Un mur de projecteurs et de miroirs articulés, des lasers, de la fumée, tout ça pour créer une ambiance unique et propre à ce groupe qui a emporté le public grâce à ses mélodies aériennes et puissantes. Dans la nuit cherbourgeoise, EZ3kiel a allumé le ciel des Art'Zimutés, offrant au festival le plus beau des finals.

Le pari est réussi pour cette édition 2015 des Art'Zimutés : un record de participation avec six milles personnes, de vraies grosses têtes d'affiches qui n'ont pas déçues, et un nouveau site qui a l'air d'avoir séduit. Le festival se fait un nom, et s'installe progressivement comme l'événement majeur de la vie culturelle cherbourgeoise.■**Kevin Dufrêche**

Julian Assange, indésirable planétaire

Il est l'un des hommes les plus recherchés du monde. Fondateur de Wikileaks, il a fait trembler les puissants et en premier lieu les États-Unis de Barack Obama, pour qui il fait figure d'ennemi public numéro un aux côtés d'Edward Snowden. Depuis maintenant plus de mille jours, Julian Assange est retranché à l'ambassade d'Équateur du Royaume-Uni, sous étroite surveillance. Portrait d'un indésirable.

Il a l'air d'avoir vieilli, Julian Assange, depuis qu'on a découvert son visage il y a près de cinq ans, dès les premières heures de l'affaire WikiLeaks. WikiLeaks, un des plus gros scandales de ce début de XXIe siècle, ou la révélation par un simple site internet de milliers de documents confidentiels, notes diplomatiques, ou encore vidéos compromettantes pour un certain nombre de pays, dans le but de « rétablir la vérité » selon ses créateurs. Il a l'air d'avoir vieilli donc, lui le lanceur d'alerte, lui l'objet du scandale, lui l'indésirable. Ses cheveux platine ont poussé, une barbe à laquelle on était pas habitués aussi : après plus de mille jours à faire les cent pas dans l'ambassade d'Équateur du Royaume-Uni, l'Australien de 44 ans a bien changé.

PASSIONNÉ ET ENGAGÉ

S'il a fréquenté six universités et étudié entre autres la philosophie et les neurosciences, ce n'est pas par ses études que le jeune Australien a le plus brillé. En 1993, Julian Assange participe à la mise en place du premier grand fournisseur de services Internet en Australie. Mais il s'illustre tout autrement, toujours dans le domaine des nouvelles technologies. En effet, Assange s'oriente tout de suite vers les freeware, et devient développeur. En 1997, il co-invente un système de cryptographie très élaboré. Dans son esprit, ce système devait servir aux personnes « œuvrant activement pour les droits de l'Homme (...), qui avaient besoin de protéger des données sensibles ». Une


©Russavia

« Assange décide de mettre à profit les possibilités offertes par Internet : protéger les données personnelles des citoyens et systématiser la publication des informations détenues par les pouvoirs publics. »

conscience politique et citoyenne, un véritable engagement, accompagnent sa passion pour l'informatique. En 1999, Julian Assange enregistre le nom de domaine leaks.org, dont il ne fera rien, selon ses propres déclarations.

L'AVENTURE WIKILEAKS

Si les créateurs du site n'ont pas été clairement identifiés, Julian Assange a été le principal porte-parole de WikiLeaks depuis 2007. Le leitmotiv du site, c'est la transparence. Le point de départ d'Assange notamment, est de dire qu'il y a une asymétrie de l'information, entre les pouvoirs publics et les citoyens, et que celle-ci profite quasi-exclusivement aux États. Dans la continuité de ce qui a été sa vie, Assange décide donc de mettre à profit les possibilités offertes par Internet pour rééquilibrer la balance : d'abord en protégeant les données personnelles des citoyens ; ensuite systématiser la publication des informations détenues par les pouvoirs publics.

C'est en publiant une vidéo, montrant le massacre de civils, et de deux employés de l'agence de presse Reuters, par des militaires américains en Irak que Julian Assange entre dans l'histoire en 2010. Dès lors, la machine infernale contre Assange et WikiLeaks ne s'est jamais arrêtée.

DES LENDEMAINS QUI DÉCHANTENT

Menaces de mort sur lui et ses proches, intimidations, appels à son enlèvement ou à son exécution, accusations d'espionnage, voilà quelle est la vie de Julian Assange depuis lors, la même que celle d'à peu près tous les lanceurs d'alertes. C'est après avoir été accusé de viol et d'agression par deux femmes en Suède, accusations qui donnèrent lieu à un mandat d'arrêt relayé par Interpol, que Julian Assange entre le 19 juin 2012 à l'ambassade d'Équateur du Royaume-Uni, où fait une demande d'asile, qui lui est accordée. Assange a toujours nié ces accusations, y voyant la main invisible des États-Unis, pour discréditer son travail et permettre son arrestation. Il n'est depuis jamais sorti de l'ambassade.

Dernièrement, il est revenu sur le devant de la scène, après les révélations faites par WikiLeaks, concernant l'écoute régulière de trois présidents de la République française par les États-Unis pendant dix ans. Après une longue interview à TF1 où il a dénoncé l'attitude des Américains, et surtout mis en garde la France, incitant Paris à avoir une réponse ferme, et à ne pas se taire face à un tel scandale. Le 3 juillet dernier, Assange demande officiellement l'asile à la France, et écrit une longue lettre à François Hollande publiée sur le site du journal Le Monde. On y trouve ces mots :

« Paris accomplirait un geste humanitaire mais aussi symbolique, envoyant un encouragement à tous les journalistes et lanceurs d'alerte qui, de par le monde, risquent leur vie au quotidien. »

Cette demande d'asile a été rejetée quarante-cinq minutes plus tard. Ce qui pose un certain nombre de questions à la France, pays autoproclamé des droits de l'Homme, qui refuse systématiquement l'asile aux lanceurs d'alertes, Julian Assange, Edward Snowden, et les autres. Et pourtant, qui mérite amitié et protection : ceux qui nous écoutent, ou ceux qui exposent au monde le fait qu'on nous écoute ? Question compliquée. Ou pas...■

Kevin Dufrêche

Microbe et Gasoil - La route, c'est leur maison

Microbe et Gasoil, c'est le doux souvenir de l'enfance qui manquait à la filmographie de Michel Gondry, dont on sent le regard nostalgique. Les deux jeunes enfants, en marge de leur entourage, décident de construire une voiture pour partir en voyage loin de l'école, de leurs familles. Puisqu'ils n'ont pas obtenu l'homologation du véhicule bricolé à partir d'un moteur de tondeuse, ils le déguisent en maison, problème réglé ! Loin du gros budget hollywoodien du Green Hornet (2011), le succès de cette nouvelle sortie pleine de légéreté et d'émotions est en partie dûe aux deux jeunes comédiens, Ange Dargent et Théophile Baquet.

Suite à la rencontre avec Michel Gondry et les deux personnages principaux en conférence de presse (cf. compte-rendu de l'interview), on comprend comment le film s'est créé dans l'interaction entre les volontés du réalisateur et la personne des deux jeunes acteurs qu'il a choisi. Michel Gondry est l'un des rares réalisateurs a avoir une filmographie aussi variée (différents genres et moyens de production) et on le ressent dans ce film. Microbe et Gasoil est répertorié comme une « comédie » (même s'il ne fait pas que nous faire rire) et il a un certain aspect enfantin dans la douceur de ses personnages principaux, cependant il trouve aussi sa force dans sa capacité à nourrir notre imaginaire d'images nouvelles. Ces images ce sont d'abord celle d'un enfant qui ne se sent pas tout à fait à sa place, les cheveux blonds mi-longs, dont la mère fragile est interprétée par Audrey Tautou. Puis ce sont celles d'un brun aux yeux clairs qui assume entièrement sa marginalité, nouvellement arrivé dans l'école de Microbe, Gasoil déambule dans la cour de récré sur son vélo qui fait des bruits de moteur. Un couple un peu loufoque se met en place, leur relation se trouve renforcée par le fait qu'ils partagent ce même sentiment d'être différents des autres.

L'humour du film passe tout aussi bien par les dialogues des deux personnages qui donnent parfois naissance à des réflexions charmantes comme lorsque Gasoil donne des conseils à Microbe au sujet de Laura, son amoureuse : « L'amitié c'est la mort de l'amour ». Mais ce sont aussi les images en elles-mêmes qui nous font rire, aussi bien lorsque l'image du tampon usagé sur lequel tombe Microbe dans les toilettes se confond avec le sachet de thé qu'il infuse dans son bol quelques instants plus tard que lorsqu'on voit défilé sur les routes du Morvan



©Studio Canal ©Village Roadshow Films

la voiture-maison et ses pots de géranium. Au delà du moment agréable que le film nous permet de passer, il laisse aussi le spectateur rêvasser à différentes réflexions sur ce que c'est que de devenir un adulte, sur les possibilités qu'offrent l'union de ces deux jeunes qui « n'aiment rien » de ce que leur époque a à leur offrir, mais aussi sur ce qu'est l'écoulement du temps.

Le temps, c'est bien l'un des sujets du film. Comment parle-t-on de l'enfance lorsqu'on est un adulte ? Et ce voyage que les deux jeunes font de Versailles jusqu'au Morvan, c'est aussi un voyage dans le temps, une forme d'initiation à l'âge adulte qui prend la forme d'un road-trip burlesque. Lorsqu'ils arrivent au bout de ce village, tout ce qu'ils ont connu avant de partir est résolu : la mère de Gasoil est morte, et lorsqu'en rentrant chez lui la mère de Microbe lui dit qu'il a grandi, il répond que non, « c'est tout ce qui est ici qui a rétréci ». Le voyage c'est un moment intemporel, mais qui n'est pas pour autant sans conséquences sur la vie qui se déroule en leur absence, et c'est peut-être aussi ça l'enfance, un moment de suspens pour ceux qui la vivent.

Mettre en scène des personnages qui n'ont pas d'objectifs, c'est récent pour le cinéma, et c'est le signe qu'il se passe des évolutions à l'intérieur de ceux-ci. Le voyage de Microbe et Gasoil est une échappée, un cri de liberté, mais aussi le moment pour eux de se confronter à eux-mêmes et à l'Autre qui est à la fois un sembable et un inconnu. Et si on pense à un moment que le voyage est un moyen pour Microbe de retrouver son amoureuse, on revient assez vite dans une sorte de flou qui fait que l'itinéraire n'a pas d'importance, on fait caca sur le GPS.

Cela dit, la douceur du film a du mal à trouver un point final, la conclusion de l'aventure de Microbe et Gasoil n'apparaît pas aussi convaincante que son charme globale. Il semblerait que la « trahison » au moment où l'on pense que Microbe va laisser quelqu'un dire du mal de son compagnon de voyage et sa résolution immédiate par un coup de poing dans le nez, pour revenir au happy ending après un court instant de trouble, ne fonctionne pas vraiment. Peut-être que c'est d'ailleurs un problème de temps, ou plutôt de durée, puisque le film se termine à toute vitesse et, alors qu'on avait eu jusque là le temps d'intégrer chaque situation, cette séquence finale peut paraître trop brève pour être signifiante. ■

Adam Garner

©Studio Canal

A bas Uber !

Paris. 2008. Un de ces soirs froids et pluvieux. Deux amis, Travis Kalanick et Garett Camp cherchent désespérément un taxi. Il n'en viendra pas. De là, est née l'idée de Uber.



©Loïc Venance AFP

Uber, c'est une société qui met en relation des clients avec des conducteurs privés via des applications pour smartphones. D'abord florissante aux Etats-Unis, la start-up californienne cherche ensuite à exporter ses services ailleurs dans le monde. En 2011, son cofondateur et PDG Travis Kalanick choisit la France, ce même pays où, quelques années plus tôt, il avait dû poursuivre son chemin dans l'hiver parisien.

Un pari risqué lorsque l'on connaît la législation du travail en vigueur. Après quelques années de coexistence plus ou moins pacifique avec les cabs parisiens, la société délaisse son service haut de gamme et UberPOP arrive. Des particuliers sans licence, électriciens ou vendeurs de légumes, assurent désormais le service à bas prix avec leur propre véhicule. La plateforme UberPOP les met en contact avec des clients potentiels qui cherchent à être transportés. Un simple clic sur son smartphone permet de faire venir un VTC – voiture de tourisme avec chauffeur - de n'importe où et n'importe quand. En prime, des sucreries, une bouteille d'eau et le choix du programme radio qui accompagnera votre voyage. Un concept qui séduit beaucoup les jeunes, qui s'offusquent des tarifs pratiqués par les taxis « conventionnels ». Dans une lettre ouverte destinée aux chauffeurs de taxis parisiens, un internaute évoque avec virulence son « Bercy – Trocadéro » (soit un trajet d'une vingtaine de minutes) payé 70€ en 2009, et les incivilités qui vont de pair. Uber l'emporte.

GUERRE SUR LES ROUTES

Puis, la guerre éclate. Les taxis traditionnels accusent la compagnie de tous les maux : concurrence déloyale, travail au noir et donc règles fiscales bafouées, manque de formation des chauffeurs et absence d'assurance professionnelle. Il faut dire que le prix d'une plaque de taxi avoisine les 250.000€, une somme dont les conducteurs privés de VTC n'ont pas à supporter le poids. Uber France s'est défendu, s'attaquant à un pays qui n'accepte pas « l'ubérisation » de la société, une nouvelle économie basée sur des petits boulots s'adaptant à l'essor des smartphones. Pour son directeur général Thibaud Simphal, Uber ce sont des emplois créés.

Les taxis parisiens ne l'ont toutefois pas entendu de cette oreille et ont lancé leur opération escargot. Le périphérique bloqué, s' est alors ensuivi une grève émaillée par des débordements en tout genre. Les taxis réclamaient le remboursement de leur licence ou le respect de la loi Thévenoud. Votée en 2014, elle impose à tous les chauffeurs de posséder une licence professionnelle et interdit aux VTC d'utiliser des applications de géolocalisation pour permettre aux clients de les repérer. Uber avait toutefois été jusqu'à contester la légalité de certains points devant le Conseil constitutionnel, ce qui lui permettait de subsister provisoirement.

Après l'appel empreint de courtoisie de Courtney Love, la veuve de Kurt Cobain en voyage dans la capitale, qui a poliment tweeté à François Hollande de « ramener son cul » à l'aéroport où elle était victime d'une rixe entre taxis et uber, le Président a arbitré et s'est prononcé en faveur d'une dissolution du service UberPOP, qu'il a déclaré illégal. Celle-ci a pris effet le 3 juillet. L'aventure hexagonale de UberPOP fut de courte durée. Espérons que la leçon aura servi et qu'un taxi passera prendre deux américains transis par le froid l'hiver prochain.■**Juliette Krawiek**



EZ3kiel

« Nous avons une proposition musicale singulière en France »

Ils n'ont pas leur pareil dans le monde de la musique : les quatre garçons d'EZ3kiel parcourent la France depuis vingt ans, enchaînent les albums, et pâtissent pourtant d'un certain déficit de notoriété, malgré leur talent indéniable. Maze a rencontré Stéphane, le batteur, et Yann, le « magicien » des lumières à Cherbourg, lors du festival des Art'Zimutés, le 27 juin dernier.

©Olivier Offshire

On est ici à Cherbourg. Avez-vous déjà eu l'occasion de venir jouer dans la région ?

Stéphane : On est venu jouer à Cherbourg une fois, il y a deux ans je crois. (Yann s'interroge) Mais si, il pleuvait, il faisait -12°C ! (rires). Sinon, nous avons fait plusieurs passages à Chauffer dans la Noirceur, à Montmartin-sur-mer.

Comment est né le projet, et même pourrait-on dire le style, EZ3kiel ?

Yann : Ça fait déjà vingt ans qu'on existe ! A l'époque, il y avait une scission entre l'électro, et le rock. Dans la tête des gens, l'électro ça devait être fait par un DJ. Nous, on a voulu faire de la musique électronique, mais en jouant. C'était complètement impensable à l'époque ! De plus, un groupe sans chanteur, c'était complètement original et nouveau. Au fur et à mesure, on a commencé à intégrer la vidéo dans notre travail, puis un vrai travail de lumière. On a manqué de visibilité, parce que nous n'avions pas de lead.

Justement, est-ce que vous diriez que le fait de ne pas avoir de lead vous a fermé des portes ?

Yann : Clairement, ça nous a fermé un certain nombre de portes. On n'avait pas d'existence réelle dans la presse, encore moins la presse musicale. On n'aurait pas eu la même carrière si nous avions eu un chanteur. Mais artistiquement, on fait ce qui nous semble être intéressant. On développe une approche totalement différente de la musique et du spectacle. On est en à huit albums, totalement instrumentaux.

Vous allez loin dans l'expérimental, dans la complexité musicale. Est-ce que vous pensez travailler énormément, parfois plus que les autres ?

Stéphane : On fait un véritable travail de fond, sur une longue distance, mais tout comme les autres groupes je pense. Ce qui est plus dur pour nous, c'est supporter le regard et l'écoute des autres. On fait de notre mieux. Donc tout est relatif. Ce qui est vrai, c'est qu'on a une proposition singulière en France, pas toujours facile à suivre pour le public.

Yann : En effet, c'est pas forcément évident pour le public de comprendre qu'on passe d'un groupe de noise à six personnes sur scènes, à un orchestre entier qui nous accompagne. On ne reste pas toujours sur les rails.

Puisque justement vous avez tendance à changer beaucoup de style, quelle est votre manière de travailler ? Est-ce toujours la même ?

Stéphane : On inscrit notre projet dans le long cours. On définit des bornes, et on les respecte, peu importe le style en fait ! Mais ça ne nous empêche pas de rester le même groupe. Chaque album devient un projet sur scène, à part entière.

Yann : Par exemple, pour moi, on a complètement redéfini ma fonction. Avant, je jouais de la basse sur scène. Pour ce projet, je suis descendu de scène, et je m'occupe de toute la partie lumière. Certains n'ont pas compris, mais pour moi, ce n'est pas parce que je ne suis plus sur scène, que ce n'est plus EZ3kiel ! Je participe d'une autre manière. Pour le reste, en général, je dirais que l'album est un prétexte au live. Il se transforme sur scène.

Stéphane : On peut facilement reprendre les chansons de nos albums sur scène. Elles ont même tendance à se sublimer en live. On modifie des petites choses, on se dit « Tiens, si on jouait celle-ci plutôt comme ça, ce serait encore mieux ! ». On s'attache à jouer les morceaux en entier. Ils vivent sur scène, on les perfectionne chaque jour.

Votre production est éclectique, mais est-ce que vous avez des influences communes à vous quatre, qui façonnent votre musique ?

Stéphane : On ne s'est jamais dit « On va faire tel style ». On est amis, on se fait écouter un certain nombre de choses, on s'attire dans différentes directions. Par exemple quand ils me font écouter de la grosse techno, ce qui n'est pas du tout mon style, je trouve des choses intéressantes. Tout est bon à prendre partout. On a des références classiques comme hip-hop. Notre musique est une sorte de gros buffet !

Vous êtes en tournée depuis fin 2014, où est-ce qu'on pourra vous voir prochainement ?

Yann : Tout l'été dans les festivals, aux Vieilles Charrues, à Cluze, au Canada au festival OSHEAGA. Et puis nous serons en concert à l'Olympia le 28 janvier 2016 !■**Kevin Dufrêche**

Sense8
la série ambitieuse signée par les Wachowski

Sense8, c'est la série évènement issue de la collaboration fructueuse entre Netflix et les Wachowski (la trilogie Matrix, Cloud Atlas…), qui emploient leur imaginaire singulier à l'exercice du petit écran pour la première fois. Décryptage d'une première saison qui suscite l'enthousiasme.

L'idée de base de Sense8 se place dans la continuité directe de l'ovni Cloud Atlas, des mêmes Wachowski : 8 personnages (4 hommes et 4 femmes), dans 8 villes de par le monde, développent une connexion psychique à la suite d'une étrange vision collective. La caméra se concentre ainsi successivement sur ces différents personnages : Nomi, une bloggeuse transsexuelle résidant à San Francisco, Will, policier à Chicago, Riley, DJ londonienne d'origine islandaise, Van Damn, chauffeur de van à Nairobi, Lito, acteur mexicain, Kala, pharmacienne à Mumbaï, Wolfgang, malfrat berlinois, et Sun, femme d'affaires à Séoul.

De prime abord, le pitch peut paraître plus ou moins déjà vu, certes, rappelant à certains égards d'autres séries à succès comme Heroes. Dès les premiers épisodes, une certaine accumulation de clichés, certains dialogues obscurs et raccourcis scénaristiques peuvent légèrement exaspérer. Mais malgré ces faiblesses apparentes, malgré la naïveté humaniste assumée du projet, on ne peut s'empêcher d'être happé. Au-delà d'un arc narratif prenant mêlant science-fiction et fantastique, Sense8 est particulièrement intéressante dans son projet ambitieux de créer une fresque autour de la société mondialisée et de l'existence de l'individu en son sein. La série ne s'enferme pas dans un cadre américain vu et revu dans les séries US : toutes les scènes sont tournées in situ dans les huit villes des personnages, avec un minimum d'effets spéciaux. Les acteurs (par ailleurs originaires des pays concernés) sont donc réellement réunis à l'écran lors des scènes de connexion psychique, ce qui constitue un tour de force en soi. Les Wachowski nous offrent des images sublimes des quatre coins du globe tout en adoptant un aspect presque documentaire qui leur permet de dépeindre des sociétés différentes qui se confrontent et interagissent les unes avec les autres (les problématiques liées à la mondialisation, à l'occidentalisation, sont notamment très présentes). Sense8 est également novatrice en termes de représentation, dans la place qu'elle donne à des personnages féminins complexes et à la communauté LGBT. Le genre et l'orientation sexuelle des personnages jouent un rôle dans leur histoire, toujours par reflet de la société, mais n'en viennent pas à déterminer tout leur développement comme c'est trop souvent le cas au sein des fictions télévisuelles et cinématographiques.



La virtuosité des Wachowski réside dans leur capacité à développer 8 intrigues différentes qui s'interpénètrent de plus en plus à mesure que les épisodes avancent, au travers d'une multitude de ponts narratifs et visuels. L'intrigue principale qui relie les personnages se construit donc progressivement, dans un rythme lent mais parfaitement maîtrisé, distillant juste assez d'action et de révélations au bon moment pour tenir le spectateur en haleine. La multiplicité de personnages, d'histoires et de cadres permet aussi aux Wachowski d'explorer des genres et tons très différents (comme ils l'avaient fait magistralement dans Cloud Atlas) tout en jouant sur les codes qui caractérisent les séries. Si Sense8 n'atteint pas le même potentiel visuel que le cinéma spectaculaire des Wachoswki, elle repose néanmoins sur une photographie irréprochable et développe des effets de mise en scène et de montage plus qu'intéressants pour une série, en particulier à travers les scènes qui établissent le lien entre les huit protagonistes. La B.O. joue également un rôle central à ce niveau, notamment au cœur des très belles séquences de symbiose musicale, euphorisantes, qui réunissent tous les personnages.

Netflix et les Wachowski nous offrent donc une première saison dans la pure veine de leur univers, et un divertissement de qualité dont on espère qu'il ne va pas s'essouffler par la suite. Si la Sense8 manque encore parfois de finesse dans son exécution, on peut sans aucun doute souhaiter un développement intéressant dans les saisons à venir, qui se font attendre avec impatience. **Eloïse Bouré**



Dossier

Quand les artistes envahissent l'espace urbain montréalais

Des petits chapiteaux blancs longent chaque côté de la rue Sainte-Catherine devenue piétonne le temps de la saison estivale. Qu'importe le manque de clémence de la météo ce jour-là, les exposants étaient bien au rendez-vous en ce 1er juillet, également synonyme de fête nationale du Canada. Durant cinq jours, 160 artistes et performeurs ont occupé l'espace rue Saint-Catherine, dans le cadre du festival Mtl en Arts. Entre les croisements St-Hubert et Papineau, retour sur un événement inspiré et inspirant.


©Jimmy Baptiste



tl en Arts a vu le jour au courant de l'année 2000 avec une motivation précise : aider les artistes en leur apportant davantage de visibilité. Un but honorable alors que visibilité est synonyme de difficulté, souvent due à un manque de contacts et de moyens. Mtl en Arts permet ainsi de découvrir de nombreuses œuvres, alors exposées dans l'un des lieux les plus fréquentés de la ville. L'occasion pour les exposants et performeurs venus du monde entier de parler de leur travail, se faire connaître, raconter leurs parcours et parfois même vendre quelques œuvres. Ces quelques jours d'exposition à ciel ouvert permettent au public de se sensibiliser à l'art, de découvrir des artistes émergents ou plus connus. Le genre d'événement qui permet une démocratisation de la création artistique, en somme. Les œuvres sont ainsi accessibles, le temps d'une balade, sur la rue commerçante la plus importante de Montréal. Le public, qu'il soit averti ou pas, découvre ainsi les peintures, sculptures, graffitis, photographies et performances, ainsi que les artistes eux-mêmes. En effet, ces cinq jours de festival sont l'occasion idéale d'aller à leur rencontre, les exposants étant toujours disponibles et ravis de parler de leur travail, d'expliquer leur démarche artistique.

Parmi les coups de cœur de cette 16ème édition, Jimmy Baptiste, artiste montréalais, dont les influences proviennent des milieux urbains où il a développé une grande passion pour le graffiti. Il puise également son inspiration dans le vaste monde du tatouage et des bandes dessinées. Un univers palpable à travers ses œuvres, en noir et blanc ou très colorées et dont les contours tracés vacillent entre force et délicatesse. Une passion pour la création artistique que l'artiste, qui confie avoir le « rêve de graffer les murs d'une galerie un jour », s'efforce d'ailleurs de transmettre aux jeunes générations à travers le Programme Graffiti.

Voisin de Jimmy Baptiste durant cette exposition à ciel ouvert, le second coup de cœur de cette édition est le travail du Canadien Tony Taylor. Originaire d'Uxbridge en Ontario, cet artiste engagé a beaucoup voyagé, notamment en Europe, où il a puisé une grande inspiration pour son travail. Durant ses voyages, son intérêt se porte sur la façon dont les sujets majeurs de l'actualité politique, tels que les élections à Dublin, l'économie à Berlin ou encore la corruption à Athènes, sont traités par les artistes. Dans son travail, il traite ces sujets en peintures, inspiré par les images diffusées par les médias lors d'événements politiques majeurs, qui réunissent les têtes des plus grandes puissances mondiales. Ces têtes justement, deviennent ici têtes animales, symboles de cette « jungle » qu'est la réunion politique. Le choix des animaux pour chaque personnalité politique est réalisé selon plusieurs critères, tels que le symbole représentatif d'un pays, où le caractère respectif de ces leaders politiques. Il interroge ainsi les langages du corps de ces individus, leurs attitudes, alors qu'ils sont en situation de communication, d'interaction, et sous les feux des projecteurs du monde entier.

Des têtes d'animaux et des corps humains, mais dans un style et une démarche complètement différente avec le travail de l'artiste Marie-Hélène Pierre, qui interroge la relation entre la nature et l'être humain. L'artiste peint, fait des collages sur panneaux de bois, avec une passion équivoque à un engagement pour la cause des espèces animales menacées. Elle explore cette relation de plus en plus complexe que l'on entretient avec la faune. Les animaux sont êtres humains, les êtres humains sont animaux. Un lien finement tissé entre nature et humanité, haut en couleur, composé de mélanges de matières et de textures. Les animaux représentés sont souvent ceux qui sont actuellement en danger d'extinction, à l'exemple du tigre et du panda, et leur attitude humaine dans ces œuvres ne laisse pas indifférent.

Un dernier coup de cœur, et non des moindres, pour le travail de Félix Girard. Cet artiste, qui use des matériaux traditionnels tels que les pinceaux, l'aquarelle et la peinture acrylique, a découvert le dessin et la peinture dès son enfance. Il puise alors ses premières inspirations dans l'atelier de ses parents, également artistes peintres, puis dans les bandes dessinées et dans la forêt. Ses œuvres se situent dans un entre-deux, entre réalisme et simulacre. Son attraction pour les branches, l'automne et les personnages tortueux emporte le spectateur dans une dimension lointaine, dans un univers magique par lequel on se laisse volontairement absorber… ■ **Myriam Bernet**

« Détruire de l'intérieur l'Union Européenne »

La guerre de Marine Le Pen

Le mardi 16 juin au matin, Marine Le Pen jubile. Envolé, l'échec de 2014. Elle est parvenue à créer un groupe d'eurosceptiques au sein même du Parlement européen, rassemblant tous les partis nationalistes et intitulé « Europe des Nations et des Libertés ». Elle est désormais la présidente de cette association de sept partis nationaux. Mais au fond, qu'est-ce que ça change ?



©AFP

Premièrement, ce sont des aspects financiers qui entrent en ligne de compte, avec la possibilité de mobiliser beaucoup plus de capitaux et d'obtenir plus de subventions. Mais le poids de cette alliance de 37 députés de sept nationalités différentes dans le Parlement n'est plus négligeable, et les dote de véritables moyens d'action. « Europe des Nations et des Libertés » dispose de facto d'un bureau et d'un secrétariat dédiés, d'un temps de parole doublé et d'une possibilité d'amender les projets de lois en séances plénières. Ce groupe dispose désormais d'une puissance d'action à forte capacité de nuisance pour le fonctionnement même de l'Union Européenne.

La concurrence est cependant rude avec l'autre noyau europhobe, mené par Nigel Farage, à la tête de l'UKIP. Ce dernier reprochait à Marine Le Pen, dans un entretien avec le Figaro, son « bagage historique » trop lourd à porter. Il tranche : « Étant donné son passé, ce n'est pas un parti avec qui l'on peut faire des affaires ». Refusant de s'assimiler à ces partis qu'il qualifie « d'extrême droite », il ralliait Nicolas Dupont-Aignan et Le Mouvement 5 Etoiles de l'italien Beppe Grillo à son groupe EFD (Europe de la Liberté et de la Démocratie). Mais en octobre, ce groupe de 45 députés a implosé, suite à la défection de la représentante lituanienne.

En effet, pour former un groupe parlementaire, un nombre minimum de 25 députés et la présence de représentants de sept états membres sont prérequis. Petit tour de table de l'équipe europhobe.

Des amitiés particulières

Point commun : ils raffolent d'expressions épiques pour parler de leur croisade contre l'Union ; l'instar de Geert Wilders qui se félicitait de ce « moment historique » pour « la résistance européenne ». « C'est notre Jour J, le début de notre libération » poursuivait-il. Ce Néerlandais islamophobe est le fondateur du PVV (Parti pour la Liberté), le plus proche allié de la présidente consacrée. L'Autrichien Heinz-Christian Strache – guerroyant contre « l'invasion turque » - est lui à la tête du Parti de la Liberté (FPÖ) ; décidément, un terme qui leur est cher...

Ensuite, on trouve le vieil ami et séparatiste flamand Gerolf Annemans, qui souhaite sortir de l'UE, fermer les frontières de son pays et engager une lutte forcenée contre l'islamisation. Remarqué pour son intolérance et son rejet des migrants, Matteo Salvini sourie également sur la photo officielle. En tant que leader de La Ligue du Nord italienne, il n'a pas hésité à qualifier la création de l'euro comme « crime contre l'humanité »...

Il manque un autre état, me direz-vous. La dernière députée en date n'est autre que la Britannique Janice Atkinson, débauchée de l'UKIP. Car « Europe des Nations et des Libertés » s'inscrit dans des manœuvres politiciennes plutôt classiques et sert surtout à concurrencer Nigel Farage. Le transfert d'Atkinson répond à l'arrivée de Joëlle Begeron, ex-élue du FN, dans l'EFD manœuvrée par Farage lui-même.

Si les 596 eurodéputés restants peuvent craindre un pourrissement des débats et un ralentissement des procédures par multiplication d'amendements contraignants, Marine Le Pen ne peut, à l'heure actuelle, porter de coup d'arrêt au fonctionnement de l'Union Européenne. Elle ne dispose pas d'une minorité assez importante pour bloquer le Parlement. Les eurosceptiques à eux-seuls – EFD et Europe des Nations et des Libertés –ne représentent vraisemblablement que 10,8% des élus, au sein d'une institution à majorité europhile écrasante.■ **Marion Bothorel**

Paris se lance dans la course aux J.O.

Après un temps de réflexion imposé par Anne Hidalgo la maire de Paris, et l'étude approfondie de la viabilité du projet, Paris a officialisé sa candidature pour accueillir les Jeux olympiques de 2024.

Avec un modeste budget de 6 milliards d'euros, l'objectif est de proposer des Jeux qui ne creusent pas le déficit public. Les principaux atouts du projet parisien sont les infrastructures déjà existantes et l'engouement des sportifs et des citoyens pour l'organisation d'un des plus grands événements sportifs. Même si ceux qui contestent cette candidature se font de plus en plus entendre, une majorité de français est favorable au projet. En effet, selon différents sondages, environ 70% des français sont pour l'organisation des JO en Île de France. Ce soutien atteint même 80% lorsque ce sont des Franciliens qui sont interrogés (source Viavoice pour le Journal du Dimanche).

Cinq villes candidates

Pour organiser les Jeux Olympiques d'été de 2024, Paris devra être plus convaincant que Rome, Hambourg, Boston et Budapest. La ville américaine mise sur des JO low cost avec 90% d'installations temporaires, mais est fortement critiquée par une partie de la population étasunienne. Du côté d'Hambourg, l'emballement n'est pas au rendez vous malgré le soutien du milliardaire Alexander Otto qui pourrait apporter son carnet d'adresse et son carnet de chèque. En Italie, le projet ambitieux de restauration du Colisée (pour les cérémonies des médailles) pourrait convaincre les membres du CIO. Mais les scandales de corruptions autour de l'Exposition universelle de Milan 2015 semble être un boulet pour Rome. Dernière ville lancée dans la course, Budapest propose le plus petit budget, avec 2,4 milliards €. Suffisant pour attirer les Jeux Olympiques ? Pour le moment, Paris semble posséder toutes ses chances.■

Arthur Sautrel

On connait tous The Strokes, influencés par tous, c'est LE groupe rock des années 2000. Leur dernière date française remontant à juillet 2011, chez Maze, on s'est décidés à aller au British Summer Time à Londres les voir pour leur deuxième et dernière date européenne de 2015 (leur première étant à Primavera à Barcelone). Un événement qui a réuni le monde entier.

Le grand retour des Strokes !

Avec à l'affiche Beck, Future Islands, Temples, Public Service Broadcasting, The Wytches, Hinds, Gengahr, Yak et d'autres, ce fut une journée forte en émotion. Nous avons commencé la journée avec The Wytches, un groupe de rock-psychédélique, qui nous livrent un bon set de début d'après midi sous le soleil. Ensuite, Future Islands, Beck, suivis de Temples, mais on ne pensait plus qu'aux Strokes, on commence déjà à s'avancer pour être bien placés.

Sur les coups de 21h, la scène s'illumine avec en fond l'intro de 80's Comedown Machine, la foule devient folle. Les New-yorkais montent sur scène et commencent par Is This It, la première chanson de leur premier album Is This It, symbolique. L'écran géant est en noir et blanc, mais si vous aviez vu les cheveux de Julian Casablancas vous comprendriez pourquoi.

Sans bla bla, ils enchainent avec Barely Legal, Welcome To Japan, You Talk Walk Way Too Much, Someday, Heart in a Cage et Hard To Explain. A ce moment là, on était tous refaits. La voix de Julian est impeccable, qui s'est vraiment améliorée depuis leur tournée en 2011. Les instrus sont parfaites, comme en 2001, je revivais mon adolescence en live. Julian commence son charabia sur les pogos qui rappellent les années 90, la beauté de Hyde Park et des arbres artificiels sur les cotés de la scène. On continue avec Vision of Division et Last Nite qui sont un sans faute, très populaires auprès des fans. Julian recommence son charabia, lui même ne sait plus ce qu'il dit « I should prepare this better, let's keep this going and I'll shut the fuck up then! » et nous sortent Reptilia qui rend le public FOU ! Suivis de Machu Picchu, Automatic Stop et Undercover Of Darkness, leur tube de leur retour en 2011 avec Angles, et c'est à ce moment là que Julian nous souhaite un joyeux noël. Avant leur rappel, ils nous jouent One Way Trigger et New York City Cops. Après 5 minutes d'attente, ils reviennent avec Juicebox, You Only Live Once (oho!), (Julian ne peut pas remercier assez le public pour cette soirée) et terminent avec Take It Or Leave It, la dernière chanson d'Is This It.

Un concert loin d'être oublié, un sans faute, une setlist de fou, un son parfait, voilà c'était The Strokes.■ **Dearbhla O'Hanlon**


©C Faurolo

Heroes of the Storm
C'est pas trop tôt !

Que le combat commence ! Heroes of the Storm est un genre de MOBA (Arène de bataille en ligne multijoueur, ndlr) édité par Blizzard, sorti depuis peu de sa longue période de bêta-test et enfin disponible pour le grand public. S'inscrivant dans la lignée de League of Legends, Smite ou DoTA, il réunit là les plus grandes figures des univers de Diablo, Warcraft et Starcraft. A l'instar d'un Super Smash Bros où Pikachu peut sans problème envoyer Mario ou Zelda vers d'autres cieux, les aficionados verront ici le Roi Liche face à Kerrigan ou à Diablo. Prêts à vous étriper au cœur de ce joyeux Hero Brawler ?



©Blizzard Entertainment

La mécanique du jeu reprend, sans surprise, les codes traditionnels du jeu d'arène : des équipes de cinq joueurs, des lignes où l'on attaque les défenses ennemies et où l'on défend les siennes, l'Idole à détruire située dans la base ennemie. Évidemment, difficile d'aborder ce jeu sans le comparer au colossal League of Legends, véritable leader du MOBA … Voyons donc comment HoTS (pour les intimes) tire son épingle du jeu.

Spécificités et gameplay

Son atout principal est celui des cartes. Il en existe plusieurs, sept pour l'instant choisies de manière aléatoire qui imposent chacune des objectifs différents : conquête de sanctuaires pour invoquer un énorme chevalier dragon, batailles de pièces pour soudoyer un pirate qui bombardera les défenses ennemies, tributs à attraper avant l'équipe adverse pour l'affaiblir … Toutes possèdent une identité propre et nécessitent une stratégie particulière pour remporter la partie, ce qui impose une certaine communication et un travail de coordination entre équipes. A l'instar de LoL, un personnage possède un rôle : assassin, guerrier, spécialiste ou soutien. Afin de gagner plus d'or (nécessaire pour pouvoir acheter tenues, nouveaux héros ou skin de montures), des quêtes journalières

« Heroes of the Storm est donc un jeu innovant, facile et souple, qui ravira les amoureux des trois univers Blizzard sans pour autant tomber dans le fan-service. »

vous inciteront souvent à changer de rôles, ce qui est plus rapide que terminer une partie.

Ensuite, ce qui peut sembler surprenant aux habitués de MOBA : il n'y a pas d'objet ou d'argent en jeu ! Blizzard a plutôt misé sur des choix de talents disponibles à certains niveaux pour optimiser son personnage. Ces talents peuvent donc influencer vos compétences, attaques de bases, soin, bref, tout ce qui va toucher à la manière de jouer le personnage. En fonction des besoins de l'équipe, un Tyraël pourra par exemple se diriger vers un jeu plus défensif ou offensif, une Sylvanas pourra s'épanouir en siège ou en assassine. A vous de trouver votre style ! Cette prise de position, liée au fait que tous les membres de l'équipe partagent le même niveau et la même expérience, rends donc les kills (exécution de joueurs adverses) moins important d'un point de vue de la mécanique du jeu, le but étant surtout d'accumuler plus d'expérience que l'autre équipe et, surtout, de la neutraliser pour pouvoir remporter les objectifs.

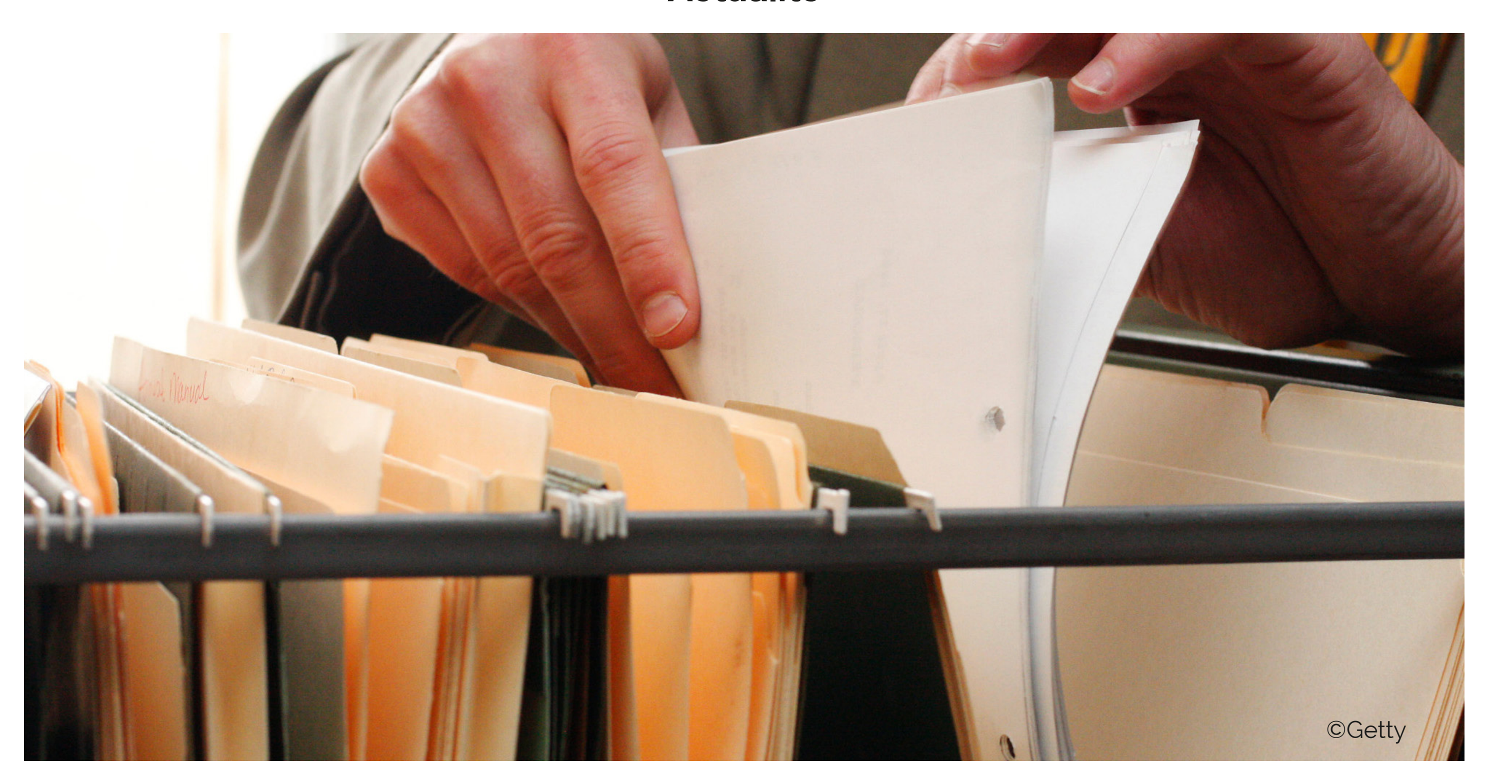
Euh, Blizzard … ?

Mais si le résultat est dynamique et frais, quelques points sont clairement à améliorer. Le jeu est jeune, mais la communauté exigeante … Prenons l'équilibrage des personnages : certains héros beaucoup trop puissants gâchent purement et simplement le plaisir de jouer. Vu la sortie récente du jeu, c'est excusable, mais on a donc tendance à jouer contre les mêmes héros … Et que faire contre un Illidan de Warcraft, assassin, très mobile, capable de se soigner intégralement et de traverser le champ de bataille en quelques secondes ? De plus, en partie rapide (votre unique expérience de jeu avant le niveau 30 et ses parties classées), le système encore bancal du matchmaking est également un peu frustrant. Toujours en partie rapide, il faut savoir que vous jouez APRÈS avoir choisi votre héros : c'est le jeu qui vous mettra aléatoirement en équipe avec d'autres joueurs. En théorie, c'est une bonne idée. En pratique, on a là encore des problèmes d'équilibre qui rendent certaines combinaisons quasiment invincibles et d'autres beaucoup trop fragiles, leur interdisant purement et simplement la victoire. Les combinaisons avec deux soutiens, par exemple.

Il faut aussi savoir que le jeu est facile. La difficulté est peu exigeante et surtout peu challengeante : vous pouvez très bien vous en sortir en jouant votre personnage pour la première fois. Pour le meilleur et pour le pire ! Le fait de ne pas avoir à acheter d'équipement participe justement à cette facilité, faisant perdre un côté stratégique et complexe important. On se retrouve souvent à jouer, encore et encore contre les héros faciles, mal équilibrés et ne demandant pas beaucoup d'entraînement. Ce qui nous amène au gros point noir du jeu : l'impossibilité d'abandonner la partie ! Pour le moment, le jeu impose au joueur de subir péniblement sa partie perdue d'avance. Et c'est dommage ! Blizzard a le mérite d'assumer ses choix mais espérons tout de même que le studio saura écouter sa communauté et ajuster ces quelques points.

Pour finir

Heroes of the Storm est donc un jeu innovant, facile et souple, qui ravira les amoureux des trois univers Blizzard sans pour autant tomber dans le fan-service. La multiplicité des cartes, les objectifs changeants et le dynamisme des parties en font un jeu sympa et agréable, tout à fait appréhendable même si on ne connaît aucun des univers Blizzard. Il reste malheureusement trop facile et mal équilibré pour réellement faire de l'ombre à la complexité sportive de League of Legend. En bref, un bon jeu de détente en somme. À vous de jouer ! **Julia Coutant**


©Getty

Le secret des affaires : Une directive liberticide ?

En France, le volet « secret des affaires » de la loi Macron pour la croissance et l'activité a été purement et simplement supprimé suite au tollé qu'il a provoqué dans le milieu médiatique. Journalistes et ONG, qui dénonçaient l'introduction d'une « censure inédite », ont remporté une bataille mais pas la guerre. Un projet de directive similaire est sur le point d'être débattu à Bruxelles. Son adoption au Parlement européen mènerait inévitablement à sa transposition en France. Retour sur cette notion juridique qui divise.

Qu'est-ce que « le secret des affaires » ?

Face au constat d'une augmentation des vols de données confidentielles qui concerneraient un quart des entreprises européennes, les différents exécutifs ont jugé nécessaire de mettre en place une réglementation visant à protéger les informations sensibles des entreprises, autrement dit leur secret des affaires. Dans le texte européen, le secret des affaires rassemble toute information qui a une valeur économique pour l'entreprise, qu'elle soit technique (procédé de fabrication, recette...) ou commerciale (études marketing).

L'objectif affiché est de réduire l'espionnage économique, surtout dans un contexte de crise de croissance où savoir-faire et innovation assurent la compétitivité d'une entreprise, et parfois même sa survie. Pour préserver le tissu entrepreneurial européen, il est donc apparu important aux gouvernements d'encadrer juridiquement ces dérives liées à la cybercriminalité et à l'espionnage.

Pourquoi une telle polémique ?

Les détracteurs du projet estiment que la définition donnée au secret des affaires est trop large, ce qui permettrait aux entreprises de garder secret un grand nombre de leurs activités, empêchant journalistes et lanceurs d'alerte

d'en révéler les informations compromettantes sous peine de sanction.

L'une des premières concernées, Élise Lucet, est à l'origine de la pétition « Ne laissons pas les entreprises dicter l'info ». La productrice et présentatrice de l'émission Cash Investigation, qu'elle présente ironiquement comme une immixtion dans « le monde merveilleux des affaires », parle d'entrave au travail d'enquête des journalistes, ainsi qu'à l'information éclairée des citoyens - un beau moyen de les impliquer dans le combat. Et cette implication porte ses fruits puisque plus de 400.000 signatures ont été récoltées ces derniers mois sur le site de pétitions en ligne Change.org.

Elise Lucet réclame la suppression pure et simple de la directive, à l'instar de la clause « secret des affaires » de la loi Macron. En effet, en cas de divulgation d'informations classées secrètes, des dommages et intérêts pourront être réclamés au journaliste responsable, voire des peines de prison dans certains pays. Et il faut dire que l'image d'un journaliste emprisonné inspire bien des qualificatifs anti-démocratiques, un comble pour l'Union Européenne qui se veut le chantre des valeurs libérales. Sans occulter le fait que cette directive deviendrait une « arme de dissuasion massive » pour journalistes et lanceurs d'alerte.

Pour appuyer son argumentaire de manière concrète, Elise Lucet n'hésite pas à ressortir les gros dossiers : le Médiator, Swissleaks, le scandale du vaccin Gardasil, les pesticides de Monsanto, tout cela n'aurait jamais été porté à la connaissance du citoyen si des lois sur le secret des affaires issues de la directive avaient été en vigueur.

A ce jour, les appels contre la directive sont nombreux et émanent de personnalités ou groupements emblématiques de la lutte pour la liberté d'informer : Julian Assange, fondateur de Wikileaks, l'Association européenne des Droits de l'Homme, Edwy Plenel et Fabrice Arfi du célèbre site d'investigation Mediapart entre autres.

Qu'en est-il réellement ?

La suppression pure et simple de la directive serait une fausse solution selon nombre d'experts. L'espionnage industriel est un vrai fléau pour les entreprises européennes qui nécessite la mise en place d'une véritable répression juridique, surtout dans un contexte mondial où les scandales d'écoutes illégales entre États se multiplient.

En décembre dernier, L'Obs enquêtait sur ces immenses antennes paraboliques annexées à l'ambassade de Chine en France pour finalement y découvrir un centre secret d'écoutes satellitaires, basé en pleine banlieue parisienne. D'autant plus inquiétant lorsque l'on connaît les intérêts chinois pour l'industrie aéronautique française

Quant aux grandes oreilles américaines, aka la NSA, Wikileaks a révélé en juin dernier l'ampleur du dispositif d'espionnage des pratiques commerciales hexagonales, et de récupération des informations sur les gros contrats impliquant des sociétés françaises d'envergure. Julian Assange, le fondateur de Wikileaks, imputait même le taux de chômage en France à cette cyberguerre à l'avantage concurrentiel. Mais, et là est l'ironie, pour découvrir et mettre à jour ce réseau d'écoutes il a fallu des investigations de journalistes ou de lanceurs d'alertes. Cela montre bien que la lutte contre l'espionnage – politique ou économique - ne peut se faire qu'avec l'alliance des médias.

Des amendements ont été proposés et adoptés en commission, mais restent encore insuffisants selon le collectif « Informer n'est pas un délit ». « L'usage légitime du droit à la liberté d'informer » questionne toujours, de même que l'autorisation de divulguer un secret d'affaire à condition qu'il serve « l'intérêt public ». Des termes imprécis et lourds de vides juridiques. Pour certains membres, recentrer la directive sur l'espionnage inter-entreprises serait un compromis souhaitable qui garantirait la protection de personnes révélant des malversations au nom de l'intérêt général.

Juliette Krawiec

« Conversation avec une âme d'enfant dans un corps d'adulte » - Michel Gondry

Cette description de Michel Gondry on la doit à Théophile Baquet, alias Gasoil, qui résume bien notre impression sur le réalisateur après s'être entretenu avec lui. Durant près d'une heure il nous a parlé du film, de son approche artistique mais aussi de son incursion à Hollywood. Nous avons sélectionné pour vous ce qui rendait le mieux compte sa pensée vis-à-vis de ces sujets.


©Joël Saget AFP

Un film à part

L'une des choses marquantes de Microbe et Gasoil est la manière dont il se distingue de la filmographie récente de Gondry, à la fois par rapport à son expérience épuisante de L'Ecume des jours, mais aussi de The We and the I.

« Après L'Écume des jours je voulais une seule équipe, une seule caméra que j'ai moi-même acheté pour m'assurer de ne pas avoir tout un tas de gadgets dessus. La mise en scène devait être réduite au minimum pour se concentrer sur le jeu des acteurs. Le film est personnel et en même temps tourné de manière classique: sans artifice, sans effet-spécial, avec des décors normaux. »

« Dans The We and the I il y a plutôt une observation. Il est plus contemporain, plus ancré dans la réalité, alors que Microbe et Gasoil c'est plutôt une exploration personnelle de souvenir. »

Un film autobiographique ?

Difficile de ne pas voir dans le film un certain reflet de la propre vie du réalisateur. Sur ce point central, Michel Gondry nous donne des éléments de réponse.

« J'ai écrit le script en racontant des choses que j'avais vécu, ou que j'avais rêvé. Microbe c'est moi, Gasoil c'est plusieurs de mes anciens amis. Ce qui me fascinait chez certains de mes camarades de classe c'est qu'ils n'étaient pas ceux que l'on pouvait trouver à Versailles. Par exemple les parents de l'un étaient polonais et un autre habitait dans un baraquement d'après-guerre, presque insalubre. Cela ne correspondait pas avec le Versailles type. »

« Le film est bien-sûr nostalgique parce qu'il parle de souvenirs, d'événements passés d'il y a 30 ans, mais c'est actualisé. Je n' avais pas envie de faire un film sur les années 70, mais sur l'amitié. J'ai donc gommé un petit peu ce qui était trop actuel ou trop rétro pour en garder l'essence. »

Un anticonformisme revendiqué

Une chose est sûre à propos de la personnalité de Michel Gondry, et cela se retrouve dans toute sa filmographie mais particulièrement dans celui-ci, c'est son anticonformisme.

« On ne cédait pas à la mode, mes copains et moi, on était un peu anti-mode. C'est d'ailleurs peut-être pour ça qu'aujourd'hui je ne fais pas des millions d'entrées. Ce n'est pas de l'élitisme c'est simplement l'impression, comme il est dit dans une scène du film, de perdre sa personnalité en se noyant dans la masse. On était fan de Michael Jackson et deux ans après il y a Prince qui est apparu. Tous les gens ont basculé de Michael Jackson à Prince, mais nous on est resté M. Jackson à fond. On se disait que Prince c'était de la merde, que c'était de la branchouillerie. De la même manière j'avais aussi refusé d'aller voir La Fièvre du samedi soir ou Les Dents de la mer. Ce n'est pas être snobe pour autant que de ne pas vouloir se conformer. Justement, les gens qui vous voient ne pas vous conformer à la norme vous appellent snob parce qu'en fin de compte ils sont jaloux de votre originalité. »

Le bricolage chez Gondry

Autre point marquant de sa filmographie, qui est ici relativement en retrait mise à part la voiture-maison, c'est son goût immodéré pour le bricolage de toute sorte.

« Moi j'aime bien fabriquer des choses. Le film en soit n'est pas bricolé du tout, pas comme La Science des rêves où on a utilisé de l'animation , des rétroprojections. Là tout est naturel, c'est filmé de manière très classique. J'ai toujours aimé détourner les objets. Par exemple j'adore la Tête de taureau de Picasso où il a pris un guidon de vélo et ça ressemble à une tête de taureau. Quand je regarde un objet je vois toujours ce que ça pourrait être, ce qu'il pourrait avoir comme autre fonction. »

Souvenirs d'Hollywood

Avec un peu de recul le réalisateur semble tiraillé entre films à gros budgets, très populaires et petits films indépendants. Il a alors accepté de revenir plus précisément sur son expérience dans le blockbuster Hollywoodien avec The Green Hornet.

« Pour un film à gros budget il y a beaucoup plus d'intervenants qui regardent le moniteur, de gens à convaincre, il faut justifier ses choix. C'est presque comme le tournage d'une publicité. Là je décide de tout, je me sens plus libre. Avec un petit film le travail va plus vite, on se concentre plus sur l'essentiel comparé aux films plus lourds où il faut demander l'avis de tout le monde. Mais avec ces derniers il y a le rêve d'atteindre un plus grand public et on espère toujours qu'il y aura une certaine originalité, même si le film est plus gros. »

« Pour faire un film comme The Green Hornet on est obligé d'être diplomate. Quand je suis arrivé à Sony ils étaient une dizaine autour de moi et j'explique ma « vision ». Ils m'ont dit « très bien mais promettez nous que vous n'allez pas faire un film avec la caméra qui bouge, granuleux comme Eternal Sunshine mais avec une belle image bien posée ». Je leur ai dis « oui c'est promis » et ils m'ont donné le boulot. Le problème c'est qu'à chaque fois que je faisais un cadre je pensais à ma promesse que j'étais obligé de tenir. Il y a toute une manipulation où le producteur obtient finalement ce qu'il voulait pour le pire, et le meilleur. Une fois je suis parti du plateau. C'est une chose à na pas faire, il faut ravaler sa fierté car après on a une réputation. Ou alors on fait un milliard de dollars et là on peut avoir toutes les crises de nerfs que l'on veut. »

« J'étais partant pour la 3D en post-conversion, ce qui est moins beau mais moi j'aime bien parce qu'il reste le grain du film. Mais tout le monde nous a tiré au boulet rouge parce que c'était au moment où tout le monde en avait marre de la 3D. Et puis c'était l'époque de « Avatar est un chef d'oeuvre, Green Hornet c'est de la merde ».■**Nicolas Renaud**

Karake sur le banc des accusés

Le 20 juin dernier, un léger tourment diplomatique a mis dans l'embarras plusieurs pays : le Royaume-Uni, l'Espagne et le Rwanda. C'est l'arrestation du chef des services de renseignement rwandais, Emmanuel Karenzi Karake, qui en est à l'origine.

Qui est Karenzi Karake ?

Le général Karake est une personnalité clé du régime rwandais. Accusé de crimes de masse contre les Hutus après le génocide de 1994 et d'avoir orchestré le meurtre de trois humanitaires espagnols en 1997, autant le dire, son passé n'est pas des plus reluisant. Mais au Rwanda, « K-K » a aussi fait carrière parmi les officiers historiques de l'APR (Armée Patriotique Rwandaise), la branche armée du Front Patriotique Rwandais (FPR), constitué en 1987 par des exilés Tutsis, peuple minoritaire déterminé à vivre sur sa terre et à lutter contre le pouvoir des Hutus.

Karake a donc longtemps combattu et a participé à stopper le génocide des Tutsis en juillet 1994 avec l'appui de l'APR. A la suite de cela, il parvient à être nommé à la tête du renseignement militaire. Il a notamment servi en République Démocratique du Congo. Il est d'ailleurs accusé d'avoir été impliqué dans des exactions contre des civils à Kisangani en 2000.

En 2009, un mandat d'arrêt européen l'oblige à quitter ses fonctions lors d'une mission conjointe de l'Union Africaine et de l'ONU au Darfour. Une période difficile pour l'homme qui réussit finalement à réintégrer le premier cercle du régime en étant nommé directeur général des services de renseignement en 2011. C'est en endossant ce costume que l'officier a effectué de nombreuses missions



©AFP Getty

en Europe, et plusieurs au Royaume-Uni où il rencontrait son homologue du MI6, sans se soucier d'être un jour arrêté.

Rattrapé par son passé

Accusé de génocide, le chef des services de renseignement du Rwanda a finalement été arrêté le 20 juin dernier à Londres. Rattrapé par son passé, la légitimité de sa présence sur le territoire britannique est remise en cause suite à la réouverture de dossiers, émis par la justice espagnole, qui l'accusent de crimes de guerre. Cependant, il a radicalement refusé d'être remis à l'Espagne.

Soyons plus précis. A 54 ans, le militaire rwandais a en fait été interpellé en vertu d'un mandat d'arrêt espagnol pour la mort de neuf humanitaires espagnols au Rwanda entre 1994 et 2000. Le général était alors du côté de la rébellion Tutsis. C'est donc pour avoir tués des réfugiés Hutus que les espagnols auraient été tués. Pour la diplomatie britannique, le dossier est épineux.

Finalement relâché sous la caution de 1 million de livre, jusqu'à son procès, le Général est désormais assigné à résidence à l'ambassade du Rwanda et a pour obligation de se présenter tous les jours au tribunal. Le juge a fixé l'audience d'extradition aux 29 et 30 octobre.

Une Afrique en colère

Le président rwandais Paul Kagame s'insurge après cet événement. Selon lui, il est simplement impensable qu'un pays se permette d'interve
nir de la sorte pour chasser un ressortissant d'un pays en visite dans un autre pays. Il s'exprime : « Je ne comprends pas sur quoi se base-t-on pour parler d'extradition. Une extradition pour aller où ? De quel droit l'Espagne ou un autre pays peut se permettre ce genre d'acte contre le Rwanda ? ». Kagame condamne ainsi « l'arrogance » et « le mépris » de l'Occident et en est par-là même venu à remettre en cause le droit de la Grande-Bretagne d'appliquer un mandat d'arrêt espagnol émis en 2008. Il faut le rappeler, le président Kagame, qui a mis fin au génocide de 1994, et qui dirige le pays depuis, est bien placé pour soutenir Karake puisqu'il dirigeait, à l'époque, la rébellion tutsi du Front patriotique rwandais dont faisait parti le général K-K.

De son côté, le Conseil de Paix et de Sécurité de l'Union Africaine condamne également cette arrestation. Cette organisation majeure du continent africain s'est réunie à Addis Abeba en Ethiopie en urgence le 26 juin dernier, considérant que cela était un abus manifeste de compétence universelle dont s'est arrogé la « Westminster Magistrates Court » de Londres. Beaucoup d'autres voix de la diplomatie rwandaise s'élèvent et en appellent à ce que l'Afrique possède un droit qui lui permette

d'agir de la sorte en Occident.

Le Royaume-Uni dans l'embarras

L'arrestation de Karake embarrasse le gouvernement britannique qui ne s'exprime pas davantage que via les communiqués officiels. La porte-parole du Premier ministre David Cameron indique sobrement que les autorités britanniques étaient « dans l'obligation d'agir face à un mandat d'arrêt européen parfaitement valide ». Mais les autorités rwandaises disent ne toujours pas comprendre la décision britannique d'arrêter Emmanuel Karenzi Karake alors qu'il s'est régulièrement rendu par le passé à Londres sans être inquiété.

La procédure contre Karake ne devrait pas prendre plus de trois mois. La question est donc maintenant de savoir si Londres va exécuter jusqu'au bout le mandat d'arrêt. Par le passé, on se rappelle que le corps diplomatique britannique avait refusé l'extradition du Chilien Augusto Pinochet, demandée là encore par Madrid.

Même si la bonne entente entre les pays était quelque peu égratignée par la diffusion par la BBC, il y a quelques mois, d'un documentaire dénonçant les travers de la présidence de Kagame, cette situation crée une nouvelle tension entre le Royaume-Uni et le Rwanda qui n'avaient pourtant auparavant aucun litige particulier. Pendant que l'un réveille sa colère, l'autre reste cependant plus discret sur les suites de l'affaire. Irriter un allier ou s'aliéner un continent ? Le choix est rude. ■ **Laurène Poirel**

I'm not a businessman, I'm a business, man.

Le 27 mai dernier Inès de la Fressange ouvrait son bazar chic rue Grenelle, dans le VIIème arrondissement de Paris. A presque soixante ans, la femme d'affaire fait renaître sa marque sous la forme d'une « quincaillerie » haut de gamme. Analyse d'un succès programmé.

Deux ans, presque jour pour jour, après avoir récupéré les droits de sa marque, Inès de la Fressange installe son concept store dans une ancienne fonderie de 200 m² au cœur de la rive gauche. Qu'y trouve-t-on ? De tout : de la décoration, de la papeterie, des vêtements …
Ce que voulait l'ancienne égérie Chanel, c'était réunir ce qu'elle produit et ce qu'elle chine dans une même boutique ; comme des puces mais en neuf. Pour l'occasion elle a même créé une marque de vêtements en édition limitée, confectionnés et numérotés dans l'atelier de la boutique. Car le but est de vendre de la qualité, et ce pour toutes les bourses, les prix variant entre 2 et 20 000 euros. Et puis, la boutique s'appuie aussi sur un e-shop des mieux faits, étant des plus détaillés.
Le défi semble risqué, mais ce n'est pas sans oublier que l'incarnation désignée de la parisienne et du chic à la française fait vendre, et elle le sait : son magasins est truffé d'allusions à Paris et au drapeau, notamment avec le code couleur bleu blanc rouge que l'on retrouve sur de multiples produits.

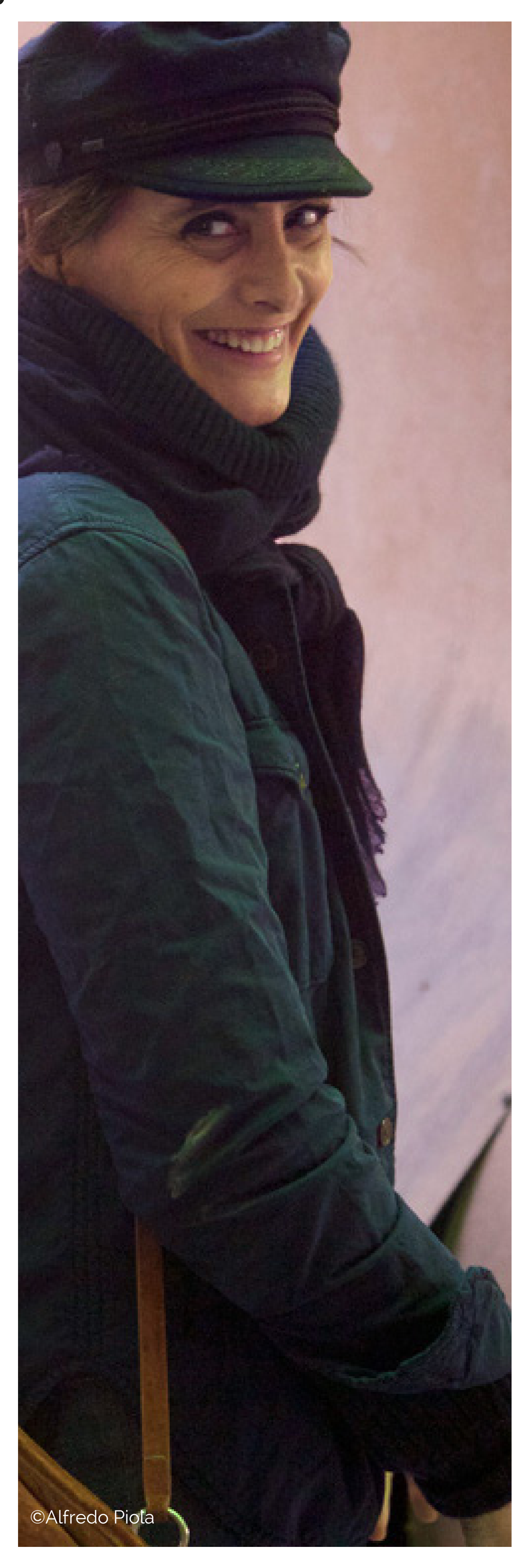
En presque quarante ans de carrière, Inès de la Fressange s'est imposée comme l'Icône de la Parisienne par excellence. C'est à la fin des années 1970 que la jeune Inès, âgée de 17 ans, débute comme mannequin pour Guy Laroche. Très vite elle se fait remarquer par sa volonté à se montrer. Pendant les défilés, elle discute avec les journalistes, et n'hésite pas à donner son opinion sur la mode.
Et puis la consécration : Karl Lagerfeld la choisit pour muse et elle devient l'égérie de chez


©François Bouchon

Chanel, ainsi que l'une des mannequins phare des années 1980. En 1989, elle est même choisie comme modèle du buste de Marianne.
Elle profite de son succès et de son aura pour créer sa marque au début des années 1990. Les vêtements, parfums, et tout article griffé Inès de la Fressange rencontrent le même succès et partout dans monde. De mannequin déterminée, la jeune femme change de statut pour celui de femme d'affaire. Mais l'histoire tourne court à la fin de la décennie, lorsque les nouveaux investisseurs de la marque la licencient abusivement. Dès lors, l'ancienne égérie ne peut plus utiliser son nom pour ses créations et commencent alors quinze ans de procédure judiciaire que l'icône de mode remportera. Cependant, durant ces quinze années Inès de la Fressange n'est pas restée à l'ombre et a collaboré avec de multiples marques de luxe, cultivant toujours son image d'incarnation de la parisienne. En 2002 elle devient même l'ambassadrice de l'une des marques les plus parisiennes qui soient : Roger Vivier.

Le mythe de la Parisienne est un commerce lucratif. Vieux de plusieurs siècles, il séduit toujours autant les modeuses de la planète en mal d'élégance et de chic. En vendant Inès de la Fressange, on ne vend pas seulement la mannequin emblématique, on vend aussi la Parisienne, la femme mystérieuse et jalousée pour son style. Et cela, l'égérie de l'Oréal Paris l'a bien compris. En 2010 elle co-écrit avec la journaliste Sophie Gachet le live La Parisienne, qui décortique l'éternel mythe et devient rapidement un best-seller. Si bon nombres de livres s'attèlent chaque année à la même tâche, celui-ci fait figure d'autorité car écrit par une incarnation du mythe. C'est d'ailleurs ce même livre qui lui permettra de signer une collection capsule avec le géant japonais Uniqlo. Tadashi Yadai, ayant lu le livre, sait que les produits venant de son auteur se vendront dans un temps et dans des proportions record. C'est donc sans grande surprise que la collection s'arrache et s'épuise.
Récemment l'icône a aussi lancé une newsletter hebdomadaire et gratuite, La lettre d'Inès, où elle partage ses clichés, bonnes adresses, et astuces déco, toujours dans un esprit parisien.

Il est donc fort probable que la quincaillerie d'Inès de la Fressange, en s'appuyant toujours sur l'inépuisable mythe de la Parisienne, soit elle aussi un succès.■**Alison Roi**


©Alfredo Piola

Rencontre



Superpoze

« Je refuse de faire du Superpoze »

Alchimiste des sons et architecte du rêve, Gabriel a.k.a Superpoze a récemment confirmé son talent en nous offrant un des meilleurs albums de 2015. Après plusieurs délicieux EP, des sorties de titres aux côtés d'autres grands noms (Stwo, Fakear, Thylacine), un side-project pour Kuage et une tournée internationale, le jeune normand revient avec un premier album Opening, sorti sur son propre label Combien Mille Records. A l'occasion de la 15ème édition des Papillons de Nuit, nous avons rencontré ce jeune beatmaker et producteur plein de talent.

DR

C'est la première fois que tu viens aux Papillons de Nuit : qu'est ce que ça te fait de jouer pas loin de chez toi ?

Je suis super content. D'autant plus que c'est la première fois que je joue en Normandie depuis que j'ai sorti mon album Opening donc c'est vraiment un truc de coeur, je suis impatient.

Dans ton premier album, on remarque un changement de cap par rapport aux EP : pourquoi ce choix ?

C'est un ensemble de plein de facteurs. D'abord, il y a le fait que j'ai fait énormément de live sur la base de mes premiers EP, avec des lives qui étaient justement très making / MPC. Pendant que je tournais, j'ai composé de la musique mais pas beaucoup donc j'avais beaucoup d'espaces libres et d'envies pour composer. J'ai commencé à écouter d'autres choses que ce que j'écoutais avant. Après ma tournée où je suis passé par la France, la Belgique et la Suisse de septembre 2012 à décembre 2013, en janvier 2014 je me suis dit que j'allais faire un album. J'ai commencé à ouvrir mon logiciel comme d'habitude, à prendre des samples de voix et de les découper et je me suis rendu compte que je n'avais pas envie de faire ça. J'en avais entendu partout, on en avait bouffé trop. En fait, ça ne me plaisait plus du tout mais au-delà de ça, c'est surtout que ça ne me touchait plus. Quand je faisais ça, je ne ressentais rien, j'avais un truc mécanique... En fait j'étais en train de faire du Superpoze. Et je refuse de faire du Superpoze car c'est un nom que j'ai pris, mais ça reste moi, c'est ma musique donc je voulais faire une musique qui me touchait.

À côté de ça, il y a eu l'arrivée d'un piano chez moi que j'avais dans mon enfance et comme j'ai beaucoup déménagé dans ma vie, il était resté dans une de mes maisons. Il a été rapatrié dans l'appartement de ma mère où j'ai composé l'album et du coup je me suis mis à ce piano au début juste pour composer et je voulais ensuite tout réarranger mais, finalement, ce piano est resté au coeur de cet album final dans les enregistrements. Et surtout je voulais faire un album qui soit un album, qui ne soit pas une compilation de morceaux. Avant, quand je faisais des EP, je faisais plusieurs morceaux je prenais les meilleurs et je disais «ça 'cest un EP, c'est quoi le meilleur titre c'est The Iceland Sound je le mets en premier». Là je voulais faire un disque que les gens allaient écouter en entier, c'est pour ça qu'il n'est pas très long. Je veux qu'on l'écoute en entier. Ce sont tous ces facteurs qui ont fait qu'aujourd'hui Opening sonne comme ça.

Opening est un album très visuel et évocateur. Comment sont nées toutes ces images quand tu as composé ?

Oui c'est de la musique évocatrice d'images parce que nous dans notre inconscient de jeunes du XXIème siècle d'Europe Occidentale, on a vu des films avec des BO qui évoquent ces choses-là. Pour moi je n'ai pas d'images en tête quand je fais de la musique. Ce qui m'intéresse d'abord c'est vraiment le son, l'enchaînement harmonique, des mélodies, des montées, des choses sonores qui me prennent. Au début c'est ça. Je ne compose pas en me disant «Attention là je vais peindre la mer en musique» (rires). Par contre, une fois que mon morceau est terminé, forcément, comme n'importe quelle personne qui écoute de la musique, ça me renvoie à des images et à des choses.

Et ton album te renvoie à quoi quand tu l'écoutes ?

Ca me renvoie à une certaine idée de l'espace, du temps qui passe et de la lenteur.

Partir à l'étranger pour ta tournée a-t-il joué sur l'écriture de cet album ?

C'est sûr, si je n'étais pas parti en Asie j'aurais fait un album qui ne sonnerait pas comme ça. En étant tout seul du coup, je me suis repositionné et j'ai laissé le temps aux choses. Tu te rends compte que t'appartiens à un monde plus grand que ton petit quotidien. Même si tu le sais, quand tu ne le vis pas, c'est pas pareil. Donc l'enchaînement Cambodge, Viet Nam, Japon, Chine ça a en effet changé beaucoup de choses.

Quel est l'impact de ta nouvelle manière de composer et de construire tes morceaux sur ta prestation en live ?

Ca change beaucoup en effet. Avant mon live c'était de lancer mes séquences de morceaux. J'avais des parties

lead de voix découpées, je les jouais et les parties de clavier je les jouais comme ça. Là je ne pouvais pas faire ça avec cet album, ça n'aurait eu aucun sens. Je voulais reconstruire les morceaux. En fait, je n'ai tellement pas pensé au live quand j'ai fait cet album que c'est une fois que je l'ai écouté terminé que je me suis demandé comment j'allais le faire en live. A partir de là, j'avais beaucoup de possibilités et j'en développe encore plusieurs en ce moment mais celle qui pour l'instant tourne c'est une manière purement électronique de jouer avec une réécriture des morceaux en live tout simplement. J'ai toujours ma petite MPD au cas où en cas de secours mais sinon ça change vraiment.

Pourquoi avoir voulu créer ton propre label Combien Mille Records ?

Quand j'ai commencé à faire de la musique électronique, je faisais tout tout seul et c'était complètement logique d'aller jusqu'au bout de la démarche. Je commençais un morceau à 15 heures, le lendemain à 10 heures il était mixé et masterisé avec les outils que j'avais. Il avait donc juste à être mis sur bandcamp pour sortir. Du coup, c'était évident pour moi de faire mon propre label. J'étais avec mes amis des Beaux Arts de Caen et on voulait faire des CD à la main. Et puis j'étais fan d'artistes comme Four Tet il avait son label et c'était logique pour moi. Pour moi quand tu es producteur électronique, c'est normal d'avoir son label. Ca ne veut pas dire être cloisonné dans ce label-là, tu peux sortir des choses sur plein de label si tu veux. Ca permet vraiment d'être réactif dans les sorties et de faire des projets comme tu veux.

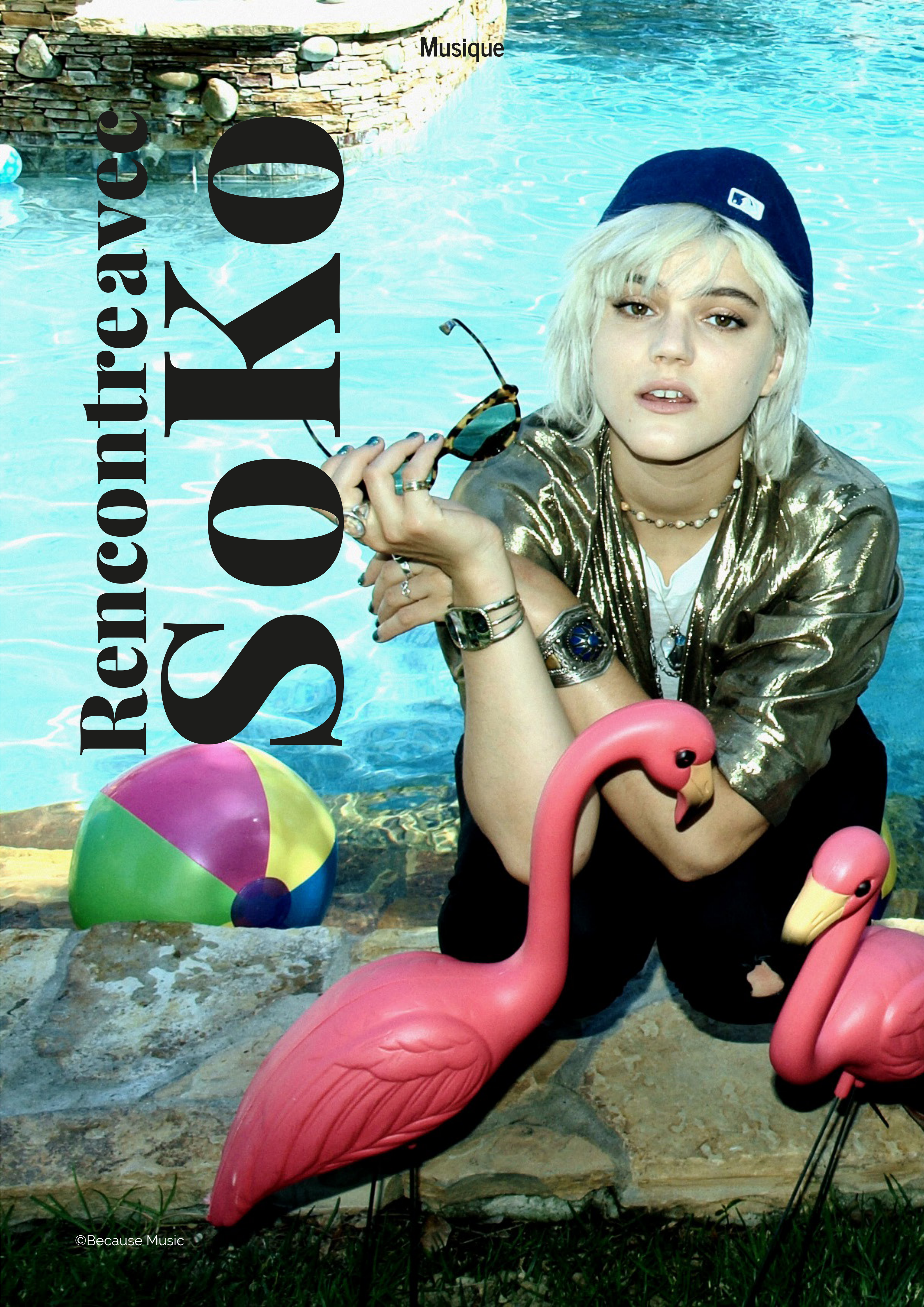
Tu ne voudrais pas le développer encore plus, aller plus loin avec ce label ?

Si j'aimerais vraiment le faire mais je n'ai tout simplement pas le temps pour le moment. Et puis j'ai pas envie de le faire pour le faire, sans un véritable fond. Là je suis sur plein de projets, pour Superpoze j'suis déjà sur deux autres albums, sur de la musique pour l'image, ça prend énormément de temps ... Peut-être que quand tout sera fini en 2016-2017. Un nouvel EP de Kuage (side project avec Adrien des Concrete Knives, SAmBA De La mUERTE) est prêt et j'aimerais bien le sortir, on va voir si on a le temps de le faire bien. Sûrement d'autres choses vont arriver .. mais donc pour l'instant développer ce label ne peut pas être ma priorité.

Pour tes prochains morceaux, vas-tu suivre cette voie d'innovation ou va-t-on retrouver une structure plus proche de celle de tes premiers titres ?

Là, pour l'instant, je ne suis pas en train de faire un album Superpoze, mais des albums pour d'autres gens. C'est donc un travail différent. Il y a forcément ma manière de travailler plus récente qu'il y a sur Opening avec beaucoup plus de nappes et de piano et surtout des structures moins pop mais plutôt plus progressives. Après quand je déciderai de faire mon deuxième album, je pense que je le ferai comme j'ai fait le premier, pas du tout dans le son mais dans la méthode de faire un album qui va être un tout et ça se trouve ça sera avec une guitare, j'en sais rien. Je suis dans cette optique de faire des albums qui s'écoutent en entier et que tu peux ranger côte à côte dans ton Expedit.■

Marie-Madeleine Remoleur



Rencontre avec SOKO

A l'occasion de la sortie de son excellent deuxième album baptisé *My Dream Dictate My Reality*, SoKo, plus assumée que jamais, s'est plongée dans un océan de sonorités new-wave, coldwave et post-punk. Rencontre avec une adorable alien à quelques heures de son concert au festival Chauffer dans la Noirceur où elle nous parle de Los Angeles, de ses inspirations, ou encore de ses albums préférés.

Tandis que ton premier album *I Thought I Was an Alien* était plutôt lo-fi et folk, My Dreams Dictate My Reality prend un tournant new-wave et punk, on sent l'influence et ton amour pour Siouxsie and the Banshees, The Cure et Depeche Mode. Est ce que pour ton prochain album, tu as envie d'essayer un autre genre ?

Non, je n'ai pas l'impression que c'est un autre genre, c'est vraiment juste une évolution, il y a des chansons sur le premier album qui allaient déjà vers cette direction mais je pense que c'était parce que j'avais moins d'expérience et donc peut-être un peu moins assumé. Là j'ai juste envie de faire un album qui m'éclate. Pour l'instant, le peu de chansons que j'ai écrit pour le nouvel album c'est assez… fun.

C'est de plus en plus fun en fait ? Car ton premier album était beaucoup plus intimiste et dans la retenue. J'ai lu dans tes interviews que tu parlais de dépression après les tournées sur ton premier album car tes chansons étaient hyper personnelles.

C'est toujours aussi personnel, c'est juste la forme qui est différente. Je pense que j'avais surtout besoin de m'entourer de sons qui me rendent heureuse.

On sent que c'est plus solaire, plus punchy…

Ouais, mais je pense que c'est aussi parce que j'habite à Los Angeles, je vais à beaucoup de concerts là bas. Il y a une scène musicale à L.A que j'adore, notamment autour du label Burger Records sur lequel je sors une cassette le mois prochain, ou ce mois-ci d'ailleurs. Et toutes les musiques là-bas sont dans le style punk, psyché… Et je pense que ça a décomplexée un peu de ma musique.

Justement, tu disais que tu n'avais pas vraiment de « chez toi », que tu vivais dans une valise, est-ce qu'aujourd'hui à Los Angeles tu as trouvé un « chez toi » ?

Los Angeles c'est ma maison, mais je n'ai pas de maison. (rires) Là je restais chez une amie à moi avec ma copine parce que normalement je reste chez ma meilleure amie, et je dors dans son lit mais là vu que j'emmenais ma copine à L.A pour la première fois, j'ai dû mettre un truc sur Facebook pour tous mes potes « j'sais pas où dormir, y'a pas quelqu'un qui a une chambre d'ami ? ». Et j'ai eu la maman d'une amie qui m'a dit « ma pote est à Paris en ce moment », je lui ai dit « ah bah elle peut rester chez moi », elle m'a dit « bon bah très bien tu peux avoir ta chambre avec ta copine ». Au final ma meuf est tombée amoureuse de Los Angeles et au bout de deux jours à Paris, elle m'a dit « je rentre pas à Paris, je reste ici, vas faire tes trois semaines de boulot à Paris et rejoins moi après ». Du coup elle est restée là bas et maintenant elle est baby-sitter des enfants de la maison et tout ! (rires)

Et du coup, comment s'est passé l'enregistrement dans la maison de Ross Robinson, ton producteur ?

Super ! C'est la personne que je préfère au monde, c'est mon humain préféré du monde entier, je l'adore à la folie. (sourire)

En plus, il a notamment produit The Cure !

Ouais, quand j'arrive à L.A, c'est la première personne que j'ai envie de voir. C'est la première personne que j'appelle quand je vais pas bien. Il me connait tellement bien, c'est ma famille quoi.

Vous avez une relation fusionnelle ?

Ouais mais c'est pas fusionnel, car j'ai l'impression que le mot entend « passion destructrice » et tout ça mais non, c'est juste que c'est tellement simple.

Vous parlez le même langage...

Ouais, et il n'a pas peur des émotions. Et moi surtout quand j'enrengistre, ça part d'un endroit tellement vulnérable, vital, que parfois je ne sais pas où je vais, je ne me sens pas bien, je pleure et je ne sais plus comment faire les choses, et lui il arrive à accepter les choses de manière tellement évidente que du coup, j'ai pas besoin d'être en confrontation, je vais moins du côté obscur (rires). Car quand je pense que l'on doit être en confrontation en soi, même avec des gens pour qui les émotions ne sont pas très simples, c'est comme s'ils avaient besoin de se battre pour exister. Avec lui pas du tout, c'est très simple, et évident.

C'est co-exister, il t'apporte un apaisement peut-être, tu vois plus clair dans tes idées. Musicalement parlant, il arrive à te guider vers ce que tu veux vraiment.

En tout cas, il me permet de faire ce que je veux vraiment oui. Il y a aucun obstacle, il n'y a pas de « ça prend trop longtemps, non il faut faire ça comme ça... ». Il sait exactement ce que je veux, et il me donne tous les moyens du monde pour le réaliser. Dommage que tous les producteurs ne soient pas comme ça ! (rires)

Est ce qu'il y a des albums qui ont été catalyseurs pour toi, dans ton amour pour la musique ? Qui t'ont donné envie d'en faire ?

Plein ! (rires) Mais dans mon top ten d'album il y a Television, un groupe que je viens de voir à L.A, ils ont fait leur « reunion » de tous les groupes qui n'ont pas joué depuis mille ans et qui rejoue ensemble. Television Marquee Moon est un album que j'adore, Three Imaginary Boys de The Cure est un album que j'adore... Tous les albums des Smiths, From a Basement on the Hill ou Xo d' Elliott Smith, If you're feeling sinister de Belle and Sebastian. Là récemment, une fille que j'adore qui s'appelle Angel Oslen, je l'adore à la folie, elle vient juste de m'écrire sur Instagram en voulant être pote avec moi. Et quand on a reçu ce message directement avec ma copine, on était « ah putain ! » (sic). C'est la nana qu'on écoute tout le temps tout le temps ! Et donc on va faire de la musique ensemble et elle a écrit une chanson pour toutes les deux qu'on va enregistrer dans peu de temps. C'est mon rêve de collaboration... Et Slowdive. Souvlaki c'est l'un de mes albums préférés au monde.

Comment composes-tu et écris-tu tes chansons ? Est ce un travail de longue haleine ?

Pas du tout, non. J'y pense même pas en fait, je me dis jamais « ah il faut que j'écrive une chanson ! ». En général, c'est quand j'ai vécu pleins de trucs bizarres, qui m'inspirent. Ou quand quelqu'un vient me dire un truc et en deux secondes je reprends ce qu'il vient de dire et j'en fais une mélodie et après je me dis « ah ça ferait une chanson trop bien ! » et j'écris direct en cinq minutes. Mais souvent, soit je me pose avec mon orgue ou ma basse et j'écris en deux secondes ou alors ça ne marche pas c'est que ce n'est pas le bon moment ou parfois j'écris tellement de notes partout, parfois je me dis que « ça, ça ferait une bonne chanson » et même sans instrument je peux écrire tout direct. Parfois je m'endors, et pile à ce moment là je me réveille et j'ai toute la chanson dans la tête avec tous les arrangements, toutes les mélodies, tous les instruments.

J'ai vu que tu avais des tas de carnets avec des pages remplis de notes, c'est dedans aussi que tu puisses ton inspiration ?

Oui, c'est juste que j'écris tout le temps.

Prends-tu autant de plaisir à créer en studio ou est ce que le live te semble être l'ultime aboutissement ?

Non, j'aime les deux. Avant j'aimais pas du tout le studio parce qu'il y avait beaucoup de pression mais maintenant que je travaille avec Ross, c'est beaucoup plus facile.

Dans deux jours tu joues à Berlin, comment gères-tu tes tournées ? J'ai vu notamment que tu avais posté une photo de toi sur Instagram avec en légende « Post Depression Tour ».

Ça c'est pour tous les trucs, quand tu fais quelque chose qui te crée de l'adrénaline tous les jours, quand tu arrêtes, tu deviens addict à une drogue, à ta dose d'adrénaline tous les jours, du coup quand tu arrêtes, tu as comme une espèce de manque d'adrénaline.

De spleen ?

Oui c'est ça. Du coup tous tes organes sont en pagaille quoi, c'est normal.

Et en général tu as envie de repartir en tournée tout de suite après ou préfères tu plutôt te reposer ?

Non en fait, je fais toujours pleins de choses que j'adore, je suis toujours très occupée, je travaille toujours à fond donc quand c'est pas une chose c'est l'autre. Mais j'adore être en tournée, là j'aurais aimé qu'elle soit plus longtemps mais je ne pouvais pas parce que j'avais un film juste après et que je dois commencer à préparer, donc j'ai que quatre dates. C'est trop bizarre de faire que quatre dates ! (rires)

C'est toujours trop court ! (rires) Est ce que tu as d'autres dates en France pour cet été ?

Une autre date en France, une date en Allemagne, une date à Vienne.

On ne te voit pas assez en France…

Ouais, mais j'habite à L.A et c'est compliqué, ça coûte très cher de venir ici.

Quels sont tes futurs projets au cinéma ?

Là je vais jouer dans un film français, La Danseuse, réalisé par une fille qui s'appelle Stéphanie Di Giusto, et elle est géniale. Ça fait cinq ans qu'elle écrit ce film pour moi et c'est un truc de malade. C'est trois ans de vie en 1900, d'une fille qui s'appelle Loie Fuller, c'est comme un biopic mais uniquement sur trois ans. Et je viens de tourner un autre film avant, que j'ai fini y'a trois semaines qui s'appelle Voir du pays, c'est avec Ariane Labed, on joue les rôles principaux toutes les deux et c'est un film des sœurs Coulin qui avaient réalisés 17 Filles. C'est sur deux meilleurs potes qui s'engagent dans l'armée très tôt qui vont en Afghanistan et qui reviennent de la guerre et qui vont en sas de décompression à Chypre, et qui parlent de leur syndrome de stress-traumatique.

Il t'arrive de continuer d'incarner les personnages même après les tournages ?

Ouais, ça m'affecte vachement. Alors que la musique c'est moi, à 100%. Je fais tout, je réalise mes vidéos, je fais mes artworks, je produis mes propres tournées parce que j'ai pas de tourneur. C'est beaucoup de pression. Les films c'est moins de pression mais c'est moins d'adrénaline… Je me fais un peu chier sur les films en fait (rires). Ouais, ça dépend des films, mais par exemple sur Augustine, c'était super, y'a pas une minute où je me suis fais chier mais parfois c'est moins stimulant quoi.

Tu fais déjà tes propres clips, est-ce que tu es tentée de réaliser des films ?

Oui, j'ai envie de réaliser des films. J'écris, j'écris… (rires)

On attend ça impatiemment alors ! Tu parles beaucoup d'angoisses, d'abandon et de syndrome de Peter Pan, dans ta musique. Est-ce un processus cathartique pour toi ?

Oui non c'est juste que si j'écris pas, je ne peux plus avancer. J'a besoin de transformer tous mes démons en un truc plus positif pour arriver à passer à autre chose.

Est ce que dans ton enfance, tu avais un monde imaginaire dans lequel tu te réfugiais ?

Pas vraiment, j'étais beaucoup dans la lune, je n'avais pas beaucoup d'amsi, j'étais souvent seule. J'ai cinq frères et sœurs, ils s'entendaient tous très bien, et moi j'étais le vilain petit canard, dans mon coin.

Ton dernier album est baptisé *My Dream Dictate My Reality*, préfères tu vivre tes rêves ou rêver ta vie ?

J'essaye de vivre mes rêves tous les jours (rires), j'essaye vraiment faire que chaque jour soit assez incroyable.

Le dernier rêve dont tu t'en souviens ?

C'était tout à l'heure, je faisais une sieste, et je rêvais que j'étais en soundcheck, et que rien ne se passait bien. D'un seul coup je me suis réveillée en entendant ma ligne de basse que ma bassiste était entrain de jouer et j'étais genre « ah putain c'est vrai j'ai un concert ce soir ah faut que j'aille faire mon soundcheck ! ». (rires)

Est ce qu'il y a un film qui t'a particulièrement marqué ?

Ouais, Ponette, de Jacques Doillon, qui est un peu ma vie. (rires)

Et une chanson ?

Hum… j'adore Unlovable des Smiths.

Tu es un peu une icône, comment gères-tu ta vie de « It Girl » ?

Ah mais j'ai pas du tout l'impression d'être une « It Girl ».

Peut être que tu l'es sans le savoir ?

Pour moi les « It Girl », c'est les « Filles de » qui ont beaucoup d'argent qui ne font que sortir, et qui ne font que se montrer. Moi je sors pas de chez moi, je fais que travailler et je ne vais pas dans des soirées. Pour moi ça n'a rien à voir. Non mais c'est marrant, avec ma copine quand on a commencé à être ensemble, elle pensait, pareil, que je sortais tout le temps etc. Moi je n'arrêtais pas de lui dire « mais non tu vas voir très vite, je suis une mamie ! » (rires). Au bout d'un mois quand des gens qu'on ne connaissait pas nous demandaient si on sortait tout le temps, elle leur a dit : « no, she's a grandma. » (rires). En fait, je sors que si j'ai des concerts, ou si je suis DJ, ou si je suis payée pour le faire quoi !

Ouais tu es plus cocooning, tasses de thé et cinoches ?

Ouais, je bois pas donc je vais pas dans des bars.

Pourtant quand on regarde ton compte Instagram, tu donnes l'impression de faire milles choses à la fois !

Mais je fais mille choses à la fois ! (rires)

Tu dors quand même ?

Pas trop. (sourire) Mais il n'empêche que ma vie, c'est pas de faire party-girl. Je me réveille tôt, je travaille tôt...

Est ce qu'il y a des artistes avec qui tu aimerais collaborer, mis à part The Cure ?

J'ai déjà pas mal collaboré avec les gens avec lesquels je voulais travailler dont Ariel Pink, ou Anton Newcombe de The Brian Jonestown Massacre. J'ai une chanson sur leur dernier album, et là Angel Olsen c'est vraiment la meuf avec qui je rêvais de bosser. Et je sais pas... Mac Demarco. Tous les gens avec qui j'ai envie de bosser, je les approche plutôt facilement, et il y a un groupe de L.A que j'adore qui s'appelle The Memories, je viens d'enregistrer une chanson avec eux. Il y a aussi un pote de L.A pour pour qui je viens d'écrire une chanson pour son prochain album, il s'appelle Axel Lauren Ruffman. Je suis hyper ouverte aux collaborations mais je suis pas du genre à dire « Ah j'ai envie de collaborer avec machin », c'est juste que j'ai envie de faire de la musique avec mes potes.

Est ce que tu as envie de collaborer à nouveau avec Ariel Pink ?

Non, pas du tout, plus jamais. (sourire)

Plus jamais ? Parce que c'est une personne détestable ? Pourtant musicalement, vous vous entendez bien.

Oui musicalement on fait des trucs géniaux ensemble mais il m'a fait trop de faux plans, peut-être si un jour, s'il arrête de prendre des drogues, on pourra s'entendre.

Oui, il a l'air d'être assez perché comme garçon.

Si un jour il arrête de se droguer, qu'il me rembourse les cinq milles euros qu'il me doit et qu'il s'excuse pour tous les faux plans qu'il m'a fait... peut-être. Comme je fais pas tout ça, j'ai un peu de mal avec les gens toxiques comme ça, ça ne m'attire pas du tout.■

Propos recueillis par Lisha Pu



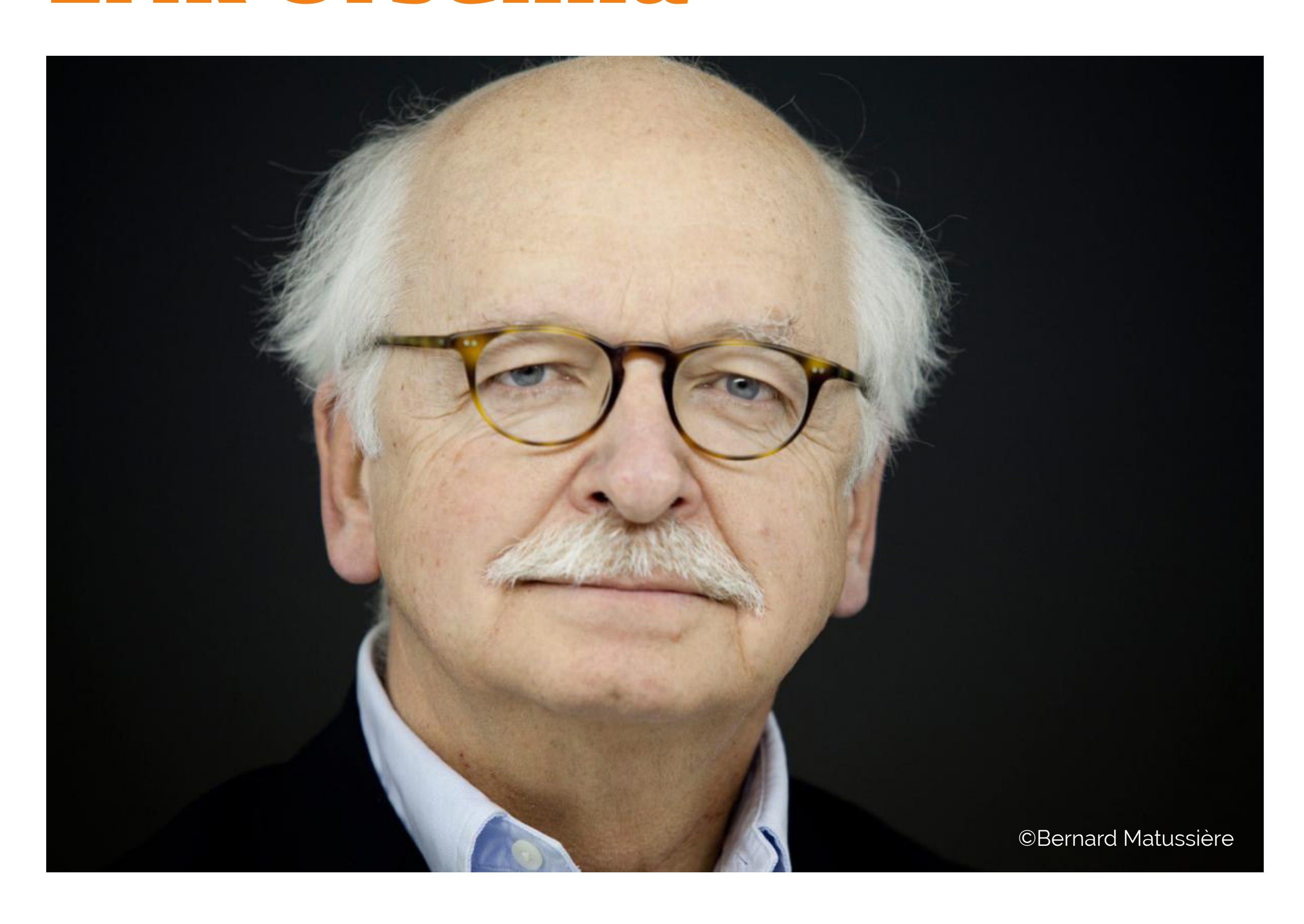
La belle saison
de Catherine Corsini, une moisson ratée

Paris, années 70. Elles courent et rient en pleine rue, mettent des mains aux culs des hommes : il faut qu'ils sachent ce que ça fait. L'un d'eux le prend mal et en prend une par le bras, commence à lui crier dessus. Un bus arrive à son arrêt, ouvre ses portes. Le groupe de femmes entre dans le bus, sauf une. Elle est encore entre ses mains, loin d'être tendres. C'est là que Delphine décide de réagir et de les séparer. In extremis, elles arrivent à prendre le bus. Les portes du bus se ferment au nez de cet homme qui n'a pas apprécié qu'on lui mette la main au fessier droit. Quelques doigts d'honneur et insultes plus tard, les discussions calmes reprennent dans le bus : les questions fusent, les premiers regards se posent. Delphine, sous sa chevelure brune, a l'air plutôt humble et timide, à l'inverse de ce groupe bercé par la folie. Un groupe d'amies déjanté ? Des parisiennes qui font un pari ? Étudiantes ? Travailleuses ? Passionnées ? Névrosées ? Et Delphine, pourquoi porte-t-elle ce malaise sur son visage et ces sourires à demi ? Ces questions, nous aurions aimé nous les poser, vraiment. Nous aurions aimé avoir un peu de mystère, nous aurions aimé avoir des questions sans réponse au début de La belle saison.


©Pyramide Distribiution

Mais la scène décrite ci-dessus n'est pas la première scène, pourtant originale et surprenante, pleine d'enjeux intéressants. Non, avant cette scène, Catherine Corsini - la réalisatrice - décide d'exposer le dernier chagrin d'Amour de Delphine : sur le bord d'un lavoir, sa petite amie lui dit qu'elles ont trop changé et qu'il faut arrêter. Figurer l'homosexualité de Delphine et son origine sociale - elle est fille d'agriculteur- relève d'un manque de confiance dans le non-dit, dans la suggestion du passé. Et en voyant débarquer Cécile de France (Carole) dans le groupe de femmes de la scène du bus, l'intrigue devient ultra-prévisible : une histoire d'Amour entre Delphine et Carole, une confrontation de deux mondes sociaux, de deux femmes, de deux systèmes de pensée. Le problème avec le nombre deux, c'est que pour le nuancer, il faut beaucoup de temps et des espaces singuliers où peut s'épanouir une relation folle. Un film ne suffit pas, La belle saison ne suffit pas : l'oeuvre tombe dans un manichéisme presque obligatoire et une mise en scène très (re)vue. La parisienne et la campagnarde qui se sépare au dernier moment sur le quai d'une gare, ce n'est plus très loin du pathétique chiant. Pour autant, de ce conflit social et relationnel quasi binaire naît de l'Amour et de la force. Delphine et Carole incarnent le conflit intérieur : elles se battent pour les droits des femmes, la liberté des corps et des esprits mais s'enferment, elles, dans une passion démesurée. Ces corps en démesure et loin du sur mesure, Catherine Corsini les filme avec une justesse rare : le résultat est simple à énoncer, Izia Higelin et Cécile de France crèvent l'écran, et heureusement. ■ **Benoît Michaely**

La Grammaire est une chanson douce
Erik Orsenna


©Bernard Matussière

Il y a les mots doux et les plus durs, ceux que l'on aime entendre, ceux que l'on murmure. Il y a les mots qui servent de grandes causes, d'autres qui se font plus rares et timides. Puis il y a ceux qui créent un refrain et une chanson, ceux qui nous suivent tout au long de notre chemin. Mais qu'arrive-t-il si un jour nous perdons tous ces mots, ces compagnons de route, qui nous sont si précieux ?

Ne vous fiez pas aux apparences. Jeanne a beau avoir dix ans, être douce et timide, elle n'en cache pas moins un caractère fort et surprenant.

Jeanne aime les cours de français, elle aime écrire et imaginer de longues péripéties. D'ailleurs, elle est sur le point de traverser l'océan, en bateau, pour rejoindre son père qui vit sur l'autre continent. Malheureusement, rien ne se passe comme prévu : remake de Titanic, l'iceberg et l'histoire d'amour en moins, le bateau chavire et tout l'équipage sombre dans les abysses.

Jeanne, elle, est saine et sauve. Ce qui l'a sauvée ? Avoir pensé très fort à un mot, son favori, celui qui résonne comme un havre de paix, celui qui l'aide à oublier la noirceur des heures : « douceur ». Deux syllabes, « doux » et « sœur », qui lui offrent confiance et détermination.

Pourtant, quelque chose ne va pas. Certes, Jeanne est en vie tout comme son frère Thomas qui l'accompagne. Mais rien, aucun son, aucun mot, plus rien ne sort de leurs bouches. Muets, ils ont perdu tout leur vocabulaire, envolé par les rafales de la tempête qui les a menés ici.

Voilà donc leur nouvelle maison : une île où s'étendent à perte de vue les plages de sable fin et la mer. En parlant de la mer, en voilà de bien étranges poissons ! Jeanne s'approche, curieuse de voir ces drôles de formes apparaître. Un « a », un « e », un « t », voilà que la mer rend à Jeanne et Thomas ce que le vent leur a volé, des lettres, à l'image d'un Scrabble géant font leur apparition, des mots se dessinent, ces choses que Jeanne et Thomas ne connaissent plus.
Avec tout cela, ils n'ont pas vu arriver à leurs côtés deux musiciens vêtus de blanc. L'un d'entre eux se nomme Monsieur Henri. Il est sûr de lui, cette île a des pouvoirs magiques, en quelques jours, elle leur rendra l'usage de la parole.

Aux gré de leur promenades, Jeanne et Thomas découvrent des lieux bien peu communs : un magasin pour trouver des mots d'amours avec tarifs réduits pour les ruptures, un autre pour dégoter la rime qui manquait à son poème ou encore celui-là, plus loin, qui offre l'étymologie des mots.
L'île est merveilleuse et cache bien des trésors, comme cette petite ville qu'observent de loin nos deux protagonistes. Il s'agit là de la Ville des mots où les adjectifs, peu scrupuleux se marient avec le premier nom venu, tandis que les adverbes jouent les forts quand les articles eux, ne font que suivre la cadence.

Evidemment, même sur cette île tout n'est pas rose. Il arrive parfois que les mots, à force d'être utilisés et répétés à tout bout de champ, finissent par se fatiguer et s'user. C'est d'ailleurs ce qui arrive à cette petite phrase, celle que l'on connaît si bien, celle qui nous fait frissonner, rêver ou même pleurer : « Je t'aime ». Les sept syllabes étaient là, allongées dans leur lit d'hôpital sous les yeux bienveillants de Jeanne, fatiguées et presque effacées.

Voyant les larmes que Jeanne peinait à ravaler, Monsieur Henri lui dévoila l'une des règles d'or :
« Il faut faire attention aux mots. Ne pas les répéter à tout bout de champ. Ni les employer à tort et à travers, les uns pour les autres en racontant des mensonges. Autrement, les mots s'usent et parfois, il est trop tard pour les sauver ».

Quelques jours plus tard, Jeanne, découvrit une usine bien particulière : une usine à mots. Il ne s'agit en rien d'un lieu où tout est déterminé à l'avance, bien au contraire. Là, Jeanne peut laisser libre court à son imagination, elle peut jouer avec les mots, et avec les temps aussi. Passé, présent, futur, tout y passe. C'est sans même s'en rendre compte que les mots lui reviennent. Monsieur Henri avait donc raison : cette île est magique et possède bien des secrets, qui ne demandent qu'à être découverts. Alors, qu'est-ce que tu attends ? ■ **Mélanie Soares**

Critique

The Dead Daisies
Un retour décevant

Après un premier album éponyme sorti en 2013, The Dead Daisies remet ça en sortant le 1er juin dernier *Revolucion*.

Ce collectif formé en 2012 par Jon Stevens (INXS, ex Noiseworks) et David Lowi (Mink, ex Red phoenix) a vu défiler entre le 1er album et le second pas moins de six musiciens différents ! Il est à présent composé de David Lowi à la guitare, John Corabi (ex Mötley Crüe) au chant, Marco Mendoza (Thin Lizzi, ex Whitesnake) à la basse, Dizzy Reed (Guns N'Roses) aux claviers, Brian Tichy (ex Foreigner, Whitesnake) derrière les fûts et Richard Fortus (Guns N'Roses) à la guitare.

Le premier single du groupe, Lock'n'load a été co-écrit par le grand Slash et celui-ci joue également sur le morceau. A ses débuts, le groupe a assuré les premières parties de ZZ Top, Aerosmith, Def Leppard et le 16 juin dernier, à Paris, de Kiss.

Revolucion, enregistré en un mois en Australie (et deux chansons à Cuba), commence avec le très rock'n'roll Mexico, avec une longue introduction mêlant AC/DC et les Who (on pense notamment à Baba o'riley). On retrouve aussi des similitudes avec des groupes comme Led Zeppelin (le très bluesy Evil, reprise de Willie Dixon ou, plus flagrant, le riff de Get up, get ready, repiqué à Four sticks du Dirigeable.) ou Depp Purple(Get up, get ready encore une fois, au refrain et pour son clavier).

L'album contient des riffs assez efficaces comme la rageuse Midnight moses, reprise du Sensational Alex Harvey Band ou With you and I, cependant, l'album reste assez inégal. On y trouve de très bonnes chansons, comme Mexico, Midnight moses ou même Evil, mais qui côtoient de trop nombreuses chansons avec quelque chose de bien, comme un riff, un refrain, mais dont le reste plante toute la chanson, comme c'est le cas de With you and I, My time, Devil out of time ou la boogie Looking for the one.

Le chanteur Jimmy Barnes assure le chant avec John Corabi sur une de ses chansons (à M. Barnes), Empty Heart.

Revolucion contient tout de même de terribles solos, dans à peu près toutes les chansons !

Je me faisais une joie de découvrir le nouvel album de cette formation que je ne connaissais pas mais cela reste donc assez décevant, malgré quelques essais efficaces et qui ne manqueront certainement pas de faire mouche en concert. Les Dead Daisies seront d'ailleurs en concert le 27 novembre en tête d'affiche au Divan du Monde ! ■ **Mia**

Sous le soleil… Méditerranéen !

Les vacances arrivent à grands pas et signent pour certains la fin des examens, et pour d'autres des congés bien mérités. Si vous ne savez pas où partir pendant ces vacances, la réponse est très simple… : la Côte d'Azur ! Le chant des cigales sera votre nouvelle berceuse, cocktail à la main, pieds en éventail au bord de la piscine. Nous vous avons préparé un petit road trip qui ne vous donnera pas l'occasion de vous ennuyer.

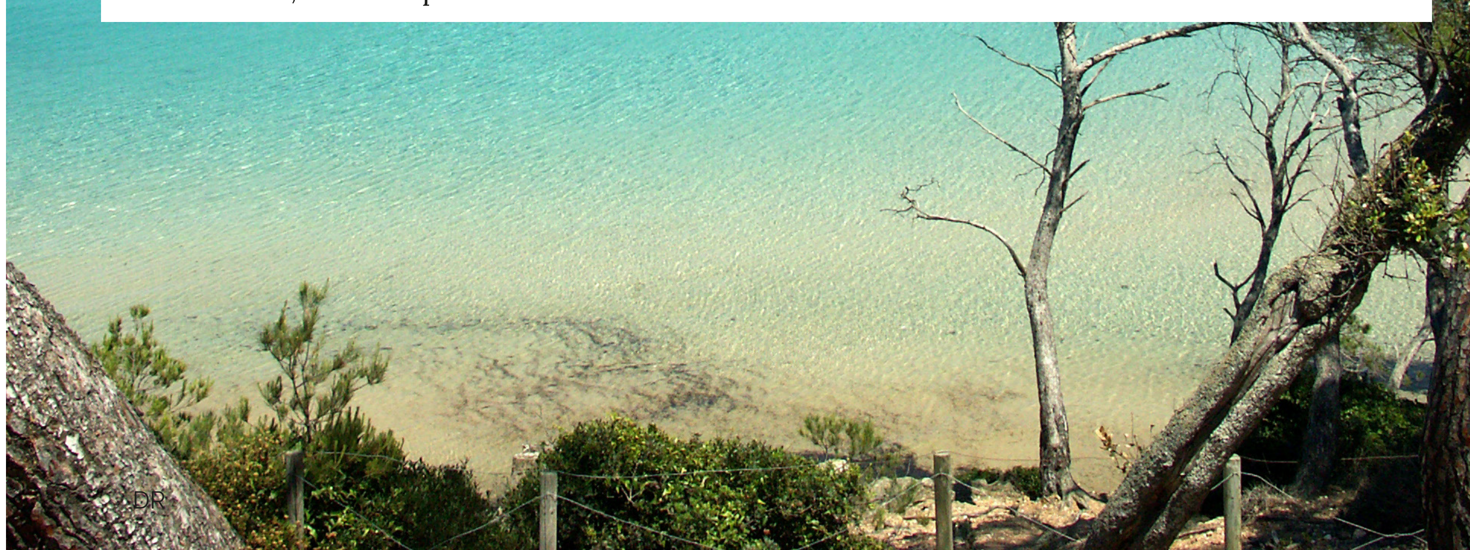
Tout d'abord, petite escale sur l'île de Porquerolles à Hyères (Var). Eh oui, pas besoin de partir au bout du monde pour profiter de l'eau transparente et d'une vue panoramique hors du commun ! En 2015, la plage porquerollaise Notre-Dame a été élue meilleure plage de l'année par l'European Best Destinations, l'organisation européenne de promotion de la culture et du tourisme en Europe. Avec un aller-retour pour moins de 20€, cette escapade sera bien moins chère qu'un séjour à Bora Bora, mais visuellement aussi riche. Et surtout : n'oubliez pas la crème solaire !

Ensuite, sortie Cannoise. Car oui, Cannes reste et restera toujours à la hauteur de sa réputation : festive, conviviale, joyeuse. Rendez-vous alors le 17 juillet et les 8 et 9 août pour les Plages Électroniques, un concert «les pieds dans le sable», tout en folie pour 40€. Vous pouvez néanmoins profiter de la Croisette, du soleil et des boutiques, des complexes sportifs, casinos ou boîtes de nuit, ouverts toute l'année.

Maintenant, laissons place à la culture. Petite virée au MuCEM à Marseille : entre ciel et eau, non loin du Vieux Port, le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée vous accueillera toute l'année (excepté le mardi), pour un total de 8€. Au sommaire : spectacles, concerts, expositions… De quoi apprendre plein de choses, et oui même en vacances ! Restons à Marseille encore un peu, et cette fois-ci dirigeons-nous du côté de la Canebière pour siroter un verre et manger une bonne bouillabaisse, tout en appréciant la vue et cet air estival.

Enfin, petit détour à Menton, la ville du citron voisine de la Principauté de Monaco et de l'Italie. L'air méditerranéen de la ville, accompagnée de ses nombreux jardins : Jardin botanique exotique du Val Rahmeh, le Jardin Serre de la Madone ou bien le Jardin Maria Serena vous détendront les gambettes. Et si vous en voulez encore, vous pourrez visiter la Basilique Saint Michel Archange, l'Église russe ou bien la Chapelle des Pénitents Blancs.

Nous vous prévenons à l'avance : le retour sera très difficile… **Charlotte Glaire**


DR

Les chroniques musique de Juin

Of Monsters And Men - Beneath the skin

Plus de trois ans, c'est ce qui sépare les deux albums de Of Monsters And Men. Plus de trois ans, c'est le temps d'attente qu'ont du subir les fans du groupe. Les pauvres étaient restés sur leur faim. Après le succès amplement mérité de My Head is an Animal, le groupe islandais a pris le temps de la réflexion pour pouvoir concocter un second opus digne de ce nom, et c'est ce qu'ils ont fait. Beneath the skin est dans la continuité parfaite de son prédécesseur, propre, net, chantant et surtout détendant. Dans chacune des onze chansons qui composent cet album, il y a une touche de sensibilité apportée par la narration d'une jolie histoire qui ravit tous les cœurs. La mythologie, les légendes étranges du grand Nord, l'amour bien sûr, tout est raconté dans le plus grand des calmes et avec douceur. Le petit filet de voix Nanna Bryndís Hilmarsdóttir n'a pas fini de nous étonner, et le talent incommensurable des quatre autres membres du groupe nous montre encore une fois que le talent nordique est une source intarissable de jouissance auditive.

Sofia Touhami

Wolf Alice - My Love is Cool

Découvert en 2012 dans la rubrique Radar du NME un an après leur formation, le quatuor londonien de Wolf Alice n'a fait que monter en puissance depuis. Ils ont ainsi donné l'un des concerts les plus mémorables de l'édition 2015 du festival Glastonbury à la suite de la parution de leur premier album My Love is Cool. La vague de fraîcheur qu'ils apportent à l'indie rock anglais est telle qu'on ne s'étonne même pas lorsque l'album se classe deuxième des charts anglais la semaine de sa sortie. Menés par la charismatique Ellie Rowsell, ils ont su trouver un équilibre presque parfait entre le côté sauvage du grunge, la fragilité de la folk et une pop entraînante. A l'image du titre You're a Germ, parfaitement orchestré par la voix d'Ellie Rowsell, tantôt envoûtante, tantôt féroce, l'album est un enchaînement entre chansons aériennes et chansons plus agressives. Tandis qu'avec Giant Peach et Fluffy on ressent une énergie rappelant directement L7 ou Bikini Kill, les titres Turn to Dust et Silk nous injectent ainsi une dose de douceur. On s'ennuie peut être sur le titre Swallowfail, balade chantée par le guitariste Joff Oddie, qui semble quelque peu interminable qui se finit en une sorte d'explosion musicale venue de nulle part. Le reste de l'album est toutefois très solide et promet d'excellents concerts. Wolf Alice seront d'ailleurs à Rock En Seine le 28 août et à l'affiche du Festival les inRocks 2015.

Emily Lingat

Anish Kapoor aux Jardins de Versailles



©Arttribune

Du 9 juin au 1er novembre, l'artiste sculpteur indo-britannique Anish Kapoor (qui avait déjà exposé en France au Grand Palais en 2011 avec son Leviathan) investit les Jardins de Versailles et nous y entraîne dans un circuit inédit au fil de six de ses œuvres énigmatiques. Kapoor est habitué à travailler in situ au sein d'espaces urbanisés (Chicago, Nottingham ou encore Jérusalem) ; à Versailles, c'est donc naturellement que l'artiste réfléchit soigneusement à la mise en place de ces œuvres en adéquation avec l'environnement qu'elles intègrent. Mêlant son univers fait d'instabilités à la géométrie parfaite imaginée par Le Nôtre, Anish Kapoor nous offre ainsi une vision singulière de ce lieu chargé d'Histoire.

Depuis ses débuts dans les années 70, le travail d'Anish Kapoor étonne autant qu'il fascine, d'autant plus qu'il ouvre la voie à une multitude d'interprétations possibles, que les visiteurs des Jardins n'hésitent pas à explorer, souvent enthousiasmés ou perplexes face à ces œuvres épurées et colossales. Sky Mirror et C-Curve, qui ouvrent la promenade le long du grand canal, font comme un écho à la Galerie des Glaces et à l'importance des reflets miroitants à Versailles. Ainsi, ces deux œuvres évoquent l'identité profonde du lieu, mais nous renvoient également à notre propre environnement contemporain en prenant des airs de machines à selfies alors que tablettes et smartphones fleurissent au bout des bras de nombreux spectateurs.

Sujette à controverse et même au vandalisme au début du mois, Dirty Corner écorche la perspective de sa silhouette massive et suscite la curiosité de par les évocations charnelles qu'elle suggère et les interprétations qui en découlent. Sectional Body preparing for Monadic Singularity, que l'on découvre comme un ovni mystérieux posé au cœur du bosquet des Etoiles, évoque aussi l'intérêt de Kapoor pour la problématique du corps, malgré sa forme cubique. Une ouverture nous invite à explorer les entrailles de cette sculpture-architecture.

Au bout de la promenade centrale tourbillonne Descension, qui est sans doute l'œuvre la plus émouvante de l'exposition et nous invite dans son vortex hypnotisant, dans la continuité des forces motrices et aquatiques qui animent les fontaines du Château. C'est à l'intérieur de celui-ci, au sein de la Salle du Jeu de Paume (qui accueille pour la première fois ce genre de manifestation) que se déploie Shooting in the Corner, l'installation la plus célèbre d'Anish Kapoor. L'impressionnante masse de cire rouge sombre déversée par le canon en appelle aux scènes historiques et révolutionnaires dont l'ombre plane sur cette salle emblématique.

Malgré leur caractère monumental et épuré, les sculptures et installations d'Anish Kapoor dévoilent une dimension profondément humaine, et jouent sur les dualités qui brouillent la perception du spectateur en confrontant ombre et lumière, intérieur et extérieur, immobilité et mouvement, vides et pleins, visible et invisible. L'exposition permet une incursion dans l'imaginaire puissant de l'artiste et nous pousse à revisiter Versailles au travers de son prisme, toujours proche de l'histoire des lieux auxquels il donne cependant un aspect étrange et insaisissable. **Eloïse Bourré**



demain



La question grecque pose les enjeux du monde de demain

©Parlement Européen

Cela sonne comme un ultimatum. La moindre annonce émanant des autorités européennes est désormais attendue comme jamais, et le délai d'attente avant une crise totale semble diminuer inlassablement. La Grèce, berceau de la démocratie, se retrouve en 2015 à être sur le point de quitter ses alliés de toujours pour vouloir se reconstruire seule, après des années de crise ayant profondément affaibli le pays. Une situation tendue qui pourrait avoir des conséquences graves à l'échelle mondiale, et soulever des questions économiques, certes, mais aussi des débats plus profonds sur l'état du monde dans lequel nous vivons.

Derrière les centaines de milliards d'euros, les échelonnements et remboursements à rallonge, la crise grecque est avant tout le symbole des difficultés de coopération, au niveau économique ou politique, entre entités dans ce monde pourtant si global du XXIème siècle. Les mêmes crises frappent tous les pays ; or, tous ces pays n'ont pas les mêmes caractéristiques, atouts ou défauts. Et là où la coopération, l'entraide et l'échange devraient prendre place pour combler ces asymétries, on assiste à une fragmentation des parties prenantes.

Le « non » n'a-t-il pas largement emporté le référendum de M. Tsipras ? Si, et il est le symbole-même de cette fragmentation et de ce retour sur soi provoqué par l'absence de réel soutien extérieur. Aujourd'hui, en Grèce comme ailleurs, la défiance envers les institutions et entités supranationales n'est pas seulement le reflet de problèmes internes ; elle est surtout à l'image des difficultés avec l'extérieur.

On pourrait alors penser qu'on est à un tournant de la conception du monde que l'on peut avoir. Ce monde globalisé et mondialisé est aujourd'hui une réalité. Mais jusqu'où l'union va primer sur l'intérêt-propre du pays ? Jusqu'où l'Union Européenne va-t-elle résister contre les tentations du repli sur soi ? La question grecque pourrait sceller définitivement ce débat.

Si Athènes venait à annoncer à Bruxelles qu'elle claquait la porte à la zone euro (entre autres), l'équilibre précaire de l'Union se retrouverait très chancelant. La Grèce enverrait alors au monde entier un message à contre-courant de tout ce qui se fait depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale : nous ne nous ouvrons pas davantage et préférons nous mettre à l'écart de l'Europe.

En soi, la question du protectionnisme, de la défiance en les institutions ou du repli sur soi est souvent conséquente à toute crise économique. Mais, alors que l'économie mondiale semble repartir, on prend alors compte des disparités de plus en plus criantes entre nations. Huit ans après la crise financière, les difficultés liées à cette dernière affectent encore tous les jours le quotidien de millions de personnes. Les conséquences semblent infinies tellement les problèmes se sont multipliés.

Le débat est désormais le suivant : comment répondre à une crise mondialisée ? La réponse n'est pas si simple et semble progressivement diviser le monde en deux. D'un côté, certains ont encore foi en une réponse globale et structurée. De l'autre, certains préfèrent se reconstruire à l'écart de ce village planétaire. Et nul ne doute que l'évolution des réponses à cette problématique dessinera notre monde de demain. ■ -

Thomas Philippe

Art Sonic
Vingt ans de musique

C'est déjà les vingt ans du festival Art Sonic ! Créé en 1996, le festival a accueilli près de 400 groupes et 150 000 festivaliers. D'origine basé sur la dualité punk/reggae, il se diversifie peu à peu pour d'autres styles musicaux comme le pop-rock, le métal, l'électro... ce qui permet au festival normand de se doter d'une programmation riche et de qualité. On peut citer des artistes comme Olivia Ruiz, Soulfly, IAM, Dub Inc, Birdy Nam Nam, Sepultura... Et cette année encore, l'ambiance est au rendez-vous avec la présence de groupes incontournables.


©Nico M

A l'affiche de cette édition 2015, nous aurons entre autres un vendredi après-midi reggae avec Naâman, le prodige français, et la célèbre Hollie Cook ; la soirée sera consacrée à l'électro avec le phénomène mondial «made in France» The Avener et le groupe déjanté Salut c'est cool. Pour le samedi, on a une affiche teintée de rock par les énormissimes Shaka Ponk venant présenter leur tout nouveau show, The Black Pixel Ape ; nous aurons aussi le plaisir d'assister au show de Jabberwoky, ainsi que de The Bloody Beetroots, une autre tête d'affiche électro très attendue pour la soirée, qui va mettre le feu au bocage ornais.

A ajouter à l'affiche cette année sur les deux scènes du festival, Flying Donuts, Opium du Peuple, Les $heriff, Chill Bump pour le vendredi 24 juillet et Two Bunnies in Love, Gomina, ALB, Gaspard Royant, Thylacine et The Hacker Live pour le samedi 25 juillet. De quoi ravir tous les festivaliers ! Une programmation éclectique et promouvant les artistes de la scène régionale.

Tout cela se passe à Briouze, un petit village de 1 500 habitants, pour le plus important événement culturel de l'Orne. Art Sonic est en effet un des trois plus gros festivals de Basse-Normandie, avec une programmation alléchante d'année en année. Mais, contrairement à la concurrence, le prix proposé est très raisonnable afin de garantir une accessibilité pour tous (27 euros pour 1 jour, 44 euros pour le pass complet) ! Le camping et le parking sont gratuits et à proximité du site ; à ajouter à cela le Kid Sonic, le samedi après-midi, une animation pour faire découvrir aux plus jeunes les musiques actuelles. Le festival met encore cette année des dispositifs de prévention (risques auditifs, points information...) et de respect de l'environnement (sensibilisation au tri des déchets, poubelles, transports en commun...). Enfin, un espace restauration et merchandising sera aussi proposé sur place.

Dernier point : pour venir à Briouze, c'est très simple : en voiture par l'A28 (sortie n°17) ou en train, la gare de Briouze étant située à deux minutes à pied du festival ! Rendez-vous les 24 et 25 juillet pour un fêter les vingt ans du festival Art Sonic pour ces deux jours d'anthologie ! ■ **Thomas Pesnel**

Le 16 juin dernier, Donald Trump a annoncé sa candidature à l'investiture républicaine pour la présidentielle américaine de 2016. Les éditorialistes politiques n'ont pas su s'ils devaient prendre sa candidature au sérieux. Le businessman milliardaire est rapidement devenu la risée du web et des talk-shows. Pourtant, le dernier sondage de Fox News le place en seconde position dans les intentions de vote pour la primaire républicaine, juste après un certain... Jeb Bush. Alors Trump for president ? Retour sur un parcours singulier.

Les États-Unis se Trump-ront-ils ?

Né à New York en 1946, diplômé en économie, il travaille tout d'abord dans l'entreprise de son père, « son mentor », avant de connaître quelques succès dans l'immobilier. La suite, on la connaît, l'entrepreneur se bâtit un empire et de nombreuses Trump Towers sont construites. Il a d'ailleurs annoncé sa candidature dans la Trump Tower de Manhattan. Quatre mariages, cinq enfants. On retrouve souvent la famille Trump dans les pages des magazines people. Mais ce n'est pas tout. « The Donald », tel qu'on le surnomme outre-Atlantique, se définit lui-même comme l'incarnation du self made man et de l'american dream. Et le milliardaire est devenu une célébrité car il se vend : il présente sa propre émission à la télévision « The Apprentice » où des candidats tentent de décrocher un job dans son entreprise, des livres pour aider les jeunes entrepreneurs à « devenir riche » ou à « penser comme un champion ». Donald Trump devient donc une marque, un style de vie.

Sa candidature est désormais prise au sérieux, et il faut dire que les sondages lui sont plutôt favorables pour l'instant. Le slogan « Make America Great Again ! » résume bien le fil conducteur de sa campagne : les États-Unis sont affaiblis et le rêve américain est mort, lui va le raviver et créer des emplois. Étant riche, il n'aura aucun problème à financer à sa campagne. Signe distinctif : une coupe de cheveux subtilement travaillée à faire pâlir d'envie Ken, qui fait beaucoup jaser. Atout charme : sa fille Ivanka



©Justin Lane EPA

qui interviendra dans sa campagne. Atout mignon : son plus jeune fils Barron, , neuf ans toujours aux côtés de papa. Une sorte de culte de la personnalité est mise en place autour de Trump, et ses enfants sont toujours là pour le soutenir. « He's built a hell of a company, he should embrace it » a déclaré son fils Éric sur Fox Business. L'argument est là : il a réussi, et il va désormais faire réussir les Etats-Unis et les citoyens américains.

Mais ce personnage excentrique est très controversé et il crée souvent la polémique. Il est accusé d'être misogyne, la dernière illustration étant ce tweet à propos d'Hillary Clinton : « Comment peut-elle satisfaire son pays si elle ne satisfait pas son mari ? ». Pas très élégant. Il est également accusé de racisme, envers les hispaniques notamment. Ses derniers propos sur les migrants mexicains qu'il a qualifiés de criminels et de violeurs ont provoqué un tollé sans précédent. La chaîne NBC sur laquelle est diffusée son émission l'a radié, et souhaite abroger la couverture de Miss USA et Miss Univers car il détient des parts dans ces concours de beauté. Plusieurs célébrités latinos comme Shakira, America Ferrera ou l'actuelle Miss Univers d'origine colombienne Paulina Verga ont dénoncé ses propos. La Colombie a décidé de ne pas accueillir Miss Univers et les organisateurs du concours Miss Mexique ont décidé de ne plus participer au concours. Le magnat de l'immobilier a avoué qu'il ne s'attendait pas à de telles réactions en cascade, et que cela était sans aucun doute mauvais pour les affaires.

Trump est aussi connu pour être l'un des plus virulents opposants à Barack Obama. Mise à part les reproches faits à sa politique, Donald Trump soutient qu'Obama est un président illégal. En effet, il affirme que ce dernier est né au Kenya et non pas aux Etats-Unis, ce qui rendrait son élection invalide. La Maison Blanche a publié l'acte de naissance original du président qui montre que ce dernier est né à Hawaï, mais le candidat atypique continue de semer le doute.

Donald Trump est donc un candidat original à la présidence qui possède des atouts : sa célébrité, son succès, sa richesse, sa famille. Mais qui reste controversé pour ses propos misogynes ou racistes. Toutefois, la polémique n'a pas altéré les sondages. Un candidat à suivre donc. ■ **Astrid Agopian**

31 juillet au 5 août 2015
Cloître des Carmes

AVIGNON

24ème
FESTIVAL

Tricia Evy

Kevin Norwood quartet
Thomas Enhco

Die Fichten
Guillaume Perret
& The Electric Epic

TREMPLIN JAZZ ENTREE LIBRE

Uptake
Robin McKelle & The Flytones

TREMPLIN
JAZZ
Avignon

www.tremplinjazzavignon.fr

AVIGNON









DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK EN SEINE

28
29 AOÛT 2015
30

THE CHEMICAL BROTHERS • THE LIBERTINES
ALT-J • THE OFFSPRING • TAME IMPALA
ETIENNE DAHO • FAUVE • INTERPOL • GRAMATIK
RAPHAEL SAADIQ • JUNGLE • JOHN BUTLER TRIO
RODRIGO Y GABRIELA • BENJAMIN CLEMENTINE
MARK LANEGAN BAND • BEN HOWARD
RUN THE JEWELS • FUZZ • MY MORNING JACKET • POND...

LOCATION SUR **ROCKENSEINE.COM**
FNAC.COM • DIGITICK.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS

AUX PORTES DE PARIS
MÉTRO ⑩ BOULOGNE PONT DE SAINT-CLOUD

LICENCES N°2 - 1033127 - N°3 - 1033128 - CRÉATION ET ILLUSTRATION :